

Fredric Brown
Un
cadavre
au clair de
lune



10
18

grands détectives

Un cadavre au clair de lune

Par

FREDRIC BROWN

Traduction de l'américain par Jacqueline Lenclud



Titre original :
The Bloody Moonlight

© Fredric Brown, 1949
1994 pour la traduction française.
ISBN 2-264-01489

CHAPITRE PREMIER

C'était presque l'heure de la sortie quand Oncle Am fit irruption dans la petite pièce de derrière qui nous servait de bureau à tous deux, à l'agence Starlock. Il s'assit, les jambes allongées, les pieds sur la table, et me fit un large sourire.

« Quoi de neuf, petit ? »

Je me contentai de répondre par une moue éloquente.

Voici deux jours que j'exerçais les fonctions de détective ; j'avais passé la première matinée à parcourir les feuillets dactylographiés où étaient consignés règlements et recommandations à l'usage de l'apprenti détective. Dans l'après-midi, je m'étais rendu à West Madison Street pour m'entretenir avec un tenancier de bar, dont le cousin avait pris la poudre d'escampette au volant d'une auto dont il n'avait réglé que les deux premiers versements. Ignorait-il vraiment où était passé ce garçon ? Préférait-il ne m'en rien dire ? Toujours est-il que je revins bredouille. Aujourd'hui, je venais d'accompagner un gars de l'agence qui faisait une filature, histoire de me familiariser avec les ficelles du métier. Nous avions poireauté dans les parages du building où notre type travaillait. À deux heures et demie, ne le voyant toujours pas émerger pour son repas, nous téléphonâmes sous un prétexte quelconque et apprîmes qu'il était parti à onze heures, pour la journée. Nous ne l'avions pas vu passer ou bien il était sorti par-derrière. De retour à l'agence, l'autre détective avait reçu une autre mission et moi, je me tournais les pouces.

À présent, il me fallait subir le regard railleur d'Oncle Am dont le visage était plissé comme celui d'un gros vieux singe.

« Mon gars, c'est bien toi qui l'as voulu.

— Ouais », fus-je forcé d'admettre.

C'était la pure vérité ; depuis huit mois que nous avions abandonné les fêtes foraines et qu'il s'était mis à travailler à l'agence, je le tannais pour qu'il demandât à Starlock de me prendre aussi chez lui.

Ben Starlock parut à la porte de communication entre son bureau et le nôtre ; sa silhouette massive masquait complètement l'ouverture. C'était un ancien flic et ça se voyait comme le nez au milieu du visage.

« Am, dit-il, ça te dirait, un tour du côté de Tremont... pour deux ou trois jours ? Un truc facile qui peut rapporter gros.

— D'accord. S'il y a de quoi entretenir deux types dans le budget prévu, je pourrais emmener Ed et lui apprendre une chose ou deux. »

Ben hocha la tête. « La cliente a dit : un homme, pendant trois jours ; elle a fixé le maximum de cent dollars, dépenses comprises. Tu t'y connais en radio, Am ?

— Suffisamment pour dégouter une station sur mon poste... mais le gosse se débrouille. Hein, Ed ? Tu m'as bien dit que tu t'en étais fabriqué un, une fois.

— Ouais. »

Je me gardai bien de préciser qu'il s'agissait d'un poste à galène, ce qui a autant de rapport avec une radio moderne qu'un cerf-volant avec un B.29.

Ben me regarda avec plus d'attention : « Tiens, tiens... », puis il secoua la tête : « Impossible, il ne s'en sortirait pas, trop joli garçon, la cliente serait fichue de se le garder.

— Faut pas s'en faire pour lui, déclara Am, il a une batte de baseball qui lui sert à se défendre contre les femmes qui l'approchent de trop près ; il l'emportera dans ses bagages. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de radio, Ben ?

— Il y a un type, là-bas à Tremont, qui a un nouveau joujou ; ça lui permet de capter des signaux mystérieux... il paraîtrait qu'ils viennent de Mars ou de Dieu sait où.

— Et alors, en quoi ça nous regarde ? demanda Oncle Am, avide de précisions.

— Le gars en question est un inventeur, un peu cinglé sur les bords mais pas totalement. Il tire un peu d'argent de ces trucs qu'il invente et dont il vend les brevets. Maintenant il croit avoir

trouvé un vrai filon et il désire que notre cliente finance les nouveaux travaux qu'il veut faire sur l'objet en question, avant de le lancer.

« Notre cliente est une femme d'affaires qui a bien réussi, qui a du pognon de côté. C'est une parente éloignée à lui. Quand elle était gosse, elle vivait avec lui. Tu saisis ? Il a besoin qu'elle lui allonge cinq mille dollars et il lui promet un pourcentage sur les bénéfices futurs. Elle a déjà eu affaire à nous ; cette fois, elle veut simplement qu'on lui envoie quelqu'un de chez nous pour parler avec lui, poser des questions sur lui aux gens du coin et tâcher de savoir s'il est à la hauteur, si ses inventions, surtout la dernière, c'est pas de la foutaise. Tu comprends, ça se passe en famille, on ne le soupçonne pas de fraude ; s'il est vraiment maboul, elle lui refilera tout de même un peu de fric : cinq cents ou peut-être mille dollars, au nom du bon vieux temps. Mais s'il a découvert quelque chose de *valable*, elle est d'accord pour lui fournir les cinq mille qu'il demande, moyennant le pourcentage promis. »

Je me permis, à ce moment-là, d'intervenir dans la conversation : « S'il n'y a pas possibilité de fraude, dis-je, pourquoi ne pas s'adresser à un technicien radio plutôt qu'à un détective privé ?

— Chouette idée pour gagner notre croûte ! Alors toi, tu irais dire : "Non merci, madame, adressez-vous à côté, ce n'est pas notre rayon" ? Remarque que j'ai ma petite idée, elle n'aurait pas besoin de chercher plus loin : du moment qu'il parle de Mars, il ne doit pas tourner rond ; mais si on se met à donner gratuitement la réponse, encore une fois, c'est pas une façon de se faire de l'argent ! »

Oncle Am déclara : « Allez, Ben, je m'en charge mais pourquoi ne pas faire profiter le gosse de cette occasion ? Il vient de passer deux jours pas marrants et puis il s'y connaît mieux que moi en ce qui concerne la radio. »

Starlock haussa les épaules : « Pourquoi pas, après tout. Écoute, Ed, l'important dans une affaire comme celle-là, c'est d'écrire un bon rapport où tu fais mousser tout ce que tu as fait du matin au soir. Faut que la cliente sente qu'elle en a pour son argent. T'avise pas d'avancer trop nettement ce que tu penses de

la question, c'est risqué. Contente-toi d'énumérer tes découvertes et laisse-la tirer ses propres conclusions. Compris ?

— D'accord, comptez sur moi, répondis-je.

— Voilà les renseignements : notre cliente s'appelle Justine Haberman, 197 Lincoln Park West. Nous avons déjà travaillé pour elle, rien à craindre de ce côté-là. Je viens de lui parler au téléphone. Elle demande que le type qui se charge de l'affaire vienne la voir ce soir, elle lui donnera les précisions nécessaires et lui passera les consignes. Il faudra prendre le premier train, demain, pour Tremont. C'est à cent soixante kilomètres environ. Tâche de faire le travail en deux jours, si possible ; en tout cas pas plus de trois jours. Pas la peine de repasser par ici demain matin. Attention aux dépenses.

— D'accord, dis-je.

— Tes billets de chemin de fer te coûteront dans les sept dollars. Dans un petit trou comme ça, la chambre ne reviendra pas à plus de trois dollars la nuit ; ça ne fera que deux nuits à y passer, même si tu fais le travail en trois jours. Comptes quatre dollars par jour pour la nourriture. Avec vingt-cinq dollars, tu peux t'en tirer. Je lui compte vingt-cinq dollars par jour parce qu'elle est une vieille cliente. Si tu fais attention, nous pouvons lui donner trois jours sans dépasser les cent dollars qu'elle a fixés. Tu as suffisamment d'argent ?

— J'en ai assez, répondis-je.

— O.K. Barrez-vous tous les deux. Am, je n'ai plus besoin de toi pour aujourd'hui. »

Quelle grandeur d'âme, pensai-je, il était cinq heures moins cinq et le travail finissait à cinq heures. Je fis part de cette réflexion à mon oncle tandis que nous descendions en ascenseur, il se mit à rire : « Quelquefois tu quittes cinq minutes plus tôt, quelquefois tu te tapes cinq à six heures supplémentaires, l'un compense l'autre chez nous... C'est comme ça. Si on allait casser la croûte chez Randolph, au bistrot du coin ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Pendant le repas, Oncle Am me donna des explications complémentaires :

« Il faut que tu voies les choses aussi du point de vue de l'agence, Ed. Il n'y a pas d'argent qui rentre dans la caisse quand

tu te tournes les pouces dans ta pièce, derrière, à attendre les clients. La seule façon, pour Starlock, de se rattraper, c'est de gagner de l'argent sur toi quand tu as du travail. Je sais bien que ça peut te paraître radin de te recommander de ne pas dépasser quatre dollars par jour pour tes repas, mais sois honnête : si tu te payais toi-même ta nourriture, est-ce que tu aurais l'idée de dépenser plus ?

— Je ne le crois pas.

— Tu vois bien. L'agence a le droit de dépenser cent dollars pour les frais ; si ça se passe en deux jours avec cinquante dollars de dépenses, l'agence se fait environ vingt dollars de bénéfice, en comptant quinze dollars pour ton salaire et les frais propres à l'agence. Si on s'en tire en trois jours en limitant les dépenses à vingt dollars, il tombe trente dollars dans la caisse. Je pense que toi aussi, si tu gérais une agence, tu préférerais trente dollars de bénéfices à vingt.

— Tu as raison. Oncle Am.

— Bon, alors laissons ces calculs mesquins pour parler de choses sérieuses : c'est toi, petit, qui as voulu que je te fasse entrer à l'agence. Dieu te garde, te voici détective, je veux que ce soit un succès. Si tu ne te plais pas et que tu t'en ailles, ça n'a pas d'importance du moment que tu as fait du bon travail tant que tu y étais.

— Je vois ce que tu veux dire, lui dis-je, d'accord, je *veux* en mettre un coup, je suis d'attaque. En fait, j'ai passé deux mauvaises journées, il n'y a pas de quoi en faire un plat.

— On va rentrer à la maison et tu passeras voir cette dame Haberman. Ensuite tu reviens et...

— Tu l'as déjà vue ?

— Oui, pourquoi ?

— De quoi elle a l'air ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? C'est une femme, donc tu t'entendras très bien avec elle. Mais dès que tu auras reçu le fric, reviens à la maison ; nous parlerons tranquillement de tout, je te donnerai des tuyaux pour que tu saches te débrouiller à Tremont. »

Nous montâmes dans notre chambre pour faire une ou deux parties de cribbage en attendant. Puis je passai une chemise

propre et me dirigeai vers Lincoln Park West. Il me semblait que huit heures était le bon moment pour y faire mon apparition. Je ne m'attendais évidemment pas à trouver ma cliente installée dans un meublé au-dessus d'un salon, non, je pensais qu'elle habitait dans un immeuble avec concierge et standard. Je m'étais changé et m'étais soigneusement rasé pour ne pas risquer qu'on me fit entrer par la porte de service, mais j'avoue que je me sentis assez intimidé en arrivant devant une maison particulière ; il ne s'agissait pas d'une grande demeure mais d'un pavillon en briques de sept ou huit pièces, au milieu d'un vaste jardin avec gazon et massifs de fleurs ; une petite avenue privée menait à un garage pouvant abriter deux voitures. Dans un faubourg, c'eût été une résidence relativement bon marché mais, située à deux pas du Loop¹, elle avait dû coûter les yeux de la tête.

J'appuyai sur la sonnette et une femme de chambre vint m'ouvrir. À ma grande stupéfaction elle devina aussitôt mon identité : « Ah, vous êtes le monsieur qui vient de la part de l'agence ? » J'en convins et elle m'introduisit dans un petit salon à droite du vestibule :

« Miss Haberman vient tout de suite. »

Je m'assis et patientai un instant. Comme je ne voyais toujours rien venir, je me levai pour jeter un coup d'œil au phono et aux disques rangés dans un meuble à l'autre bout de la pièce. L'appareil était un Capehart et la discothèque comportait une collection, très éclectique, d'œuvres allant de Bunny Berigan jusqu'à Bach. Avec ce que je voyais, on aurait pu monter un magasin ! J'étais en train d'examiner les titres quand j'entendis quelqu'un se racler la gorge derrière moi et je me retournai aussitôt. Un homme grand et mince était dans l'encadrement de la porte, un verre de whisky à la main, comme s'il posait pour une publicité. Impossible de lui donner un âge précis entre trente et cinquante ans... impossible de dire s'il en était à son premier ou à son dixième verre. Quand il fit quelques pas dans la pièce, il me devint aisé de deviner qu'il en était à son dixième.

¹ Loop : centre de la ville de Chicago.

« Ça vous ferait plaisir d'écouter un peu de musique ? me demanda-t-il.

— Très plaisir. »

Il déposa son verre sur l'appareil et alla choisir un disque d'un pas incertain.

« Qu'est-ce que vous voulez, du Haydn ou du Khatchatourian ? »

Tout saoul qu'il était, il n'avait pas plus de peine à prononcer Khatchatourian que je n'en aurais eu à dire Kern.

« Vous allez peut-être trouver que j'ai mauvais goût, mais j'ai vu un album de Muggsy Spanier qui me plairait bien.

— Nous avons les mêmes goûts, déclara-t-il, écoutons-le. »

Cela disant, il attira à lui un disque qu'il laissa échapper de sa main tremblante : il heurta l'angle du Capehart et atterrit sur le sol avec un bruit de casse qui me fendit le cœur.

Il reprit son verre et but une gorgée : « Si vous buviez un petit coup aussi pour remplacer la musique ?

— Non merci, dis-je, mais je peux très bien me passer de musique aussi.

— Vous pourriez mettre le disque vous-même.

— C'est un appareil trop compliqué pour moi, je n'en ai jamais fait marcher.

— Vous ne voulez vraiment pas un verre ? C'est vrai, vous êtes en service commandé. L'Angleterre exige que chaque citoyen fasse son devoir. Et Justine, à propos, vous l'avez vue ?

— Non.

— Vous allez la voir. Justine est comme l'Angleterre, elle exige de chaque homme qu'il fasse ce qu'il doit. Quelle heure est-il ? »

Je lui dis qu'il était huit heures un quart.

« Il ne faut pas que je fasse attendre la duchesse. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. » Et il s'éclipa. J'entendis la porte d'entrée se fermer bruyamment. Jamais je ne le revis.

Je remis en place l'album sans vérifier les dégâts, et je pris le verre qu'il avait laissé sur le phono pour le déposer soigneusement sur une petite table protégée par un plateau de verre, où il ne risquerait pas de laisser de trace indélébile. La conscience en paix, je me rassis et me tournai les pouces.

Quand je levai à nouveau les yeux en direction de la porte, cette fois c'était une femme qui se trouvait sur le seuil : depuis combien de temps m'observait-elle ? Je bondis vivement sur mes pieds en me présentant : « Ed Hunter, de l'agence Starlock. »

Elle était grande et blonde, très arrangée sans avoir mauvais genre. Elle avait certainement plus de vingt et un ans mais je ne pouvais en dire davantage. Elle avait de grands yeux très écartés tel un faon. Il ne faut pas m'en demander la couleur, c'est une chose que je suis incapable de me rappeler. En tout cas, sa chevelure était semblable à de la paille, par la couleur, bien entendu, car l'ordonnance en était impeccable. Elle avait un corps admirable que sa robe. Dieu merci, ne masquait qu'à peine.

« Vous vous y connaissez en radio ? me demanda-t-elle.

— Couci-couça.

— Qu'est-ce qu'on appelle la modulation de fréquence ?

— C'est un système de transmission où la fréquence de l'onde transmise se module proportionnellement à l'amplitude et à l'intensité, cela élimine les parasites.

— Whisky *sour*² ou martini ?

— C'est un peu comme si vous me demandiez si je bats ma femme, n'est-ce pas ? Le règlement dit qu'un détective n'a pas le droit de boire pendant le service, mais comment résister à une offre si aimable ? Je répondrai : comme vous voulez. »

Elle lança ses ordres par la porte entrouverte : « Des whiskys *sour*, Elsie », puis elle vint s'installer sur le sofa. Je la regardai, cela valait vraiment la peine !

« Ça fait longtemps que vous travaillez chez Starlock ?

— Pas très. » N'ayant pas envie de préciser depuis combien de temps, je m'empressai de lui demander à mon tour : « Avez-vous la lettre de ce monsieur de Tremont dans laquelle il vous parle de ce qu'il a découvert ?

— Je l'ai à mon bureau mais cela n'a pas d'importance, je peux vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir. Vous y êtes ? Vous avez ce qu'il faut pour écrire ?

2 *Sour* : whisky additionné de jus de citron

— Pas la peine, je m'en souviendrai à moins qu'il y ait des tas de termes techniques.

— Non, il n'y en a pas. Il s'appelle Stephen, avec un *p*, *h*, Amory. Il habite à quatre kilomètres de Tremont (Illinois) sur une route qui a pour nom Dartown Road.

— Il vit dans une ferme ?

— Autrefois c'était une ferme, mais il a abandonné la culture pour se lancer à corps perdu dans ses histoires d'inventions. Il y a quelques années de cela, il a vendu toutes ses terres à ses voisins et n'a gardé que quelques arpents autour de la maison. Il est veuf. Sa femme vivait encore quand j'ai habité quelque temps avec eux étant enfant. Il vit seul, enfin, pas tout à fait, un certain Randolph Barnett travaille à son service. »

Je pris bonne note mentalement de ce nom et demandai : « Il lui sert à quoi, ce Randolph Barnett ? Pour le côté technique de ses inventions ou pour la maison, le jardin ?

— Pour tout à la fois. C'est un garçon qui a une formation technique.

— Quelle est la nature exacte de cette invention dont il se vante ? »

Elle fronça le sourcil : « Attendez... comment vous appelez-vous ?

— Hunter, Ed Hunter.

— Alors écoutez-moi, Ed. Vous n'avez pas à me poser de questions. Laissez-moi vous dire les choses à ma manière ; quand j'aurai fini, si vous avez des questions à poser, ce sera le moment.

— O.K.

— Bon. Stephen Amory est le demi-frère de ma mère, mon demi-oncle si on peut dire. Mes parents sont morts tous deux quand j'avais neuf ans ; on m'a envoyée chez les Amory où j'ai passé cinq ans. Mrs. Amory est morte quand j'avais quatorze ans, je suis allée vivre à Chicago, chez d'autres parents jusqu'à... Ce qui s'est passé après, pour moi, n'a plus rien à voir avec l'affaire qui nous occupe, excepté que je veux insister sur le fait qu'il ne s'agit en aucune façon d'une fraude. Il n'essaie pas du tout de...»

Elle s'interrompit brusquement à l'entrée de la femme de

chambre qui apportait quatre whiskys *sour* sur un plateau. Elle nous tendit nos verres et déposa le plateau sur la table basse avant de disparaître avec célérité.

Justine vit mon regard posé sur les deux autres verres, elle s'exclama : « Oh, ne soyez pas vieux jeu ! Vous ne voulez tout de même pas un bol de lait. Où en sommes-nous ? »

— Vous disiez qu'il n'était pas question d'une fraude. Qu'est-ce que c'est au juste ?

— Saprستي, je n'en sais trop rien. » Elle porta le verre à ses lèvres : « Il se garde bien de dire exactement ce que c'est. Il ne cache pas que ce peut être aussi bien quelque chose de sensationnel qu'un nouveau bide. C'est plutôt pour capter les ondes que pour émettre... Il a parlé aussi de modulation de fréquence. Il paraît qu'il a reçu des signaux étranges ; il n'a pas pu les identifier, ça lui a posé des problèmes ; il dit qu'il s'est servi d'une antenne directionnelle de réception et que les signaux semblaient venir *d'en haut*.

— C'est-à-dire de la Lune ou de Mars ? »

Elle fronça à nouveau le sourcil : « C'est bien Starlock qui vous a fourré ça dans la tête ? »

— Euh, je croyais... enfin il me semble... Ce n'est pas vous qui le lui avez dit ?

— Ben Starlock est un imbécile. Je lui ai dit le strict minimum au téléphone, de manière que le type qui ira là-bas ne parte pas avec une fausse idée dans la tête. Stephen Amory n'est pas un cinglé. Il a des inventions brevetées qui lui assurent un revenu modeste mais régulier.

— Mille pardons, j'ai sans doute trop lu d'histoires de science-fiction mais, en tout cas, je ne faisais pas d'ironie. Pourquoi n'y aurait-il pas de vie consciente sur une autre planète et pourquoi ne pourrions-nous recevoir des messages d'ailleurs ?

— Parce que chaque fois que les signaux lui sont parvenus, ils provenaient du même angle, soixante-quinze degrés approximativement. La Terre tourne, il n'y a pas de relation fixe avec les autres planètes ; alors pourquoi cela viendrait-il toujours du même point ?

— Vous avez raison, c'est moi qui suis stupide, une vraie

énigme... Impossible que ça puisse venir de la Lune ou de Mars.

— Dans ce cas, cessez d'être stupide et donnez-moi la raison. »

C'était une sacrée colle qu'elle me posait ainsi à brûle-pourpoint ! J'étais d'autant plus embêté qu'il me semblait qu'avec quelques minutes de réflexion je pourrais y répondre. Je fermai les yeux pour ne pas être distrait par sa personne et me concentrai de toutes mes forces. Au bout d'un instant je soulevai les paupières et dis :

« Les ondes rebondissent sur la couche d'Heaviside. Un signal envoyé par un étroit faisceau directionnel à cinquante ou soixante kilomètres de distance peut frapper l'Heaviside et être capté par Mr. Amory selon un angle de soixante-quinze degrés. Mon explication vous paraît-elle satisfaisante ?

— Félicitations du jury, Ed ! Pour quelle raison travaillez-vous chez Starlock ?

— Aucun mystère, il faut que je gagne ma vie. À propos d'argent, est-ce qu'il vous est déjà arrivé que votre "demi-oncle" vous en demande ?

— Jamais, jamais, pas le moindre cent. Et même – je me demande si Starlock a bien su vous le dire – j'ai le sentiment que c'est *moi* qui suis en dette envers lui. Quelle que soit la conclusion de votre enquête, j'ai l'intention de lui envoyer une certaine somme, peut-être dans les mille dollars. Mais lui, de son côté, m'a proposé de m'intéresser ; pour une participation de cinq mille dollars, il me donnerait le quart de ce qu'il toucherait sur son invention. Encore faut-il que je réussisse à me procurer une somme pareille, ce n'est pas du tout-cuit !

— J'avoue que moi-même j'aurais des difficultés...

— Ne cherchez pas à faire de l'esprit, Ed. Je vous trouve plus drôle au naturel.

— Grand merci.

— Pas de quoi. Voulez-vous avoir la bonté de finir votre verre, cela vous permettrait de passer à chacun la seconde ration. » Je m'exécutai et elle conclut : « Bon, je pense que c'est tout ce que nous avons à nous dire, à moins que vous ayez encore une question à me poser.

— Simplement une petite précision, que suis-je censé faire

là-dedans ? »

Elle respira à fond à trois reprises avant de me répondre. Je puis être très précis sur ce point car j'observai attentivement le mouvement de ses seins.

« Si vous étiez à ma place, Ed, qu'auriez-vous besoin de savoir ? »

J'avalai une gorgée de mon second whisky *sour* qui me parut un peu moins mauvais que le premier, tout en réfléchissant à la question. Je finis par dire : « Je crois que j'aimerais connaître l'enjeu. » Elle se mit à rire, un joli rire qui tinta plaisamment :

« Vous m'avez embarrassée une seconde en me posant une pareille question, mais puisque vous avez votre idée personnelle là-dessus...

— Il y a tout de même une question pour laquelle je ne trouve pas la réponse, m'écriai-je, pourquoi diable envoyez-vous un détective privé au lieu d'un radio-technicien ? Vous savez bien que la radio, ce n'est pas ma spécialité.

— Mon pauvre garçon, figurez-vous que je m'en doute. Moi aussi j'ai un Webster, je me souviens d'y avoir lu le terme pour lequel la définition que vous m'avez donnée de la modulation de fréquence ; je l'avais lue pas plus tard que ce matin pendant que je lisais la lettre. Combien de mots avez-vous dû chercher dans le dictionnaire ?

— Au moins quinze ou vingt, dis-je en souriant, juste avant de venir ici. Je ne suis pas complètement ignare, vous savez. Je connais la différence entre un détecteur et un amplificateur, entre une plaque et une grille. Cela m'a donné l'occasion d'enrichir un peu mon vocabulaire technique. Dites-moi, vous n'avez toujours pas répondu à ma question ? »

Elle but deux bonnes gorgées de son breuvage avant de me répondre :

« Mettez-vous bien dans la tête, mon cher Ed, que les inventeurs n'aiment guère discuter dans les moindres détails du fruit chéri de leurs méninges avant d'en avoir dûment déposé le brevet. Si je m'avisais de lui expédier un spécialiste, Stephen Amory lui parlerait un aimable jargon technique mais il se garderait bien de lui confier les dessins négatifs ou les diagrammes. S'il voit qu'il a affaire à un profane – et vous

pensez bien qu'il s'en apercevra vite – il parlera beaucoup plus librement. Ça, c'est le premier point.

« Le second point est plus difficile à expliquer. Appelez cela comme vous le voulez : intuition féminine, imagination, prémonition, trouvez le nom qui vous plaira ; ce que je sais par expérience, c'est que j'ai raison de m'y fier, cela ne m'a jamais joué de tours. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas peur d'une fraude, soit... Sur quoi portent mes soupçons, je n'en sais trop rien. D'ailleurs si je le savais, je me garderais bien de vous le dire, j'aurais trop peur de fausser votre enquête à l'avance. Voilà ma réponse, vous satisfait-elle ?

— Non, vous esquiviez adroitement la question. Avez-vous vu votre demi-oncle récemment ?

— Non. Je l'ai vu, il y a deux ans, quand il est venu pour affaires à Chicago. Il a habité ici quelques jours. Moi, je suis allée le voir chez lui, il y a cinq ans. Nous nous écrivons de temps en temps. Il y a plusieurs mois que nous ne nous étions pas écrit, quand j'ai reçu sa lettre ce matin. D'autres questions ?

— Une dernière mais qui est très importante : que devrai-je dire à Stephen Amaury quand je le rencontrerai ? Dois-je lui dire que je suis un détective privé que vous envoyez à ses trousseaux ou bien dois-je imaginer quelques beaux petits mensonges pour le mettre en humeur de se confier à moi ?

— Vous pouvez lui dire toute la vérité et rien que la vérité. Je lui ai écrit après avoir parlé à Ben Starlock, je l'ai prévenu que je lui envoyais quelqu'un et que je ne me déciderais à poursuivre ou non l'affaire qu'à la suite de son rapport. Ne mentionnez pas le fait que je suis prête à lui envoyer une *certaine* somme de toute façon.

— Parfait, cela arrange les choses.

— Un peu de musique ? »

Elle ne semblait pas femme à jeter les disques par terre au lieu de les déposer avec précaution sur le tourne-disque, aussi opinai-je du bonnet.

« Beethoven ou be-bop ?

— Plutôt le genre be-bop, surtout pas Muggsy Spanier. Vous en auriez de Dizzy Gillespie ? » elle en possédait, et nous les écoutâmes en sirotant un troisième whisky puis nous mimes

quelque chose dont le rythme était moins ésotérique et qui nous incita à danser. J'enfreignis la règle n °1 du parfait détective :

« Ne jamais taire la cour à une cliente » et je l'embrassai durant la danse. Impression tout à fait agréable, un de ces baisers qui vous font croire qu'on va exploser d'une minute à l'autre... en tout cas rien ne se passa, j'y veillai. Ne croyez pas que ce fût à cause de son âge – elle pouvait bien avoir dix ans de plus que moi – non, c'était beaucoup plus une question d'argent, elle était bien trop riche. Je ne dis pas que ce ne puisse être agréable de devenir le jouet d'une riche héritière mais moi, je ne m'en sens pas l'envie.

Vers dix heures elle dit : « Désolée, Ed, je dois aller à une soirée, vous avez envie de m'accompagner ? »

— Il vaut mieux pas, répondis-je, j'ai encore quelques rangements à faire ; mes bagages à préparer et je dois prendre un train de bonne heure demain matin.

— D'accord, faites à votre idée. Savez-vous à quel hôtel vous descendez ?

— Je n'en ai aucune idée, je ne sais même pas ce qu'il y a comme hôtels à Tremont.

— Il n'y en a que trois, le meilleur à tout prendre est le Tremont House. Vous feriez mieux d'y loger, je puis avoir besoin de vous joindre. »

J'eus sans doute une mine légèrement étonnée car elle poursuivit :

« Je pars en voyage d'affaires à Saint Louis cette semaine ; j'irai sans doute en auto, ce qui me permettra de passer par Tremont et de voir où vous en êtes. Je déciderai si vous avez amassé assez de renseignements ou s'il vous faut continuer votre enquête.

— D'accord, je descendrai au Tremont House.

— Ed, vous êtes un brave gosse. »

J'éclatai de rire en prenant une voix candide : « Merci, madame, s'écria le bon jeune homme en tortillant son chapeau d'un air très emprunté.

— Sapristi, Ed, cessez donc de faire le cynique, je vous ai déjà fait remarquer que vous étiez plus spirituel quand vous ne forciez pas votre talent.

— Je ne le ferai plus, madame. »

CHAPITRE II

Il était dix heures et demie quand je rentrai à la maison ; Oncle Am n'était pas là mais il avait laissé un bout de papier bien en évidence sur la commode avec ces quelques lignes : « Ed, si tu t'en es tiré, grâce à Dieu, sans encombre et si tu rentres assez tôt, viens me rejoindre au bistrot du coin, je vais boire une bière. »

Le bistrot du coin, c'était sûrement chez Hymie. Je m'empressai d'y descendre. Oncle Am était à un bout du comptoir, plongé dans une discussion passionnée sur les mérites des Cubs. Il fit semblant de s'y reprendre à deux fois avant de me reconnaître puis abandonna sa conversation et vint me retrouver ; j'avais eu soin de nous commander deux bières.

« Alors, petit ?

— Tout va bien. J'ai le fric nécessaire, je crois que je m'en tirerai.

— En quoi ça consiste ?

— C'est ce que je suis censé découvrir. Franchement, je ne pense pas que ce sera trop difficile. Je n'ai même pas besoin de raconter des coups au type, je peux y aller carrément.

— Bien. En plus, j'ai deux bonnes nouvelles pour toi : primo, tu peux dormir tout ton saoul demain matin.

J'ai téléphoné à la gare, ton train ne part qu'à dix heures quarante-trois, à Union Station.

— Secundo ?

— Depuis que Ben nous a parlé de Tremont, j'avais bien l'impression que ce nom me disait quelque chose. Maintenant ça y est, je me rappelle que je connais quelqu'un là-bas.

— Une poule, je parie.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. Elle... Mon Dieu ! Je crois

bien qu'elle a dans les soixante ans. C'est la femme d'un forain avec qui j'ai travaillé pendant quelques saisons, il y a un certain nombre d'années. Elle s'appelle Caroline Bemiss. Elle a abandonné ce monde-là après la mort de son mari et elle a acheté un hebdomadaire de Tremont. Si elle s'en occupe toujours, elle te sera sacrément utile. Tu penses, dans une petite ville comme ça, le rédacteur de la feuille de chou connaît tout sur tout le monde.

— J'irai sûrement la voir. Tu crois qu'elle se souvient encore de toi ?

— Bien sûr, et puis c'est une très bonne fille. Je l'ai vue il y a pas très longtemps, quand on a installé notre stand pour trois jours à Tremont. C'est la seule fois que je suis allé dans ce patelin. La seule chose que je me rappelle, c'est qu'on a eu de la flotte du premier au dernier jour. »

Il ajouta avec un sourire finaud : « Et alors, ça boume avec notre cliente ?

— Oui, oui. Jeu franc. Dis-moi, c'est vraiment une tombeuse ?

— Ça, mon gars, je n'en sais rien. Je t'ai taquiné, tu sais, je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois dans le bureau de Starlock.

— Pour quel genre de travail fait-elle appel à l'agence, en général ?

— Pour avoir l'œil sur ses directeurs, vérifier s'ils ne resquillent pas : elle a une douzaine de magasins de prêt-à-porter dont huit à Chicago même, et les autres à Milwaukee, Springfield, Gary et Saint Louis. Je crois que, comme femme d'affaires, elle se défend bien.

— On boit encore une bière avant de rentrer ?

— Volontiers, mon garçon. »

C'est ce que nous fîmes avant de reprendre le chemin du logis. Qui eût pu se douter que les événements allaient tourner au cauchemar, que nous allions sombrer dans un univers de malade mental ?

Le lendemain matin, Oncle Am remit le réveil à l'heure quand il se leva à sept heures, ce qui me permit de dormir tranquillement jusqu'à neuf heures. Je fus largement à temps pour mon train de dix heures quarante-trois. Il me fallut

attendre une heure à Streator pour avoir la correspondance en direction de Tremont. Je pus avoir une chambre au Tremont House pour le prix (trois dollars) qu'avait prédit mon patron. Je me dépêchai de me changer pour me mettre au travail le plus vite possible. Je téléphonai à Stephen Amory, déclinai mes titres, exposai ma mission et demandai un rendez-vous.

« Je suis sur le point de partir, Mr. Hunter, me répondit-il. Il faut que j'aille à Dartown pour une affaire importante que je ne puis remettre ; je pourrai vous rencontrer demain, si cela vous convient.

— Je dois dire que je préférerais vous voir ce soir si vous rentrez à temps.

— Ah ! bien... si neuf heures ne vous paraît pas trop tard, je pense être de retour à ce moment-là.

— Je vous remercie, Mr. Amory, à ce soir. »

Il m'indiqua le chemin à suivre et assura que si j'arrivais le premier, cela n'avait pas d'importance car son collaborateur serait sur place pour me recevoir.

Je téléphonai ensuite au seul journal dont je pus trouver le numéro dans l'annuaire et demandai à parler à Mrs. Caroline Bemiss. Mais cette dame était absente, elle ne devait rentrer que le lendemain, faute de mieux, je passai à la réception pour savoir si Tremont possédait une chambre de commerce ou un organisme analogue. « Il y a bien une chambre de commerce, me dit-on, mais sans locaux permanents ; un groupe de commerçants et d'hommes d'affaires se réunit une soirée par quinzaine. Le seul employé rémunéré est un secrétaire qui fait le compte rendu des réunions et conserve les archives. » Le réceptionniste ajouta avec un large sourire : « Vous n'aurez pas à chercher plus loin, le secrétaire, c'est moi. » Il fut interrompu par un client qui venait chercher son courrier et reprit : « Je m'appelle Seth Parkinson, Mr. Hunter, puis-je vous être utile en quoi que ce soit, au moins en tant que secrétaire de la chambre de commerce ? » Je lui montrai la lettre de l'agence Starlock certifiant que je travaillais à son service comme détective, et lui dis que je serais vivement intéressé par toute information concernant Stephen Amory.

« Il a bonne réputation, c'est un citoyen sans histoire qui ne

trempe dans aucun trafic de femmes et de drogue. Précisez un peu ce que vous voulez savoir sur lui.

— Eh bien, j'aimerais savoir quel genre de type c'est, quel rôle il joue dans la communauté, ce qu'il prend à son petit déjeuner et si... enfin s'il n'est pas un peu cinglé ? »

Parkinson me jeta un regard pensif : « Je ne peux pas vous dire ce qu'il prend à son petit déjeuner, je crois que personne ne le sait, sauf Randy Barnett qui vit avec lui et travaille pour lui. »

Se penchant par-dessus le comptoir, le réceptionniste me glissa : « Votre enquête, est-ce que ce ne serait pas à cause de quelqu'un de Chicago qui penserait à investir dans son histoire de radio martienne ? »

Je dus convenir qu'il avait deviné juste.

« Résumons-nous : au fond vous aimeriez savoir si oui ou non il est sain d'esprit ?

— Admettons.

— Si vous m'aviez posé la question avant ce dernier mois, je vous aurais répondu qu'il était tout à fait normal, à part un truc dingue qu'il a fait une fois, et à part la vie qu'il mène depuis la mort de sa femme, une vraie vie d'ermite, tout seul avec Randy Barnett sans jamais voir un chat.

— Qu'a-t-il fait de dingue autrefois ?

— Eh bien, il a fait sortir Randy de taule après avoir fait des pieds et des mains pour l'y envoyer.

— Je ne suis pas au courant. Qu'est-ce qui s'était passé ?

— Il y a deux ans environ, Randy lui a volé de l'argent, dans les trois cents dollars. Il a prétendu après que cette somme devait lui revenir parce qu'il avait aidé Amory à fabriquer quelque chose ; toujours est-il qu'il l'avait volée. Amory était fou de rage, il l'a fait poursuivre ; le gars a été condamné à une peine de trois à cinq ans de prison. Il n'était pas depuis cinq minutes derrière les barreaux qu'Amory a tourné casaque et s'est mis à faire tout son possible pour qu'il en sorte. Il a dépensé sacrément plus que trois cents dollars dans cette histoire : il lui a fallu six mois pour y arriver et, après, il l'a tranquillement repris à son service. »

J'attendais la suite du récit mais rien ne vint. Il me fixait comme s'il attendait une réplique, aussi lançai-je :

« Je ne vois pas en quoi cela prouve qu'il est toqué : après avoir piqué sa crise de colère, il s'est ravisé, il y avait sans doute intérêt. »

Parkinson me regarda comme si *moi* aussi j'étais bizarre. Ce fut à mon tour de le dévisager. Il n'avait rien de bien extraordinaire. Je lui donnais trente à trente-cinq ans, il avait un long visage chevalin et des cheveux blondasses qui faisaient penser à une crinière en dépit de leur ordonnance impeccable. Je n'ai jamais eu de goût particulier pour la gent chevaline.

Je me rappelai qu'il ne m'avait indiqué qu'une des deux maisons qui lui taisaient dire qu'Amory n'était pas tout à fait sain d'esprit, je lui demandai donc de me dire la deuxième.

« Eh bien ! Son histoire de radio interplanétaire.

— Pourquoi ?

— *Pourquoi ?* »

De nouveau j'eus droit à un regard qui me jugeait comme étant de la même espèce que Stephen Amory, un type qui n'a pas les pieds sur terre. Au début de notre conversation il m'avait traité comme un égal, maintenant il ne savait plus très bien à qui il avait à faire. Il se posait visiblement des questions.

« Mais enfin, finit-il par dire, quand quelqu'un prétend être en communication avec Mars...

— Mais a-t-il vraiment prétendu cela ? Si j'ai bien compris, il reçoit des signaux directionnels d'une source située à la diagonale supérieure mais ils peuvent venir d'un endroit quelconque dans le voisinage, frapper la couche d'Heaviside et rebondir de manière à atteindre l'antenne toujours selon l'angle susdit. Le fait même qu'il les perçoit constamment selon cet angle montre bien qu'ils n'émanent pas d'une planète qui, elle, n'est jamais dans la même position par rapport à la Terre.

— C'est bien la version qu'il donne, mais alors pourquoi a-t-il tenté hier en ville de trouver une carte céleste et des bouquins d'astronomie à la bibliothèque municipale ?

— Il en a cherché ?

— Oui. Il en a demandé dans trois magasins et il a regardé chez Klotz tout ce qu'ils avaient sur la question ; d'ailleurs il n'a rien acheté ; le seul ouvrage qu'ils avaient ne correspondait sans doute pas à ce qu'il voulait, mais à la bibliothèque il a pris trois

livres sur les cinq qui figuraient au répertoire. Vous croyez qu'il agirait ainsi, s'il pensait vraiment qu'il a simplement affaire à des signaux réfléchis par une quelconque nappe ?

— Cela se passait hier ? » demandai-je, réalisant tout à coup que la lettre reçue par Justine Haberman datait de l'avant-veille, c'est-à-dire lundi, puisqu'elle l'avait eue au courrier d'hier matin.

« Oui. »

J'allumai une cigarette tout en réfléchissant à la question. Parkinson me regardait faire ; je m'attendais d'une minute à l'autre à l'entendre hennir vigoureusement.

« Vous me parlez de Mars, mais c'est une idée à vous ? Y a-t-il fait allusion, lui-même ? En admettant que les signaux puissent venir de sources extraterrestres, ne pourraient-ils pas aussi bien venir de Vénus, de Saturne ou des Proxima Centauri, par exemple ? »

Il se pencha à nouveau pour me glisser d'une voix pleine de mystère :

« Non, Amory n'a pas parlé de Mars mais vous a-t-il confié quel *genre* de signaux il captait ?

— Il ne m'a rien dit pour la bonne raison que je ne l'ai encore jamais vu.

— Il paraît qu'il entend une sorte de bip qui se répète quatre fois.

— Tiens, tiens.

— Vous voyez le lien ? Quatre signaux. Or Mars n'est-elle pas la quatrième planète ? Supposons que Mars soit *habitée* et que les habitants veuillent entrer en communication avec nous, ne trouvez-vous pas que c'est le premier signal qui leur viendrait à l'esprit ? N'est-ce pas la façon la plus simple de nous indiquer la provenance de ces bruits ? »

Je répondis avec la plus grande circonspection : « Oui, peut-être. Est-ce vous qui avez eu cette idée ou est-ce Amory ?

— C'est une idée à moi », répondit-il, fier comme Artaban.

Il ne me fallut pas moins de dix secondes pour trouver quoi répondre, j'ose avouer que cette réponse n'avait rien de génial :

« Eh bien, je vous remercie. »

Sur ce, je sortis de l'hôtel d'un pas rapide.

Tremont est une bourgade qui s'étire le long d'une grande rue. Le quartier des affaires en occupe un bon bout. Je la longeai jusqu'à ce que les fenêtres des maisons de commerce cèdent le pas à des habitations, puis je traversai la chaussée et remontai l'artère en sens inverse. Le soleil se couchait derrière moi, projetant mon ombre démesurée sur le vaste trottoir devant moi. Je ne faisais attention à rien de particulier, me contentant simplement de prendre contact avec la ville. Pourtant Tremont était le cadet de mes soucis, cela n'empêchait pas mon inconscient, influencé par la conversation avec le secrétaire de la chambre de commerce, de prendre bonne note des lieux.

Je passai devant les bureaux du *Tremont Advocate* et en retins l'adresse au cas où je pourrais en avoir besoin dans les jours suivants. Quelques dizaines de mètres plus loin, mon regard fut attiré par le panneau indiquant la bibliothèque municipale. Je suivis mon impulsion et y pénétrai. Une fois le portail franchi, je me trouvai devant une table derrière laquelle se tenait une jeune personne. Je ne sais exactement pourquoi je fus attiré par elle. Elle était jolie, certes, mais j'en avais déjà vu d'aussi jolies. Sa chevelure était d'un noir qui évoquait l'as de pique et faisait ressortir la blancheur crémeuse de son teint. Elle portait une simple robe de coton légèrement empesée qui voilait des formes que l'on devinait divines. Elle devait avoir entre dix-huit et vingt-cinq ans.

Quand j'entrai, nos regards se croisèrent et, inexplicablement, je sentis mes jambes flageoler un centième de seconde. Je ne prétends pas qu'il s'agissait d'un coup de foudre – si toutefois un phénomène pareil existe – ni d'une simple attirance sexuelle. Je pense que c'était un agréable cocktail des deux, additionné d'une large rasade d'un breuvage dont je ne connais pas la composition. Je m'immobilisai devant elle sans plus savoir pour quelle raison je me trouvais dans la bibliothèque. La seule chose qui occupait mon esprit était la triste certitude qu'il ne me restait plus que deux jours à passer dans cette ville. Je finis par retrouver mes esprits... et ma langue, j'en profitai pour lui demander dans quelle section se trouvaient les livres concernant la radio.

« Il y en a fort peu, me dit-elle, je vais vous les montrer. »

C'est bien ce sur quoi je comptais. Hélas ! Ils étaient presque à portée de la main ou tout au moins à quelques enjambées, ce qui réduisit à presque rien ma promenade à ses côtés. Elle me désigna deux volumes séparés par dix autres ouvrages : « De là à là, vous voyez, c'est tout ce que nous possédons, malheureusement. »

Je répondis par un fervent merci.

Elle revint à sa table, je la contemplai un instant puis me hâtai de me retourner vers les rayonnages pour qu'elle ne me surprît pas en train de la regarder. J'attirai un volume à moi sans savoir encore ce que j'allais bien pouvoir en faire. Tandis que je le feuilletai machinalement, l'idée me vint : il me faut emprunter ce livre. Je le regardai de plus près : c'était *la Vie des Fourmis* de Maeterlinck. Je le remis à sa place et passai en revue les titres des douze volumes qu'elle m'avait indiqués. Je choisis celui qui avait l'air le plus récent, l'ouvris au hasard et décidai qu'il ferait l'affaire. Je l'emportai jusqu'à son bureau et dis :

« Je m'appelle Ed Hunter, je loge au Tremont House, de l'autre côté de la rue. Je ne reste ici que deux jours. Je voudrais emprunter ce livre, est-ce possible ? Sans doute voulez-vous des arrhes puisque je ne suis que de passage. » J'avais sorti mon portefeuille : « C'est combien ? »

— Malheureusement, il vous faudra attendre le retour de la bibliothécaire. Miss Willis ; elle m'a demandé de la remplacer le temps qu'elle fasse une course. Je peux simplement mettre le cachet sur les cartes d'adhérents.

— Elle revient incessamment ? »

Elle fit oui de la tête.

« En ce cas, je vais l'attendre. »

Sans trop le montrer, je m'appuyai un peu plus confortablement à la table : « Trouverez-vous impertinent que je vous demande votre nom ? Si j'étais destiné à passer toute ma vie ici, j'aurais la possibilité de le découvrir, mais en deux jours à peine...»

Je ponctuai mes propos d'un hochement de tête mélancolique.

« Laissez-moi deviner votre métier, voyageur de commerce, je parie », dit-elle en souriant.

Elle ne m'avait pas dit comment elle s'appelait mais elle n'avait pas l'air froissée par ma question, c'était déjà ça !

« Détective privé », déclarai-je ; le regard qu'elle me jeta ne me donna pas entière satisfaction ; je m'empressai d'ajouter : « Je ne blague pas, je vous l'assure. Je n'en ai peut-être pas l'allure mais c'est ce qu'il faut dans la profession, mieux vaut tromper son monde. Je travaille au service de l'agence Starlock de Chicago.

— Ah vraiment ? dit-elle d'un air intéressé.

— Preuves à l'appui », fis-je d'un ton solennel en lui mettant sous les yeux la lettre de Starlock établissant mon identité.

« Alors vous êtes ici en mission ? » me demanda-t-elle en me rendant mon papier.

Je posai l'index sur mes lèvres et me penchai vers elle pour murmurer à son oreille : « Je suis chargé d'une enquête sur le F.B.I. On le soupçonne d'être une organisation subversive. Puis-je vous poser certaines questions à son propos ?

— D'accord, dit-elle avec un sourire.

— Donnez-moi d'abord votre nom. »

Cette question lui arracha un éclat de rire, fort plaisant, ma foi ! Ce qui ne l'empêcha pas de répondre : « Kingman, Molly Kingman.

— Quel joli nom ! Mais revenons-en à mon enquête. Connaissez-vous des gars du F.B.I. ?

— Je crains bien que non.

— Pourquoi craignez-vous ? »

Elle se remit à rire. Décidément je m'en tirais à mon avantage. Enhardi, je poursuivis : « Vous allez peut-être trouver que je vais trop vite en besogne, mais j'ai peur que cette bibliothécaire ne revienne d'une minute à l'autre et que vous ne vous volatilisez. Mon enquête sur le F.B.I. ne me prendra que la seconde partie de la soirée. Je suis un pauvre type complètement paumé dans une ville inconnue. Vous me feriez peut-être le plaisir de me tenir compagnie, un petit dîner précédé d'un apéritif ou deux pour occuper la fin de l'après-midi ? Qu'est-ce que vous en dites ?

— Cela m'est absolument impossible », affirma-t-elle.

Son regard se fixa sur la fenêtre derrière mon dos : « Voilà Miss Willis qui arrive. » Et elle se leva.

« Mais... Où, quand et comment puis-je vous revoir ?

— Je serai ici demain après-midi à trois heures, si vous voulez vraiment me revoir. Miss Willis a un rendez-vous de dentiste et je lui ai promis de... Hé, Dorothy, il y a un monsieur qui voudrait une carte de lecteur, je lui ai demandé de patienter jusqu'à votre retour. »

Après m'avoir ainsi remis entre les mains de la digne Miss Willis, Molly Kingman prit congé. De toute façon je ne me voyais pas courant après elle dans la rue.

Je réussis à emprunter le livre moyennant des arrhes équivalentes à sa valeur, et je l'emportai dans ma chambre au Tremont House.

Jusqu'à près de sept heures je l'étudiai, lisant attentivement certains passages, en sautant d'autres. J'en profitais pour rafraîchir mes connaissances et glaner quelques nouvelles informations çà et là. Cependant la moisson ne fut guère abondante ; la faute en était au visage de Molly Kingman qui ne cessait de me donner des distractions. Je ne pouvais m'empêcher de penser : quelle poisse, dire que j'aurais aussi bien pu la rencontrer à Chicago où j'aurais eu tout loisir de la voir. Deux jours ici, c'est ridiculement court ! J'avais le sentiment qu'il vaudrait mieux pour moi ne pas la revoir, plutôt que de m'exposer à retourner à la bibliothèque demain après-midi. Mais je savais bien que je finirais par y aller tout de même.

Je redescendis dîner, mon livre sous le bras, avec l'intention de le potasser un peu pendant le repas. Au diable ! pensai-je en me mettant à table, et je décidai de laisser libre cours à mes pensées tandis que je dégustais un hamburger au restaurant voisin de l'hôtel. Je savais que je ferais bien de préparer la façon dont je m'y prendrais avec Stephen Amory, mais je ne voyais pas encore clairement quelle attitude adopter. La seconde question que je lui poserais dépendrait totalement de la manière dont il répondrait à ma première interrogation.

Quand j'eus achevé mon repas, il était déjà huit heures un quart et il faisait passablement noir. Je décidai de me rendre à

piéd chez Amory. Si j'y allais sans me presser, j'arriverais en temps voulu pour neuf heures. Je n'allais pas m'encombrer de ce livre, mieux valait le reporter à l'hôtel et le laisser à la réception plutôt que de remonter jusqu'à ma chambre. Je me dirigeai donc vers le comptoir ; mon ami, le secrétaire de la chambre de commerce, s'y trouvait encore. Il me prit de vitesse en s'écriant dès qu'il m'aperçut : « On vous a demandé au téléphone, Mr. Hunter, un appel longue distance de Chicago. Comme votre chambre n'a pas répondu, on a laissé un message pour vous. »

Il me tendit le papier et je lus : « Passerai par Tremont ce soir direction Saint Louis, entre minuit et une heure. Prière vous trouver dans votre chambre afin de pouvoir entrer en contact avec vous au sujet affaire en cours. J.H. » Ce message était écrit en script spencerien bien net, digne d'un instituteur ou du secrétaire de la chambre de commerce de Tremont.

Je levai les yeux vers Seth Parkinson. Il dit pour me faciliter les choses : « C'était une voix de femme à l'appareil. » Puis, comme s'il venait juste d'y penser : « Dites-moi, Amory avait une nièce à Chi. Elle s'appelait Haberman, elle a vécu avec lui, il y a des années. Justine Haberman, ça correspond au J.H. Ce doit être la personne qui vous a envoyé ici ?

— C'est secret, n'allez pas ébruiter l'affaire dans Tremont. Vous êtes de garde entre minuit et une heure du matin ?

— Oh non, je devrais déjà être parti. Le veilleur de nuit est censé prendre son service à dix-neuf heures trente. Si vous voulez, je peux lui passer une consigne.

— O.K. J'ai rendez-vous à neuf heures et...

— Vous avez rendez-vous avec Amory ?

— Oui. Je serai sans doute de retour avant minuit mais au cas contraire, si quelqu'un me demande, j'aimerais qu'on...

— Vous voulez dire si Miss Haberman vous demande. Je me trompe, c'est peut-être Mrs. Haberman ? Est-elle mariée ?

— Je ne manquerai pas de le lui demander et je vous passerai le renseignement. Donc, si elle arrive avant moi, que l'employé de nuit lui dise que je ne saurais tarder.

— La commission sera faite, n'ayez crainte. Allez-vous jeter un coup d'œil au poste de radio ce soir ?

— Écoutez, le mieux sera que je vous communique mon rapport avant de l'envoyer. Bon... Ah ! J'allais oublier ce pour quoi je suis repassé par ici : puis-je vous laisser ce livre, cela m'évite la peine de le trimbaler avec moi ou de monter le déposer dans ma chambre ?

— Mais bien sûr, Mr. Hunter. »

Je lui laissai le bouquin et sortis. La grand-rue de Tremont ne ressemble guère au Loop, le mercredi soir. Je n'étais pas fâché d'avoir un rendez-vous, sinon comment serais-je arrivé à tuer le temps jusqu'à l'heure du coucher ?

Je suivis à la lettre les indications d'Amory, me dirigeant d'abord vers l'ouest puis vers le nord, et me trouvai finalement à l'orée d'une route. La propriété devait se situer à trois kilomètres cinq cents. Il m'avait assuré que je pouvais me repérer grâce au porche qui serait éclairé. Je me mis à suivre cette route. Chemin faisant, je pensai qu'il aurait été plus astucieux de m'acheter une lampe de poche ; à présent il était trop tard. Heureusement il y avait un faible clair de lune, suffisant pour me permettre de distinguer les bas-côtés. Au fur et à mesure, mes yeux s'accoutumèrent à la demi-obscurité. Je distinguais les clôtures, les vagues contours des arbres, de temps en temps un bâtiment de ferme ou une grange.

Je passai devant deux fermes et, à partir de là, je pus lire les noms sur les boîtes aux lettres. Cela valait mieux, au cas où il aurait oublié d'allumer sous le porche. Je vis le nom de J. Hetterman et celui de Barnett. Je me demandai si c'était un parent de celui qui travaillait chez Amory. À ce moment la route virait et passait sur un petit pont en bois. Le clair de lune s'intensifia ; j'aperçus une rangée d'arbres, un verger à ma droite et une végétation abondante sous les arbres. Machinalement je regardai de ce côté en marchant et – au début, je ne sus discerner si c'était le fruit de mon imagination ou non – il me sembla qu'à la limite du taillis je voyais une forme ovale légèrement plus claire qu'on pouvait prendre pour un visage humain ; il se trouvait à la hauteur voulue pour être celui d'un homme. Au même moment résonna un grondement, un grondement de bête. J'avais peut-être cru voir un visage humain mais le grondement, je l'avais bel et bien entendu, fort

distinctement. Jamais un homme n'eût pu émettre un son pareil, en tout cas pas un homme sain d'esprit. C'était un grognement bestial, cruel, atroce qui n'aurait pas été déplacé dans un film d'épouvante.

En même temps que retentissait cet affreux grondement, ce que j'avais pris pour l'ovale plus clair d'un visage disparut. Il ne s'agissait pas d'un tour de magie digne des meilleurs professionnels. Non, il suffisait que l'individu en question fit un pas en arrière pour disparaître dans l'ombre épaisse du sous-bois. Je n'avais aucune envie de lui courir après, à vrai dire je n'en menais pas large. Ce n'était pas moi qui prendrais l'initiative d'une poursuite, trop heureux si on ne me prenait pas moi-même en chasse. Ce qui se passait là-bas sous les arbres ne me regardait en aucune façon. J'avais un rendez-vous d'affaires avec un certain Stephen Amory et, si je ne voulais pas arriver en retard, il me fallait poursuivre ma route sans m'attarder. Je crus bon d'accélérer le pas. J'aurais pris volontiers mes jambes à mon cou mais je réussis à me maîtriser. Devant moi la route tournait à angle aigu, à une douzaine de pas de l'endroit d'où j'avais observé ce que je viens de raconter. Une fois engagé dans le virage, je regardai à nouveau derrière moi. Puis je portai mon regard en avant et je vis quelque chose d'étendu à moitié sur la route, à moitié dans un fossé qui séparait le chemin du verger. On aurait dit un homme étendu sur le dos.

Je me penchai sur lui : il avait la gorge tranchée.

CHAPITRE III

Un frisson me courut le long de l'échine et mes cheveux se hérissèrent. Ce qui me terrifiait, ce n'était pas de me sentir seul auprès d'un cadavre ; j'avais vu des cadavres – pas beaucoup mais quelques-uns – non, à la vérité, le pire était que je ne me sentais pas seul. À vingt pas derrière moi, aux alentours du virage, dans le sous-bois, quelque chose ou quelqu'un était tapi qui avait commis ce crime.

J'aurais peut-être dû le toucher, introduire ma main sous sa chemise pour sentir les battements éventuels de son cœur. Je ne le fis pas. Il faut dire que, même à la lueur incertaine de ce pâle clair de lune, un regard suffisait pour comprendre qu'avec une gorge dans cet état – qu'en restait-il ? – il ne pouvait conserver un souffle de vie. J'aurais pu, au toucher, me rendre compte à combien de temps remontait sa mort, mais à ce moment précis ce n'était pas mon souci majeur : je ne pensais qu'à une chose, décamper au plus vite de ce lieu sinistre. Je me redressai et, après un dernier regard jeté derrière moi, je me mis à marcher aussi rapidement que mes jambes vacillantes me le permettaient. Je m'empêchai de courir mais étais décidé à prendre mes jambes à mon cou si j'apercevais quelque chose de louche derrière moi. Les muscles du cou me faisaient mal à force de tourner la tête pour m'assurer que rien ne menaçait.

Je parcourus ainsi quatre cents mètres et, après avoir dépassé un nouveau tournant de la route, j'aperçus une maison dont le porche et les deux fenêtres du rez-de-chaussée demeuraient éclairés. En approchant je vérifiai le nom sur la boîte aux lettres, c'était bien Amory ; je me dirigeai vers le porche et sonnai.

Ce fut un homme de haute taille qui vint m'ouvrir.

« Hunter ? Entrez donc, je suis Randy Barnett ; Steve devrait être ici dans un instant.

— Puis-je me servir du téléphone ? Il y a un cadavre sur la route non loin d'ici et je dois avertir la police. !

Il me montra l'appareil et demanda : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Un accident d'auto ?

— Je ne crois pas.

— Si c'est en dehors de la ville, c'est l'affaire du shérif et ça ne regarde pas la police. Attendez... c'est bien mercredi soir aujourd'hui ?

— Oui », dis-je en m'asseyant près du téléphone ; je n'avais pas encore décroché.

« Le mercredi soir, le shérif fait sa partie de cartes avec les copains dans l'arrière-salle de chez Gerry. Je vais vous donner le numéro. »

Il se saisit de l'annuaire et le feuilleta : « Voilà, c'est le 6, 4, 3. Demandez à parler au shérif Kingman, dites que c'est important pour qu'ils ne vous envoient pas promener. »

Pendant que j'attendais la communication, Barnett me questionna :

« Vous savez qui c'est, vous avez regardé dans sa poche pour voir ses papiers ? »

Je hochai négativement la tête et, avant qu'il eût pu en demander davantage, j'eus quelqu'un au bout du fil et demandai à parler au shérif. Je profitai de ce qu'on allait le chercher pour interroger à mon tour Barnett : « Est-ce que ce Kingman a une fille ? »

Il fit signe que oui et allait dire quelque chose quand une voix s'éleva : « Kingman à l'appareil. » Je déclinai aussitôt mon identité, le lieu où je me trouvais et ce que j'avais vu sur la route. Il dit d'un ton bourru : « Bon, j'arrive, restez chez Amory jusqu'à ce que j'arrive. » Et il raccrocha sans même attendre ma réponse. Randy Barnett me regarda avec des yeux écarquillés, il s'écria :

« Il avait la *gorge* arrachée, est-ce que j'ai bien compris ce que vous disiez à Kingman ? »

Au même moment nous entendîmes le gravier crisser sous les pneus d'une auto qui s'arrêta devant la maison ; une portière

claqua.

« Voilà Steve », dit Barnett.

Un bruit de pas sous le porche et Stephen Amory fit son apparition sur le seuil. C'était un petit homme courtaud et replet. Le visage semblait avenant ; il portait des lunettes à monture d'acier et à verres épais.

« Ed Hunter, je présume, enchanté de faire votre connaissance. Je me présente : Stephen Amory. »

Après avoir observé l'expression de mon visage et celle de Barnett, il demanda, l'air assombri : « Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Je lui fis le même récit qu'à Kingman, la découverte du cadavre et la façon dont il avait été frappé. Je ne fis pas mention de ce que j'avais entrevu et entendu dans le sous-bois, ce serait pour plus tard.

« J'ai l'impression qu'un petit verre ne vous ferait pas de mal. Malheureusement je ne dispose que de vin, en voulez-vous ? »

— Volontiers, je vous remercie. »

Barnett partit chercher une bouteille dans la cuisine. Amory jeta un coup d'œil à sa montre : « Si vous avez téléphoné à Kingman avant mon arrivée, il va être là d'une minute à l'autre ; j'ai bien peur que cela nous prive de notre conversation de ce soir.

— Cela dépend ; s'il ne reste pas longtemps... »

Il gloussa : « Tel que je le connais, mon gars, il va vous emmener pour vous faire signer tout un tas de paperasses et... »

Randy Barnett émergea de la cuisine, une inquiétude nouvelle se peignait sur sa face osseuse. Il tenait à la main une bouteille qu'il n'avait pas pris le temps de déboucher. Il m'interpella : « Dites, le type sur la route, est-ce qu'il me ressemblait ? »

— Comment ? demandai-je, interloqué.

— La ferme de mon frère est de ce côté de la route, à huit cents mètres à peu près, alors je me posais la question...

— Oh ! Je vois... »

Je tentai de me rappeler le visage de l'homme étendu sur la route mais je ne l'avais guère remarqué.

« Nous ne sommes pas jumeaux, poursuivit Barnett, mais nous nous ressemblons beaucoup : même taille, même carrure et... est-ce qu'il avait une moustache ?

Je pus affirmer avec certitude qu'il n'en avait pas, j'ajoutai : « C'est difficile de juger de la taille quand un homme est allongé mais je ne pense pas que l'homme était aussi grand que vous. Il portait un costume foncé, bleu, je crois, mais la nuit, on n'est pas sûr des couleurs.

— Dans ce cas, s'écria Amory, tu peux être certain, Randy, que ce n'est pas Buck. Il ne porte que des salopettes ou des bleus de travail. Ça fait une éternité que je ne lui ai vu un complet sur le dos !

— Ouf ! » dit Barnett qui disparut à nouveau dans la cuisine ; je l'entendis prendre des verres dans le placard.

« Je vous disais, reprit Amory, que nous ne pourrions sans doute pas bavarder tranquillement ce soir avec toutes ces histoires. Nous ferions bien de fixer tout de suite un nouveau rendez-vous, voulez-vous demain après-midi ?

— Vous ne pourriez pas plutôt dans la matinée ?

— Bien sûr. Je serai ici toute la matinée, venez quand vous le voudrez, disons à partir de huit heures.

Je pensais bien que Justine m'enverrait quelqu'un au cas où elle aurait trop à faire pour venir elle-même. Alors, vous avez déjà commencé à poser des questions sur moi en ville ?

— Quelques-unes », avouai-je.

Il gloussa : « On vous a dit que j'étais l'idiot du village ?

— Jamais de la vie ! Vous avez l'air d'être très bien considéré.

— J'avoue que vous m'étonnez, nul n'est prophète en son pays. Pourtant les gens en général – et ici aussi – ont le respect de l'argent, et ils savent que j'en ai gagné suffisamment avec quelques bricoles pour me nourrir et payer les gages de Randy, n'est-ce pas, Randy ? »

Je goûtai ce vin qui me parut douceâtre mais qui me fit du bien. Un peu remis de mes émotions, j'en profitai pour poser une question qui me tenait à cœur : « Dites-moi, Mr. Amory, j'aimerais que vous me disiez avant l'arrivée du shérif si vraiment vous pensez que les signaux que vous captez peuvent venir de Mars ; on me l'a dit, mais si on croyait tout ce que les

gens racontent...»

Son regard pétilla mais il garda son sérieux : « Pas de chance, mon gars, c'est justement la question à laquelle je n'ai pas l'intention de répondre ce soir.

— Cela prouve, rétorquai-je, qu'il y a du *vrai* là-dedans ou du moins que vous le croyez. S'il s'agissait d'un simple commérage, vous le démentiriez en un clin d'œil, n'est-ce pas ?

— Je pourrais tout aussi facilement vous répondre affirmativement, si telle était mon opinion.

— Oui, vous le pourriez mais vous ne le feriez pas ; je veux dire par là que vous souhaiteriez me donner une réponse détaillée et exposer les raisons qui vous font croire à une pareille origine... extra-terrestre.

— C'est le mot *Mars* sur lequel vous trébuchez, hein, petit ? Allez, ne vous en faites pas, ces signaux ne viennent pas de Mars et, contrairement aux ragots, je n'y ai pas cru. Ça va mieux maintenant ? »

Je bus une nouvelle rasade et dis : « Peut-être, mais je ne vois pas pourquoi je serais soulagé ; après tout il n'y a rien d'absurde dans l'hypothèse de la vie d'êtres intelligents sur la planète Mars. Elle est plus ancienne que la nôtre, on suppose qu'elle a une atmosphère et une petite quantité d'eau. Pourquoi aurions-nous la présomption de nous croire les seuls êtres doués de raison dans le système solaire ?

— Je me demande également pourquoi. »

Je l'observai plus attentivement : « Vous croyez que nous sommes les seuls ?

— Non, je ne le crois pas. »

Son visage était empreint d'une grande gravité, d'un profond sérieux ; il se pencha et me donna une petite tape sur le genou : « N'allez pas en prendre prétexte pour dire à Justine que je suis un peu timbré. Vous m'avez peut-être posé cette question pour me prendre au piège... non, je ne le pense pas, vous n'avez pas l'air à ce point machiavélique. De toute façon, même en sachant qu'il dépend de mes réponses que Justine accepte ou non de me prêter son concours financier, je suis décidé à ne pas tricher. La seule raison qui m'empêche de parler pour l'instant, c'est le manque de temps. Vous entendez ce bruit de moteur, c'est

probablement le shérif. »

Il se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit. Je m'approchai à mon tour et regardai par-dessus son épaule. Une auto s'engageait dans l'allée ; elle s'arrêta devant le porche et deux hommes en descendirent. J'entendis derrière moi la voix de Randy : « Il a amené Willie Eklund, ils devaient faire la partie de cartes ensemble. »

Amory me glissa à l'oreille : « C'est son adjoint », puis il les salua : « Bonsoir shérif, bonsoir Willie, donnez-vous la peine d'entrer. » Nous reculâmes pour leur laisser le passage. Le shérif entra le premier ; c'était un homme grand, encore jeune, qui commençait à prendre du ventre. Ses traits semblaient ciselés dans le granit et il avait le regard d'un aigle dyspepsique. Par contraste, l'homme qui lui emboîtait le pas paraissait petit, affable et plein d'entrain.

Kingman ne s'était pas donné la peine de répondre au salut d'Amory. Il m'aborda abruptement : « C'est vous Ed Hunter, le type qui m'a appelé au téléphone ? »

Je fis signe que oui et dis : « Qu'est-ce qui se passe, shérif ? Vous n'avez pas trouvé... »

— Vous êtes tombé sur la tête ou quoi ? On n'a pas idée de raconter des coups pareils ! Vous voulez bien me dire à quoi ça rime ?

— C'est à quatre cents mètres d'ici environ ; je ne comprends pas comment, avec des phares, vous avez pu passer à côté sans le voir. En venant de la ville, c'est à gauche sur le bas-côté de la route, les pieds sont dans le fossé, le reste du corps sur la chaussée. Venez, je vais vous y conduire. »

Je fis un pas vers la porte mais il me bloqua sur place en me mettant la main sur la poitrine, une grosse patte ; c'est tout juste s'il ne me força pas à reculer.

« Vous avez bu ? » demanda-t-il.

Je faillis perdre mon sang-froid mais me contrôlai :

« Non », me bornai-je à répondre sèchement.

Il se pencha vers moi comme pour renifler mon haleine et Stephen Amory expliqua paisiblement :

« Jack, je viens juste de lui offrir un verre de vin. T'en offrirai-je aussi ainsi qu'à Willie ? »

Kingman n'eut pas l'air de faire attention à la proposition, ce qui n'empêcha pas le maître de maison de faire un signe à Barnett qui disparut à nouveau dans la cuisine.

« Que faites-vous à Tremont ? me demanda le shérif.

— Je suis venu pour affaires... pour voir Mr. Amory. » Celui-ci intervint, cette fois d'un ton sec : « Tu n'as pas à te tracasser pour ce gars-là, Jack. Il est venu me voir pour affaires et je sais exactement de quoi il retourne. En ce qui me concerne, cela n'a rien de confidentiel mais il n'y a aucun lien avec ce cadavre qu'il a découvert sur la route. »

Kingman me lança un regard furibond : « Je suis au courant de ce qu'il vient manigancer ici. Monsieur est un bon sang de *détective privé* de *Chicago*. » Il prononça les mots « *détective privé* » et « *Chicago* » avec une inflexion de mépris sarcastique. Il reprit : « Et je sais quel genre de questions il pose ou feint de poser à droite et à gauche. On m'a prévenu que le Tremont House avait l'honneur d'abriter un flic privé. »

Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qui l'avait si complaisamment averti.

Randy revint avec deux verres de vin supplémentaires, il servit Willie Eklund tandis que Stephen Amory faisait son possible pour que le shérif acceptât le sien.

« Assieds-toi donc, Jack, relaxe-toi, tout va s'arranger », lui dit-il d'un ton conciliant, il réussit à installer Kingman dans un fauteuil et déploya toute son habileté pour prendre et garder le contrôle de la conversation.

« Alors ce cher faux jeton de Parkinson t'a dit exactement les raisons pour lesquelles Ed Hunter est dans nos murs ? Comme je te l'ai déjà dit, cela n'a strictement aucune importance, sa mission n'a rien de confidentiel : j'essaie de convaincre Justine d'investir de l'argent dans mes travaux ; elle a parfaitement le droit de procéder à toutes les investigations qui lui semblent nécessaires. N'est-ce pas le slogan cher à la chambre de commerce et à Seth : "Avant d'investir, procédez à toutes les investigations nécessaires" ?

— Je ne m'occupe pas de ça, je parle d'un bon sang de flic privé qui vient mettre son nez ici et qui...»

Amory tenait le bon bout, il leva la main et le shérif se tut :

« Jack, mieux vaut parler franc : tu es embêté pour trois raisons qui sont, primo : Ed Hunter ici présent est un détective privé ; secundo : il vient de Chicago ; tertio : on t'a dérangé de ta partie de poker du mercredi soir à cause d'un cadavre, et ce cadavre a disparu. Les faits un et deux, nous les reconnaissons comme vrais. Mais Ed n'y peut rien. Alors le mieux est de nous concentrer sur le numéro trois. »

Kingman laissa échapper un grognement, mais Amory profita de ce qu'il buvait une gorgée de vin pour continuer : « Laissons de côté l'histoire du poker et venons-en au cadavre. Admettons pour l'instant qu'Ed n'est pas saoul et qu'il ne ment pas – moi, je peux garantir qu'il n'a pas bu – pourriez-vous avoir roulé en voiture à côté d'un cadavre sans le voir, s'il se trouvait à l'endroit indiqué ?

— Saprستي non ! Nous avons conduit lentement tout le long du chemin, et à partir de la ferme de Buck Barnett jusqu'ici, c'est-à-dire pendant les quatre cents derniers mètres, on avançait comme une vraie tortue. Willie a braqué le projecteur sur les bas-côtés ; même si un type s'était trouvé au beau milieu du fossé, on ne pouvait pas ne pas le voir. »

Amory me regarda : « Est-ce que vous êtes bon pour évaluer les distances, Ed ? Pensez-vous que cela aurait pu être plus près de la sortie de la ville ?

— Ce que je peux vous assurer, c'est que je suis passé devant la boîte aux lettres marquée Barnett avant de découvrir le cadavre ; c'était à mi-chemin entre celle-ci et cette maison, juste après un virage. J'ai compté un second virage avant d'arriver ici. »

Il hocha la tête : « Donc vous ne vous êtes pas trompé en disant que c'était à quatre cents mètres. La ferme de Buck est située à huit cents mètres de chez moi. Pour un garçon de la ville, c'est une bonne évaluation, Ed. Qu'est-ce que tu en dis, Jack ? »

Ce fut Willie Eklund qui répondit : « Il n'y avait vraiment rien. Steve. C'est la partie de la route que nous avons inspectée mètre par mètre, sur le bas-côté gauche comme il nous l'avait indiqué par téléphone. Il y aurait eu un poulet écrasé que nous ne l'aurions pas loupé, je te le garantis. »

Kingman sirotait son vin d'un air maussade.

Je pris la parole à mon tour : « Vraiment je ne comprends pas, il y avait quelqu'un à cet endroit », je regardai ma montre, « il y a une demi-heure. Il n'a pas pu s'en aller puisqu'il était bel et bien mort.

— Vous l'avez tâté ? » demanda Kingman.

Je fis signe que non ; je regrettais bien de ne l'avoir pas fait, mon récit aurait eu plus de force à leurs yeux. J'expliquai : « Ce n'était pas la peine, il avait la gorge entièrement arrachée. Un type dans cet état ne peut pas survivre. »

Amory demanda à Randy Barnett d'apporter une nouvelle bouteille et celui-ci obtempéra. Willie se pencha en avant, son visage pointu me faisait penser à un furet : « Je suppose qu'il devait être étendu au milieu d'une énorme mare de sang ? »

Je tentai de revoir la scène, l'assistant shérif avait raison : un type tué de cette façon, c'est une vraie scène de boucherie. Oui, mais je ne me rappelai aucune mare de sang. Je me souvenais de la face cadavérique, de la gorge arrachée (d'un rouge-noir au clair de lune) mais pas du sang.

Je dis : « Je n'ai pas remarqué, je ne me rappelle pas. »

Randy, de retour, remplit les verres. Il tâcha d'expliquer : « Peut-être qu'il n'a pas été tué à cet endroit, l'auto qui l'a touché l'aura traîné par en dessous en l'accrochant à la gorge, il a perdu tout son sang comme ça... »

Il n'acheva pas sa phrase, je sentis qu'il disait ça pour me rendre service mais qu'il n'y croyait pas lui-même.

« Ed, demanda Amory, pourriez-vous leur montrer l'endroit exact ?

— Oui, dis-je, à quelques mètres près. C'était un virage, à quelques pas d'un bosquet où j'ai vu... »

Je n'avais pas eu l'intention d'en parler, mais je me dis qu'il valait peut-être mieux dire la vérité que d'en masquer une partie : « Où j'ai vu ou cru voir quelque chose sous les arbres, une demi-minute avant de trouver le cadavre. »

Ce fut Amory qui, des trois, parut le plus intéressé, il demanda :

« Qu'avez-vous vu, Ed ? »

Je fis le récit le plus objectivement possible en essayant de

gommer mes états d'âme.

Kingman s'était affalé dans son fauteuil après avoir achevé son second verre de vin ; les yeux clos, il avait l'air de sommeiller mais je sentais qu'il s'agissait là d'un faux-semblant. J'avoue que j'aurais été beaucoup plus à mon aise s'il s'était mis à me harceler de questions. Son attitude signifiait à mes yeux – l'avenir devait me montrer que je ne me trompais pas – qu'il ne croyait pas un mot de ce que je racontais, donc qu'il lui semblait oiseux de m'interroger.

Randy s'écria : « S'il y avait un cirque dans les parages, si par hasard il y avait une bête sauvage qui se fût échappée, elle aurait très bien pu attaquer l'homme, se cacher dans les sous-bois au moment où Hunter passait et ensuite aller rechercher sa proie. Avec un tigre ou un loup, ce sont des choses qui arrivent. » Willie Eklund leva soudain la tête et lança un coup d'œil à Randy :

« Mais j'y pense, Randy, ce chien policier de ton frère, en voilà un qui pourrait facilement arracher la gorge d'un type. »

Randy éclata de rire : « Wolf ! Allons donc ! Il ne ferait pas de mal à un lapin ; je ne connais pas de cabot plus gentil que ce vieux-là. Il ne vaut rien comme chien de garde. Ce n'est pas que Buck ait grand-chose à garder, mais si jamais un vagabond vient à passer par chez lui, Wolf lui fait fête et lui lèche la figure.

— Je croyais que Buck le laissait attaché la plupart du temps.

— Évidemment, il ne va pas suivre tous les passants. N'importe quel type en auto pourrait l'emmener. Remarquez, il n'a pas grande valeur. Buck l'a payé dix dollars, il y a dix ans, quand ce n'était qu'un chiot. Mais on pourrait bien lui en offrir mille dollars qu'il ne le vendrait pas. Ce chien, c'est sa famille ; je crois qu'il en fait plus de cas que moi. Il a peut-être raison, ma foi ! Qui veut un peu plus de vin ? »

Le shérif ouvrit les yeux et se leva : « La séance est terminée. Venez, Hunter, vous allez nous montrer l'endroit où vous avez vu le cadavre. »

Amory me serra la main : « Bonne nuit, Ed, à demain matin, j'espère.

— D'accord, Mr. Amory. »

Je suivis Kingman et Eklund jusqu'à la voiture. « C'est toi qui

conduis, Willie », décida le shérif, et il s'assit derrière à côté de moi. L'auto sortit de la propriété et reprit le chemin de la ville. Willie demanda sans se retourner : « Je m'arrête ?

— Oui, répondit Kingman, on va donner au gars toutes ses chances. » Willie ralentit quand on arriva au second virage ; il stoppa avant d'atteindre l'endroit où je le lui aurais demandé.

« C'est par là ?

— Cinq, six mètres plus loin.

— Allez-y à pied, dit Kingman, tâchez de trouver votre macchabée, s'il existe. »

Il n'y avait rien, je le voyais clairement à la lumière des phares. Néanmoins j'espérais trouver des taches de sang, des traces de pas, des herbes froissées là où on avait dû traîner le corps. La moindre petite goutte de sang ferait bien mon affaire. Je sortis de la voiture et marchai à la clarté des phares, mon ombre s'allongeait démesurément devant moi. Je me repérais grâce au bouquet d'arbres, m'imaginai arrivant au tournant comme tout à l'heure et trouvai l'endroit précis à quelques centimètres près, j'en suis sûr. Les phares me donnaient un bon éclairage, je me penchai et étudiai le sol, hélas ! il était sec et dur. Je ne pus déceler la moindre trace. Je regardai quelques mètres plus loin, quelques mètres plus près. À ce moment, j'entendis l'auto qui me rattrapait après que Kingman eut murmuré quelque chose à l'oreille de son assistant.

« Alors vous avez trouvé une trace ? me demanda le shérif.

— Pas encore.

— Montez.

— O.K. mais je reviendrai demain en plein jour. »

La voiture démarra avec un cahot qui me renvoya brutalement contre le dossier de la banquette.

Kingman dit : « Bon, faites ça et, si vous trouvez quoi que ce soit, écrivez-moi une lettre. Je sais bien que vous pourriez vous retrouver sous les verrous.

— Sous quelle inculpation ?

— Nous allons parler de cela dans mon bureau d'ici quelques minutes, gardez votre salive jusque-là.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Non.

— Dans ce cas, je préfère sortir de cette voiture et marcher.

— Pour risquer de vous faire égorger par un loup-garou ?
Merci bien ! Nous allons veiller sur votre sécurité jusqu'au bout. D'ailleurs, pour l'instant vous n'êtes pas en état d'arrestation mais on vous retient en qualité de témoin essentiel.

— Témoin de quoi, puisque vous ne croyez pas à un crime ?

— S'il n'y a pas eu crime et que vous m'ayez dérangé pour le plaisir, je vous fais donner dix jours pour inconduite. Vous reconnaissez que vous êtes coupable ?

— Des clous !

— Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ! Willie, laissez-nous au bureau et va reprendre ta partie si ça te dit. Il n'est que dix heures. »

Eklund répondit : « D'accord, tu crois que tu rejoueras aussi ?

— Je n'en sais trop rien. Dis aux autres que je ne peux rien dire, tout dépendra de ce petit flic de malheur. »

Nous étions rentrés en ville et deux minutes plus tard l'auto s'arrêtait devant un immeuble de trois étages à une dizaine de mètres du début de la grand-rue. Kingman m'enjoignit de le suivre ; il monta l'escalier devant moi. Arrivé au premier étage, il sortit un trousseau de clés et dit : « Par-là » en ouvrant une porte surmontée d'une inscription : « Services du shérif ». Nous traversâmes un bureau pour nous rendre à une petite pièce dont la porte indiquait « Privé » en grosses lettres.

Je concentrais tous mes efforts pour garder mon sang-froid. Si j'exploisais, je courais le risque de me retrouver en prison, glorieuse conclusion de mon premier job sérieux à l'agence Starlock ! Vraiment Oncle Am aurait toutes raisons d'être fier de moi. Kingman passa derrière son bureau sans s'y asseoir. Il me fixa : « Pour commencer, êtes-vous armé ? »

Je faillis lui éclater de rire au nez mais je me contins et me bornai à dire : « Non. »

Pendant ce temps, il fouillait dans le tiroir du haut de son bureau et en sortit finalement une trique. La trique à la main, il contourna à nouveau son bureau et s'approcha de moi : « C'est ce que je vais vérifier. » Toujours bon garçon, je me laissai faire : je restai immobile, les bras légèrement écartés du corps,

tandis qu'il me fouillait de la main gauche, la trique immobilisant la droite. Ayant tâté de tous côtés, notamment près des revers de ma veste pour voir si je ne portais pas de revolver en bandoulière par en dessous, il plongea la main dans ma poche intérieure et en extirpa mes papiers. Il alla les étaler sur son bureau et les regarda attentivement pendant que je ronguais mon frein. Il n'y avait pourtant rien là que je ne lui eusse montré volontiers s'il me l'avait demandé civilement. En plus de la lettre émanant de l'agence, il y avait une lettre personnelle d'un ami forain arrivée la veille et un reçu pour des disques.

Il ne jeta qu'un coup d'œil rapide au reçu et à la lettre de mon ami et lut de bout en bout celle de Starlock. Il me rendit le tout, toujours de la main gauche ; la trique s'agitait dans sa main droite.

« Maintenant vous n'ignorez plus rien de moi. »

Je continuais à me contrôler et parlais d'une voix normale.

« Écoutez, shérif, je suis le premier étonné de cette aventure étrange. J'ai vraiment cru ce que je vous ai raconté, pourquoi aurais-je cherché à vous mystifier ? Je n'avais rien à gagner et tout à perdre. Vous êtes d'accord sur ce point ? »

J'aurais mieux fait de me taire.

Assis sur le bureau, les jambes ballantes, il me fixa de son regard irrité et me jeta : « Je hais les voyous de Chicago et je ne les laisse pas entrer dans mon comté. Quand ça chauffe à Chi, il n'y a pas de danger qu'ils viennent se terrer ici. Mais il y a quelque chose que je hais encore plus, c'est les flics privés de Chicago, vous êtes la pire catégorie de voyous.

— Très heureux de l'apprendre.

— C'est ce que je pense personnellement. Qu'est-ce que vous aviez dans la tête quand vous m'avez raconté ce bobard, je n'en sais rien. Peut-être que vous vouliez m'éloigner de la ville pour que vos copains aient les mains libres pour faire un coup ; on le saura sans doute demain. Vous allez faire ce que je vous dis, c'est un ordre : ne bougez pas d'ici avant demain soir, au cas où j'aurais besoin de vous. Je n'ai pas l'intention de vous nourrir aux frais du comté.

— Parfait.

— Mais il y a une chose que j'ai *l'intention* de faire. »

Il n'en dit pas plus et mit à exécution : le dos de sa main gauche – une main qui avait la taille d'un petit jambon – vint me frapper le visage de plein fouet tandis qu'il se relevait ; je me tenais le dos à la porte et ne pus esquiver le coup pour le moins inattendu. Ma tête heurta le chambranle, je ressentis la violence du choc en même temps que j'entendais le bruit sec contre le bois. Je levai les mains pour tenter de me protéger contre sa main droite qui se rapprochait à une allure vertigineuse, mais je ne fus pas assez rapide. Je vis son poing menaçant – il avait laissé la trique sur le bureau – mais je ne pus que tourner légèrement la tête si bien que je reçus le coup sur le côté de la mâchoire au lieu d'écoper sur le menton.

Je ne tombai pas dans les pommes mais en vis tout de même trente-six chandelles. Mes genoux vacillèrent, je glissai tout en essayant de prendre appui sur le mur. Au moment où je me retrouvai assis par terre, je sentis un coup de godillot au niveau des côtes qui me coupa le souffle.

Il revint vers moi, je vis de nouveau la trique dans sa main.

« Ça ira comme ça pour aujourd'hui, déclara-t-il, la prochaine fois vous aurez droit à une raclée. Allez, décampez. »

J'étais totalement incapable de dire un mot et encore plus de me remettre sur mes jambes. Je n'avais pas perdu conscience mais je ne pouvais pas plus bouger que si on m'eût lié bras et jambes.

Il changea la trique de main, me saisit au collet et me traîna à travers le grand bureau jusqu'au palier comme si j'étais un vulgaire sac de charbon puis il réintégra sa tanière pour éteindre, réémergea, tourna la clé dans la serrure et s'apprêta à descendre. Il me regarda, l'espace d'une seconde, comme s'il s'inquiétait de mon sort. Je ne voulus pas lui donner de souci, je me débrouillai pour m'asseoir, le dos au mur et repris progressivement mon souffle. Ce manège le rassura visiblement car il me dit en guise d'adieu : « Vous allez vite récupérer mais si je vous y reprends, vous n'en sortirez pas aussi facilement. » Cela dit, il dévala l'escalier et sortit, sans doute pour reprendre le poker interrompu.

CHAPITRE IV

Au bout de quelques minutes, je pus me remettre debout. J'avais encore des bourdonnements d'oreilles et mon côté demeurait douloureux, là où il m'avait décoché un coup de pied, mais j'avais repris une respiration normale. Physiquement, j'étais d'attaque ou peu s'en fallait. Mentalement, si j'ose dire, c'était une autre paire de manches. Je ne me sentais pas tout à fait le même qu'un quart d'heure avant, je ne serais jamais plus le même. Meilleur ou pire, comment savoir, mais en tout cas changé. La première fois qu'on reçoit une raclée, surtout quand c'est parfaitement injuste, qu'on ne l'a pas méritée, cela vous fait quelque chose. Quand vous perdez vos parents, quand vous couchez pour la première fois avec une femme, ça vous marque et vous n'êtes plus jamais le même.

J'enlevai ma veste, l'époussetai aussi bien que je le pus d'une main en la tenant de l'autre, puis je la suspendis à la rampe pendant que je faisais subir le même traitement à mon pantalon. Je réenfilai ma veste et descendis, sans me tenir à la rampe mais prêt à le faire si nécessaire. Je me sentais enclin au vertige mais je me piquai au jeu et ne voulus pas en tenir compte. Une fois dehors, j'aspirai avec délices une bonne bouffée d'air frais. J'avais grande envie de m'asseoir sur une marche et de me reposer une minute mais je ne le fis pas. Les grands arbres me dispensaient leur ombrage vert et frais tandis que je regagnais la grand-rue ; entre les branches je pouvais apercevoir les étoiles. Mars se trouvait-elle parmi elles ? J'avais une impression étrange, comme si j'étais un peu gris. Ce n'était certainement pas dû au peu de vin que j'avais bu chez Amory. Non, la raison était autre. Je me sentais successivement un géant et un nain...

Quand je fus au coin de la rue, je regardai l'heure à mon poignet : dix heures sept. Je n'en croyais pas mes yeux ; je portai ma montre à l'oreille pour m'assurer qu'elle n'était pas arrêtée. Elle marchait normalement. Dire qu'il y avait moins de deux heures je déambulais le long de cette même rue, en direction de la sortie de la ville. Je n'avais pas encore entendu, à ce moment-là, le grognement dans la nuit, je n'avais pas découvert à mes pieds un cadavre égorgé. Tout cela me semblait perdu dans la nuit des temps. L'épisode dans le bureau du shérif pesait d'un bien plus grand poids, peut-être parce que la victime alors n'était autre que *moi*. C'est tout de même curieux qu'un petit quelque chose qui vous arrive personnellement vous semble tellement plus important qu'un grand malheur – un meurtre par exemple – qui affecte le voisin.

Deux pâtés de maisons plus loin m'attendait le Tremont House. J'inspectai les alentours, une seconde avant d'entrer. J'étais tout étonné qu'il y eût encore du monde dans les rues. Après la succession d'événements qui avaient caractérisé cette soirée, je me croyais au milieu de la nuit. Je ne faisais toujours pas confiance à ma montre. J'entrai ; l'employé de service à la réception m'était inconnu ; c'était un monsieur d'un certain âge, aux yeux doux et d'un bleu délavé ; pour lutter contre une calvitie naissante et cacher un endroit du crâne spécialement dégarni, il coiffait soigneusement ses cheveux gris en ramenant les mèches latérales sur le haut de la tête. Je lui indiquai le numéro de ma chambre et il me donna ma clé. Je fus un peu surpris qu'il n'y eût pas de message dans mon casier, il me semblait être resté si longtemps absent ! Je demandai si l'on pouvait me prêter une brosse à habit.

« Le portier en a une, je peux vous la passer, vous me la rendrez tout à l'heure pour qu'il la trouve en place demain matin.

— D'accord, je vous la rends dès que j'ai fini de m'en servir. » Je l'emportai donc dans ma chambre et, pendant que mon bain coulait, je brossai mon costume dans tous les sens. J'arrivai à un bon résultat ; il aurait besoin d'un bon coup de fer le lendemain mais au moins la poussière était partie.

J'avais de plus en plus mal au côté ; pendant que je maniais

vigoureusement la brosse, je sentis un point particulièrement douloureux. J'enlevai ma chemise pour tâter : la douleur était très vive au niveau d'une des côtes flottantes à droite. Peut-être m'avait-il cassé une côte ? Quand j'eus fini de prendre mon bain, je n'en doutais plus. Je téléphonai au bureau de l'hôtel pour demander s'il y avait un docteur dans les parages. On me répondit : « Il n'y a pas de docteur qui reçoive à cette heure-là mais vous pouvez essayer de voir le docteur Cordell, il habite tout près et il doit être chez lui.

— Vous connaissez son numéro ou je dois regarder moi-même ?

— Non, monsieur, je l'ai, je vais l'appeler pour vous. »

Une minute après, il me prévint que le docteur Cordell passerait me voir d'ici dix ou quinze minutes.

Je m'habillai, du moins jusqu'à la ceinture, et attendis. Je n'eus pas à patienter longtemps, on frappa à la porte et je fis entrer un homme de haute taille aux cheveux blond-blanc qui se présenta comme le docteur Lee Cordell. Il m'examina soigneusement et me dit que je n'avais pas la côte cassée mais légèrement fêlée. Il me fit lever et pivoter tandis qu'il me bandait serré. Dans un jour ou deux je n'aurais qu'à passer chez lui pour voir où j'en étais. Il me prit cinq dollars.

Après son départ, j'achevai de m'habiller. Il n'était que onze heures et j'avais au moins une heure à attendre encore jusqu'à ce que Justine vînt me voir. Je m'assis et tentai de voir plus clair dans cette histoire de cadavre et de grondement entendu dans le sous-bois, mais autant valait chercher une aiguille dans un tas de foin. Demain peut-être un fait nouveau permettrait d'avancer vers une conclusion : si on s'apercevait, par exemple, qu'un des habitants du coin avait disparu. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce fût quelqu'un du voisinage. À la façon dont il était vêtu, ce n'était certes pas un vagabond ou un clochard. S'il était originaire de Tremont ou des environs, sa disparition ne passerait pas inaperçue.

Je me demandai comment je pourrais m'y prendre pour suivre l'affaire d'un peu près mais je n'arrivais pas à raisonner sainement, toujours revenait me hanter le visage du shérif Kingman. Je voyais clairement que le compte à régler entre lui

et moi m'importait bien davantage que tous les meurtres qui avaient pu être commis depuis le premier scalp dont les Indiens s'étaient rendus coupables. Il fallait absolument qu'avant mon départ de Tremont je fusse libéré de cette obsession, j'irais même jusqu'à lâcher mon job chez Starlock ; je ne pouvais envisager de regagner Chicago tant que tout ne serait pas définitivement élucidé entre le shérif et moi ; sinon une partie de moi-même resterait coincée sur le palier, à la porte de son bureau, ce qui serait très peu de mon goût.

Je m'approchai de la fenêtre et regardai distraitement le paysage nocturne. Je ne trouvai aucune réponse satisfaisante au problème de Molly Kingman ni à celui de son père. Mes yeux s'attardaient sur la maison d'en face, seule visible dans l'obscurité. J'avais conscience que la journée de demain s'annonçait fort chargée et sacrément pénible. Comme j'aurais aimé que l'oncle Am fût près de moi avec son bon sourire et sa façon de me traiter en gamin à qui il faut sans cesse redire d'ôter son pouce de la bouche ! Sur la façade de la maison d'en face passait et repassait le gracieux ovale du visage de Molly avec son teint de lis et de rose, ses cheveux noirs coupés à la Jeanne d'Arc et ses immenses yeux qui se plissaient quand je lançais une bonne plaisanterie. Je me demandais comment elle pouvait avoir ce charmant caractère avec un père comme le sien.

Je songeai ensuite à Stephen Amory. À la fin des fins, allait-il se révéler tel un vieux bonhomme cinglé ? J'espérais bien que non, il m'était trop sympathique pour ça. D'ailleurs il me semblait bizarre mais sain d'esprit. Et il n'avait pas dit qu'il croyait recevoir des signaux de Mars. Soudain je compris que je voyais les choses d'une façon tout aussi mesquine et marquée de préjugés que les autres. *Pourquoi*, grands dieux, juger qu'un type est fou parce qu'il pense que des messages peuvent provenir de la planète Mars ? Celle-ci peut fort bien être habitée... par des êtres capables d'émettre des signaux ; en ce cas il faudrait bien qu'un jour un récepteur pût les capter. Il n'y a vraiment là rien d'absolument impossible. Pendant quelques minutes, je me sentis fort excité à cette perspective... peut-être que ces mystérieux messages nous venaient d'extraterrestres.

Puis ma pensée revint sur terre : Kingman, Molly, le cadavre,

le grondement effrayant, tout cela recommença à tourner en rond dans ma pauvre cervelle. Las de ce cirque éprouvant, je décidai de m'en distraire et descendis dans le hall. Je pris dans mon casier le livre de radio que j'y avais laissé et je m'y plongeai jusqu'à l'arrivée de Justine, quelques minutes après minuit.

Je ne sais si la robe dont elle était revêtue venait d'un de ses magasins ; sa simplicité avait dû coûter fort cher. Sa personne paraissait valoir un million de dollars alors qu'en fait il ne devait s'agir que de plusieurs centaines de mille. Elle s'immobilisa quelques minutes sur le seuil de la porte quand elle me vit venir à sa rencontre. Elle me salua d'un sourire et d'un « Salut, Ed ! Si nous prenions un verre quelque part ? J'ai une soif terrible après deux heures de trajet. »

Je donnai mon assentiment, confiai à nouveau mon bouquin à l'employé et nous sortîmes. Je vis la somptueuse Cadillac longue, basse, élancée. Elle prit le volant et nous conduisit vers le sud, un peu en dehors de la ville, dans une auberge du nom de Blue Mill.

Nous commandâmes des martinis et écoutâmes, en les attendant, un petit ensemble de trois instruments : piano, guitare et clarinette. Ce n'était pas de la grande musique mais c'était agréable. Je me rappelai soudain le rapport que j'étais censé faire à Justine :

« Je suis désolé, dis-je, mais je n'ai pas grand-chose à vous raconter. J'ai vu Stephen Amory, ce soir, mais je n'ai pas pu lui parler tranquillement à cause de circonstances indépendantes de notre volonté. J'ai rendez-vous avec lui demain matin. »

Elle me regarda de plus près : « Ed, vous n'êtes pas tout à fait le même, on dirait que vous avez vieilli de trois ans depuis que nous ne nous sommes vus.

— Ça se pourrait bien.

— Vous vous êtes battu ? Vous avez un côté du visage qui a l'air un peu enflé, à moins que ce ne soit de l'imagination de ma part ?

— Non, je suis tombé mais il n'y a rien de grave, ça n'a rien à voir avec l'enquête que je mène pour vous.

— Seriez-vous amoureux, Ed ? »

Je ris aux éclats : « Ça aussi, ça n'a rien à voir avec mon

travail mais je n'en sais trop rien. »

Nos martinis arrivèrent et elle dit : « J'aimerais que vous parliez un peu de vous.

— Il n'y a pas grand-chose d'intéressant à dire : je suis né à Gary (Indiana), j'ai perdu ma mère quand j'étais très jeune ; mon père était imprimeur, il m'a emmené à Chicago à l'âge de treize ans. Il est mort il y a quelques années et, depuis, je vis avec mon oncle Ambrose Hunter. Il travaille aussi comme détective à l'agence Starlock. C'est lui qui a demandé à Ben Starlock de me donner ma chance. Vous vous souvenez de lui ?

— De votre oncle ? Non, pourquoi m'en souviendrais-je ?

— Il y a peu de chances évidemment, mais il m'a dit qu'il vous avait vue, une fois, quelques secondes dans le bureau de Starlock. Il est plutôt petit, un peu plus d'un mètre soixante, bien en chair sans être gros, il a une drôle de moustache châtain un peu ébouriffée et un horrible chapeau de feutre noir.

— Oui, il me semble que je me souviens... de lui mais pas du chapeau, sans doute ne le portait-il pas ce jour-là.

— Oh si, il ne s'en sépare jamais. De toute façon il ne faut pas le juger sur l'extérieur, c'est le type le plus chic, le meilleur que j'aie jamais rencontré.

— Vous êtes très liés tous les deux ? »

Je fis oui de la tête : « Il a vu beaucoup de pays, il a fait un tas de choses. En particulier il a été forain. Après la mort de mon père, Oncle Am et moi avons fait une saison dans les fêtes foraines. Il y a huit mois nous sommes revenus à Chicago et il a commencé son travail à l'agence, il avait déjà été détective privé dans le passé, je crois. Je l'ai persuadé de me faire entrer aussi.

— C'est vraiment un métier qui vous tentait ?

— Oui, je crois.

— Et maintenant que vous y êtes en plein, cela vous plaît ? »

Je lui dis en souriant : « Starlock ne serait pas content que je vous l'avoue, mais je suis encore trop novice dans le métier pour m'en rendre compte. Pour être franc et précis, je n'ai commencé qu'il y a trois jours ! Les deux premières journées ne furent pas exaltantes. Aujourd'hui, troisième jour, n'est pas, je le crains, à marquer d'une pierre blanche.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans, mais en général on m'en donne plus.

— Oui, moi je vous donnais vingt-trois ou vingt-quatre ans rien qu'à vous regarder, mais en parlant avec vous je me posais intérieurement des questions : tantôt vous avez des réactions d'un garçon de dix-huit ans, tantôt celles d'un type de trente ans. Au fond, ce qui vous nuit, c'est d'être trop beau gars. Je n'aurais peut-être pas dû vous le dire, peut-être que vous n'en aviez pas conscience ? Vous m'avez dit tout à l'heure incidemment que les circonstances vous avaient empêché de parler avec Amory. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Cela n'avait rien à voir avec lui ou avec son invention ; j'ai découvert sur la route, en allant le voir, un cadavre. Il a fallu prévenir le shérif et l'accompagner à son bureau.

— Un cadavre ? Un accident d'auto ? »

Je me décidai à lui raconter toute l'histoire, c'est-à-dire que mon récit commença à ma sinistre découverte et s'acheva à mon entrée chez le shérif. La suite, je me gardai bien de la lui conter. Elle fit de grands yeux et me demanda : « Et le shérif ne vous a pas cru ?

— Non. Et vous ?

— Ne dites pas de bêtises. Comment auriez-vous pu imaginer une chose pareille ?

— Je ne vois pas comment. Je regrette terriblement de n'avoir pas touché le corps afin d'être bien sûr qu'il était mort. Si j'avais eu du sang sur la main et que je l'eusse essuyé avec mon mouchoir, j'aurais eu au moins une preuve.

— Ed, il y a *sûrement* du sang quelque part. Ce n'est qu'à quelques kilomètres d'ici, quelques minutes en auto. Vous m'avez dit que le shérif ne vous avait pas donné suffisamment de temps pour regarder. Retournons-y.

— Soit, si vous avez une bonne lampe électrique dans l'auto. Moi, je pensais y retourner demain en plein jour, mais ce soir c'est mieux.

— J'ai une torche électrique puissante et je crois qu'il vaut mieux ne pas attendre jusqu'à demain. Il peut pleuvoir, le ciel se couvrirait tout à l'heure quand je suis arrivée à Tremont. Mais d'abord prenons un second martini. Je suis très fatiguée d'avoir conduit si longtemps. Cette musique est plaisante, dansez-vous,

Ed ?

— Bien sûr, mais ce n'est peut-être pas recommandé quand on est très fatigué ! »

Nos rires se mêlèrent mais elle se leva. Je réussis à attirer le regard du garçon et commandai les martinis supplémentaires. Puis je l'escortai jusqu'à la petite piste de danse, devant l'estrade où s'escrimaient les musiciens. J'avais oublié ma côte fêlée, elle se rappela à moi quand je commençai à danser mais cela ne me gêna guère : ma cavalière dansait avec tant de rythme et de légèreté que je n'avais pas besoin de la serrer trop.

Nous regagnâmes notre table où les deux verres pleins nous attendaient.

Tout en buvant le sien elle demanda : « Il en faut beaucoup pour vous effrayer, n'est-ce pas, Ed ?

— Dites au contraire qu'il en faut très peu, j'ai eu une frousse terrible tout à l'heure.

— Mais vous n'avez pas pris vos jambes à votre cou ?

— Non, c'est vrai, je me suis contenté de marcher très vite. J'avais peur de courir, cela pousse l'autre à vous courir après.

— En tout cas, vous voulez bien y retourner. Je me demandais si vous accepteriez.

— Sous votre protection, pourquoi pas ? Avec vous et votre grande Cadillac, nous pouvons mettre en fuite tous les tigres et loups-garous du monde.

— Pas si nous sommes attaqués quand nous sommes à l'arrêt. Avez-vous un revolver, Ed ?

— Bien sûr que non ! Vous savez quelle affaire m'amenait à Tremont ; comment aurais-je pu me douter qu'une arme me serait nécessaire ? Écoutez-moi bien, vous avez vraiment envie d'y aller ce soir ? Vous avez peut-être simplement voulu me mettre à l'épreuve en me le proposant ?

— Oui, en partie, mais faisons-le tout de même. Je pense que nous avons cela en commun : plus nous avons peur de faire quelque chose, plus nous sommes portés à le faire. Ce n'est pas du courage, c'est plutôt un sacré amour-propre. Vous en avez conscience, non ?

— Tout à fait.

— Écoutez, Ed : je ne veux pas que vous refassiez cette route

à pied même en plein jour. Vous devez obéir aux ordres de votre cliente. Il doit bien y avoir un endroit à Tremont où on peut louer une auto. Vous savez conduire ?

— Oui, mais j'ai entendu dire que notre cliente avait fixé un plafond de cent dollars pour notre affaire. La marge n'est pas suffisante pour me permettre de louer une auto.

— Dites à Starlock – ou ce sera moi qui le dirai – que je renonce à cette clause.

— Parfait. Dans ces conditions je peux même régler nos martinis et les mettre sur la note de frais de notre cliente !

— J'y comptais bien.

— Je blaguais, je n'en ai pas l'intention. De plus, je n'ai aucun besoin d'une auto juste pour un ou deux aller et retour chez Amory. »

Elle se pencha par-dessus la table et posa la main sur la mienne.

« Ed, ne croyez pas que je plaisante quand je vous interdis de prendre le moindre risque, j'aime mieux tout annuler et aller voir mon oncle – bien que pour certaines raisons cela m'arrangerait mieux de procéder autrement – afin de prendre seule la décision. »

Le contact de sa main fraîche m'était agréable ; je la regardai en souriant. Elle dut se demander pourquoi je souriais ainsi mais je n'aurais pu le lui avouer : j'étais en train de penser à la différence de contact entre sa main et celle du shérif Jack Kingman. La sienne propageait des ondes qui me parcouraient le corps.

« Vous ne me laissez pas grand choix ; Ben Starlock me ficherait à la porte séance tenante si jamais je lui faisais perdre une affaire dès le premier jour.

— Allons, Ed, vous savez pertinemment que vous vous souciez de cela comme d'une guigne, vous n'avez que faire de Ben Starlock ou de quiconque, à l'exception peut-être de votre oncle Am. Vous en feriez à votre tête même si Starlock devait vous mettre à la porte.

— J'aimerais en avoir le courage.

— Foncez et dites-vous que vous l'avez, ce courage, ne l'oubliez pas.

— Soit. Dans ce cas, je louerai une auto si j'en décide ainsi. Je ne prendrai plus d'ordres directs de ma cliente. Quant à ces drinks, je ne les mettrai pas sur votre compte. Renvoyez-moi si le cœur vous en dit. Sinon, allons chasser les tigres de compagnie, O.K. ? »

Elle acquiesça sans enthousiasme.

Je réglai nos consommations et nous sortîmes ; il tombait une pluie fine comme un brouillard. Dégoûtés, nous nous regardâmes en disant : « Maintenant ça ne vaut plus la peine.

— Montez dans l'auto, Ed, j'ai quelque chose à vous dire. » L'auto était au parking de l'auberge. Sa blonde chevelure était constellée de fines gouttes brillantes. Elle démarra ; j'admire la puissance silencieuse du moteur. « Allons-y, Ed, déclara-t-elle.

— Vous savez, s'il y a eu la moindre trace de sang, maintenant avec ce temps, il ne doit plus rien rester.

— Tant pis, je veux y aller et en même temps j'ai peur. Pourtant il n'y a pas grand-chose à craindre, j'ai un revolver dans la boîte à gants. Il m'arrive très souvent de rouler toute seule la nuit quand je vais voir mes magasins à Saint Louis, Springfield ou Milwaukee. Je préfère conduire la nuit, j'aime bien être seule.

— Si vous le désirez, je peux descendre et marcher derrière.

— Je vous ai déjà dit que je préférerais que vous ne vous forciez pas à faire de l'esprit. Si vous continuez tout de même, c'est que vous vous souciez peu de ce que je pense de vous. Mais revenons-en à nos moutons. J'ai *l'intention* de me rendre à l'endroit où vous avez vu le cadavre, que ça vous plaise ou non. Si vous préférez, je peux vous déposer au Tremont House.

— Il n'y a pas que *moi* qui cherche à être spirituel. » Sur ce, elle accéléra et reprit la direction de la cité.

Elle traversa le centre des affaires et, quand nous eûmes débouché dans la grand-rue, je lui dis : « La route se trouve après la seconde intersection » puis me tus, confus : je venais de me rappeler qu'elle connaissait les lieux bien mieux que moi puisqu'elle y avait habité autrefois. Elle conduisit à vive allure jusqu'au moment où nous nous engageâmes sur Dartown Road. Elle ralentit et m'enjoignit de prendre le revolver dans la boîte à gants : « Gardez-le sur vous, je me sentirai... plus à mon aise. »

J'aurais pu lui confier qu'il en serait de même pour moi ; je me bornai à faire ce qu'elle me disait et je tirai du casier un revolver 38, à canon court, en usage dans la police. Il s'agissait d'une arme sérieuse, non de ces mignons 32 avec crosse en nacre comme on s'attend à en voir dans la main d'une jolie femme. Je fis tourner le barillet pour m'assurer qu'il était bien chargé.

« Vous savez vous en servir ? lui demandai-je ; si vous ne savez pas, il vaut mieux ne pas en avoir dans votre auto.

— Ne vous en faites pas, je suis capable de toucher à six mètres une pièce d'un demi-dollar avec ce revolver. Il ne me viendrait pas à l'idée de l'utiliser pour une cible plus lointaine.

— De quelle arme vous serviriez-vous ?

— D'un fusil express. Il m'est arrivé de tuer deux lions : l'un à quarante-cinq mètres, l'autre à un peu plus de soixante-huit mètres.

— Des lions de montagne ou... ?

— Des authentiques, en Afrique, il y a sept ans, juste après mon mariage. Nous avons passé trois mois à l'intérieur des terres. »

L'auto, bien que nous fussions encore à moins de deux kilomètres de la ville, avançait avec une extrême lenteur.

« Regardez bien, Ed, et dites-moi dès que vous voulez qu'on arrête. » Je regardai du mieux que je pus à travers le pare-brise. La pluie avait cessé ; on apercevait à l'horizon une lueur rougeâtre comme s'il y avait un incendie.

« Mais alors, vous plaisantiez quand vous disiez que vous aviez peur de venir ici la nuit ?

— Non. Je n'ai pas peur d'un lion, enfin pas plus peur que les gens normaux ; c'est-à-dire un petit peu tout de même. Mais je sais ce qu'est un lion, j'en ai l'expérience. C'est bien plus effrayant quand on n'a pas une idée nette de l'ennemi avec qui on peut se trouver nez à nez. Je ne crois pas aux fantômes mais j'en ai peur. J'ai peur aussi des vampires et des loups-garous. Votre histoire m'a donné le frisson, Ed. Quelque chose qui a la taille d'un homme, une figure ovale, blanche, et qui gronde telle une bête sauvage... il faut avouer que ce n'est pas une évocation rassurante ! Je dis franchement que cela m'effraie.

— Moi aussi, mais avec une arme et une torche électrique, je serais revenu pour voir ce que c'était.

— Pourquoi ?

— Affaire de curiosité, je crois. Je ne pouvais pas deviner que le *corpus delicti* allait me semer et que, faute de lui amener un loup-garou à la laisse, le shérif allait m'en vouloir éternellement d'avoir troublé pour rien sa partie de poker. Tiens, nous venons de passer devant la ferme de Barnett... de Buck Barnett, le frère de Randy, le type qui travaille chez votre oncle. Vous devez le connaître.

— Oui, je m'en souviens. Un gars un peu particulier, pas au sens où nous l'entendons à Chicago ; je veux dire un peu dérangé. Si je le revoyais, à présent, je saurais sans doute ce qui ne va pas chez lui, mais à quatorze ans, je me contentais d'avoir un peu peur de lui.

— Vous n'auriez plus peur, maintenant ?

— Je n'aurais même plus peur de vous, qui êtes bien plus dangereux. »

Cela me fit rire et je remarquai : « Ça y est, nous arrivons au bouquet d'arbres, au verger, enfin au fameux endroit.

— Autant que je m'en souviens, ce sont des poiriers. Avec toute cette végétation qui pousse dessous, ça m'a tout l'air d'être laissé à l'abandon. Le terrain appartient à Buck ; originellement il était à l'oncle Steve mais il l'a vendu à Buck ; déjà, du temps où je vivais avec lui, il avait commencé à réduire les surfaces cultivées.

— Vous voyez, c'est là que j'ai aperçu la figure. Arrêtez juste avant le virage ou quelques mètres plus loin. C'est en plein dans le tournant que j'ai découvert le corps. »

Après qu'elle eut stoppé, je lui demandai d'éteindre une minute ses phares ainsi que la lumière du tableau de bord, je voulais mieux voir la lueur rouge à l'horizon. Elle obéit ; nous la voyions fort bien à travers le pare-brise.

« Il y a sûrement quelque chose qui brûle, une maison ou une grange mais c'est plus au nord. Si c'était à l'ouest, je me ferais du mauvais sang pour mon oncle.

— À quelle distance, d'après vous ?

— À deux kilomètres environ, sur la route plus au nord. Moi,

je veux bien qu'on aille voir, mais finissons-en d'abord avec ce qui nous amène. »

Elle mit les phares, sortit une torche électrique de la poche de portière de son côté et me la tendit.

Je sortis de l'auto et elle me suivit. La route était humide encore mais l'eau n'avait pas coulé abondamment et, s'il y avait des traces, elles ne pouvaient avoir été effacées. Cette pluie n'était pas pire que de la rosée. Mais le hic, c'est qu'il n'y avait pas la moindre trace. Muni de la torche, je fis une douzaine de pas en tous sens à partir du point où je me souvenais avoir trouvé le cadavre. Il n'y avait pas la moindre tache de sang ou de quoi que ce fût.

« Montez dans l'auto, moi je vais aller voir sous les arbres là où j'ai aperçu la figure.

— Je suis bien sûre que vous ne trouverez rien, mais allez-y. »

Elle s'installa dans la voiture et je me rendis à l'endroit où le visage ovale m'était apparu. J'enjambai le fossé sec, envahi par les mauvaises herbes, et me trouvai sous les arbres ; je me penchai pour examiner le sol à la lumière de ma lampe mais je ne pus déceler aucune empreinte d'homme ou d'animal. La terre était sèche et dure, aucune goutte de pluie n'avait pénétré sous les arbres. Seules les roues d'un camion eussent pu y laisser une trace.

Je revins bredouille ; le moteur ronronnait déjà et elle démarra aussitôt. Je suggérai : « Nous pourrions aussi bien suivre la route jusque chez Amory, nous y sommes presque, il ne sera peut-être pas encore couché. »

À peine avais-je achevé ma phrase que nous fûmes devant la maison ; elle était plongée dans les ténèbres. Elle stoppa et resta un bon moment à contempler par la vitre la maison noire et silencieuse.

« S'il y avait eu de la lumière, je n'aurais pas accepté d'y entrer. Ed. Quand je suis venue, il y a cinq ans, je me suis rendu compte que je n'y remettrais plus jamais les pieds. Cela me fait quelque chose de me retrouver ici. Je ne peux pas expliquer exactement. En fait, c'est difficile de revenir à un endroit où l'on a vécu autrefois, on n'est plus la même personne, il y a eu tant

de changements depuis. Est-ce que vous sentez ce que je veux dire ?

— Il me semble que oui. Je suis retourné à Gary, il y a deux ans seulement, après la mort de mon père. Je suis passé devant la maison où nous vivions quand j'étais gosse ; je me suis arrêté et ai posé la main sur la barrière. Un gros chien est sorti en trombe de derrière la maison et voulait se jeter sur moi parce que j'avais osé toucher sa porte. »

Elle fit un lent signe de tête : « C'est la raison pour laquelle je préférerais que ce fût quelqu'un d'autre qui allât voir Oncle Steve. On ne peut pas retourner dans un endroit où on a laissé une partie de soi.

— Mais quand on a suffisamment d'argent, on n'a pas besoin d'essayer.

— Il ne faut pas croire que l'argent change grand-chose, Ed, dit-elle en me fixant d'un air grave. On ne peut même pas dire que ce soit bien sorcier à gagner si on a le coup de main. J'en ai eu un peu – c'était à vrai dire la raison de mon mariage – il y a sept ans, j'avais juste votre âge. Puis j'ai voulu fuir cela et autre chose ; j'ai acheté un magasin, j'ai travaillé comme une forcenée pendant sept ans ; maintenant j'ai douze magasins à mon nom. Je n'ai que vingt-huit ans – je dois être une ancêtre à vos yeux – j'ai assez d'argent pour vivre de mes rentes si je souhaite m'arrêter de travailler : au moins huit à dix mille dollars par an. Mais j'ai de plus gros besoins que ça parce que j'ai été habituée à plus. C'est un cercle vicieux, on ne peut pas en sortir. De toute façon, je ne saurais que faire de moi-même si je ne passais au moins dix à douze heures par jour à travailler. »

Elle démarra, je gardai le silence. La lueur de l'incendie se dissipait. Le feu avait tout consumé ou bien avait été maîtrisé.

« Je suis vraiment fatiguée, dit Justine, je viens juste de m'en apercevoir. Je ne vais pas aller jusqu'à Saint Louis, cette nuit. J'aime mieux rentrer à Chicago. Cela ne fait que la moitié du trajet. Cela vous dirait de prendre le volant pour me ramener ?

— J'en serais très content mais j'ai rendez-vous de bonne heure à Tremont, demain matin, et je ne crois pas que je pourrais avoir un train pour revenir de Chicago dans la nuit.

— Vous prendrez la Cadillac pour revenir jusqu'ici, j'ai une

autre auto à ma disposition. Vous n'aurez pas besoin d'en louer une. Il n'y a qu'une heure et demie de trajet aller et retour, O.K. ? »

J'acquiesçai au projet ; nous changeâmes de place et nous nous dirigeâmes vers Chicago. La Cadillac était une merveille à conduire, elle dévorait les kilomètres comme s'il s'agissait de centimètres.

CHAPITRE V

Je sentis Justine changer de position contre mon épaule au moment où je manœuvrais pour entrer dans Lincoln Park West. Au début du voyage nous avions bavardé, mais je pensais qu'elle s'était endormie depuis que nous avions atteint Chicago ; pourtant elle savait où nous étions puisqu'elle me dit soudain : « Entrez dans la cour, Ed, vous monterez prendre un verre avant de repartir. »

Les nuages s'étaient dissipés ou bien nous les avions laissés derrière nous ; en tout cas la nuit resplendissait d'étoiles. Je levai les yeux vers elles, toujours avec l'arrière-pensée que je pouvais parmi elles discerner un petit point d'une brillance un peu rouge qui serait Mars. Nous gravâmes d'un pas allègre les marches du perron ; le vestibule et certaines pièces du bas étaient éclairés mais on n'entendait aucun bruit.

« Nous n'allons réveiller personne, venez dans la cuisine, je vais vous préparer un drink. »

Je sortis les glaçons du réfrigérateur pendant qu'elle dosait les autres ingrédients. Elle nous prépara prestement des *highball*³ qui me semblèrent délicieusement frais et agréables... comme Justine elle-même. Elle s'était assise, les jambes pendantes sur la table de la cuisine et moi, je m'adossais au réfrigérateur.

« Ed, tout à l'heure je vous ai demandé si vous étiez amoureux et vous m'avez répondu que vous n'en saviez rien, que vouliez-vous dire par là ?

— Que je ne savais pas si je l'étais.

— Depuis quand la connaissez-vous ?

³ *Highball* : whisky-soda.

— J'ai fait sa connaissance cet après-midi et ne l'ai vue que pendant vingt minutes. On ne tombe pas amoureux en si peu de temps.

— Non, je ne crois pas.

— Et en plus, cela risque d'être compliqué. Son père... Diable, je préfère ne pas en parler, laissons tomber cette partie de l'histoire ! »

Elle se mit à rire : « Et quand devez-vous la revoir ?

— Demain après-midi... Ah ! mais en fait c'est cet après-midi.

— Vous pouvez l'emmener en Cadillac.

— Je dois dire que j'y ai déjà pensé. »

Elle me fixa quelques secondes puis déclara : « J'aimerais que vous connaissiez mon mari.

— Oui, sûrement, un de ces jours.

— Non ! Pas un de ces jours, tout de suite. »

Elle se laissa glisser de son perchoir et dit : « Venez avec moi. » Un peu déconcerté, je n'en posai pas moins mon verre et la suivis. Elle semblait tout à fait maîtresse d'elle-même ; rien d'étonnant puisque cela ne faisait que le troisième drink en trois heures, et que les deux martinis étaient passés depuis longtemps. Je ne comprenais pas très bien où elle voulait en venir mais lui emboîtai le pas docilement. Au bas de quelques marches au fond du vestibule, elle ouvrit la porte donnant sur un autre escalier qui descendait vers une pièce éclairée. Je le descendis derrière elle. La partie du sous-sol qui donnait derrière la maison avait été convertie en salle de jeux. Un mur entier était occupé par un bar bien fourni. Devant le bar, un homme affalé dans un fauteuil capitonné dormait profondément. Je ne sais pas s'il était aussi « plein » que le bar mais il ne devait pas en être loin. Ses vêtements élégants et bien coupés étaient froissés et constellés de taches. Il avait l'air d'avoir dormi avec, ce qui était vraisemblable puisque c'est ce qu'il était en train de faire. Il semblait d'un âge indéfinissable entre trente-cinq et cinquante ans, peut-être davantage. Il avait la peau abîmée, le visage bouffi mais on devinait qu'il avait dû être beau autrefois.

Justine dit : « Ed, je vous présente mon mari. Greg, voici Ed Hunter ; nous avons l'intention de coucher ensemble d'ici peu.

Tu n'y vois pas d'inconvénient ? »

Apparemment, il n'était pas contre ; la nuque renversée, les paupières closes orientées vers le plafonnier, il ronflait légèrement en arrondissant les lèvres en cul de poule, à chaque respiration. La voix de Justine résonna, claire et dure. Quand je tournai les yeux vers elle, j'eus la surprise de lui voir les yeux pleins de larmes.

« Venez, Ed. »

Nous nous dirigeons vers l'escalier quand elle se ravisa : « Attendez-moi une minute » ; elle alla s'agenouiller aux pieds de son mari, lui délaça ses chaussures, les lui retira et éteignit la lampe qui se trouvait sur un meuble de coin, ainsi que le plafonnier dont la lumière lui tombait en plein dans les yeux.

Une fois en haut, elle me demanda de mettre un disque de mon choix tandis qu'elle préparerait de nouveaux whiskys. Je découvris comment faire fonctionner le Capehart et choisis des disques de Jimmy Dorsey. Je les fis jouer très piano juste au moment où elle entra avec son plateau. Nous nous assîmes sur le sofa ; elle appuya sa tête contre mon épaule.

« Ed, je suis si lasse... vous ne pouvez pas imaginer combien je suis lasse. Ne faites pas attention à ce que j'ai pu dire tout à l'heure au sous-sol, je ne parlais pas sérieusement.

— Je m'en doutais.

— Nous allons écouter tranquillement ces disques et puis après je vous mettrai à la porte. Mais vous ne devriez pas retourner là-bas cette nuit ou plutôt ce matin ; il est déjà trois heures passées. Rentrez chez vous et dormez jusqu'à midi.

— Non, j'ai un rendez-vous important à Tremont dans la matinée.

— Dans la matinée ? Je croyais que vous deviez voir cette fille l'après-midi ?

— Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

— Vous voulez parler d'un rendez-vous avec Oncle Steve.

— Oui, mais je pense aussi à quelque chose de sacrément plus important. » Je me mis à rire : « J'ai l'air d'avoir tout un programme d'affaires personnelles à traiter pendant ces journées que je passe à vos frais ! Ne croyez pas que j'exagère, je travaille aussi pour vous.

— Dites-moi ce que vous avez à faire de si important ?

— Laissez tomber.

— Non, vous ne vous en tirerez pas comme ça. Si c'est moi qui casque, j'ai tout de même le droit d'être mise au courant, non ?

— Bon, d'accord. J'ai l'intention de rosser un type qui m'a flanqué la plus belle volée de ma vie, pas plus tard qu'hier soir. Je ne veux pas en parler et vous n'en saurez pas davantage.

— Vous avez la tête dure, Ed, quand vous vous y mettez.

— Très dure.

— Vous êtes un drôle de gosse.

— Vous croyez ?

— Oh oui. Vous ne ferez sûrement pas fortune mais je pense que vous aurez du bon temps... à moins que vous tombiez dans une souricière. J'ai l'impression que cela vous pend au nez.

— À l'heure qu'il est ?

— Non, je parle d'une façon plus générale. Vous pouvez tomber aux pieds de cette petite fille insipide, l'épouser et manquer ainsi toutes les chances que vous aviez au départ.

— Petite coquine », m'écriai-je en lui caressant les cheveux.

Elle rit : « Saprستي, Ed, n'allez pas dire ça à une femme qui l'est vraiment. Je suis stupide, vous n'avez pas besoin de mes conseils, vous savez fort bien y faire avec les femmes ! »

Quand elle s'aperçut que son verre était vide, elle proposa aussitôt de nous préparer une nouvelle tournée.

« Non merci, il faut que je m'en aille, j'ai une journée importante devant moi. »

Mais elle restait lovée contre moi et je ne pouvais l'envoyer promener.

« Qu'est-il donc arrivé à mon album de Muggsy Spanier ? J'ai bien vu qu'il y avait quelque chose, hier soir, quand vous m'avez dit de mettre n'importe quel disque sauf celui-là. »

Je lui dis comment les choses s'étaient passées et elle m'expliqua que j'avais eu à faire au meilleur ami de son mari. Elle ajouta :

« Il ne peut pas me voir, vous avez cru que c'était mon ami ?

— Non, je n'ai rien pensé du tout.

— Maintenant, après ce que j'ai dit tout à l'heure à Greg, vous

devez me croire un peu garce ?

— Vous l'êtes ?

— Un peu seulement. Si c'est une façon de me demander si je suis restée fidèle à Greg, ma réponse est naturellement négative. Cela ne veut pas dire que je vais avec n'importe qui. J'ai eu quelques aventures mais il y a bien longtemps que je n'ai posé ma tête sur l'épaule d'un garçon. Je ne pensais qu'à gagner de l'argent, toujours plus d'argent.

— Il faut dire que c'est une bonne chose à avoir ! Et votre mari ?

— Greg est fidèle... à la bouteille ! Pour lui, les femmes ne comptent pas, moi comprise. Vous êtes-vous rendu compte que ça fait trois fois que nous entendons la même face ? Vous n'avez pas su mettre l'arrêt automatique. »

Elle se redressa et je pus me lever pour arrêter l'appareil. Quand je revins près d'elle, elle était debout, je l'étreignis et l'embrassai. Elle pressa son corps contre le mien ; long contact de la tête aux doigts de pieds, qui me fit vibrer comme si on me passait un courant électrique dans toutes les parties de mon individu ! Elle s'écarta en disant : « Allons, bonne nuit, Ed, faites bien attention à la Cadillac et à vous.

— N'ayez crainte, Justine, au revoir. »

Je passai à la pension meublée où nous vivions, Oncle Am et moi. Laissant la Cadillac rangée le long du trottoir, je grimpai à notre chambre et tournai la clé dans la serrure. Oncle Am se dressa sur son séant en demandant d'une voix ensommeillée : « Qui c'est ? » La lumière du palier lui permit de me reconnaître aussitôt.

« Salut, Ed, quelle heure est-il ?

— Quatre heures du matin. Je peux allumer ?

— Fais à ta guise, petit. Comment ça se fait que te voilà de retour ? Tu as déjà fini ton boulot ? Tu sais, il en faut d'autres pour épater Ben. Tu aurais aussi bien fait de rester deux jours de plus.

— C'est bien mon intention, je n'ai pas encore commencé. »

La lumière électrique lui fit papilloter les yeux puis il me dit :

« Enlève cette marque de rouge à lèvres. »

J'obtempérai. Il bondit du lit à la recherche de ses

pantoufles.

« Tu vas me dire ce que ça signifie, sapristi ! »

Je lui fis un large sourire : « Faut que je me change, j'ai fait une chute et mon complet est tout sale.

— C'est là que tu as attrapé tout ce rouge à lèvres ?

— Ça, c'est encore une autre histoire. Laquelle veux-tu que je te raconte en premier ?

— Je veux savoir pourquoi diable te revoilà à Chicago ?

— Justine devait aller à Saint Louis. En passant, elle est venue me voir à Tremont pour me parler de notre affaire. Ensuite elle a décrété qu'elle préférait rentrer à Chicago au lieu de poursuivre son voyage. C'est moi qui ai conduit au retour et elle m'a prêté l'auto pour continuer mon enquête. Il faut que je reparte là-bas assez tôt pour avoir deux heures de sommeil avant mon rendez-vous.

— Puisque tu es ici, tu ferais mieux de dormir maintenant ; nous prendrons notre petit déjeuner ensemble ; tu repartiras de façon à y être à neuf heures. Couche-toi, tu peux dormir jusqu'à sept heures. »

Pendant qu'il parlait, j'avais enlevé mon costume et m'apprêtais à enfiler un autre pantalon. J'eus un moment d'hésitation :

« Je veux bien, mais on va se mettre à parler, et dans deux heures nous n'aurons pas fini.

— Je te promets que je ne te pose aucune question d'ici le petit déjeuner.

— O.K. »

Sur ce, je me glissai en chemise et slip sous mes draps et éteignis. Je ne voulais pas mettre mon pyjama car Oncle Am aurait vu la bande et je voulais éviter d'avoir à parler de cette partie de mon aventure. Tout le reste, il l'apprendrait par mes soins, mais pas ça. Cela ne regardait strictement que le shérif Kingman et moi, je tenais à régler cette affaire avec mes seules lumières, sans l'avis de personne.

« Bonsoir, Ed, je te laisse en paix.

— Bonsoir. Oncle Am.

— Dis-moi tout de même pour le rouge à lèvres, afin que je ne me casse pas la tête là-dessus.

— Je l'ai déposée chez elle, nous avons bu deux whiskys et je l'ai embrassée en guise de bonsoir. Les instructions à l'usage du bon détective ne prévoient pas ce détail. Si ce n'est pas indiqué, il faut au plus vite réparer cet oubli.

— Je le dirai à Ben, O.K., petit. J'ajouterai une seule chose : tu as quelque chose qui te tracasse mais ça attendra bien jusqu'au matin, profite de tes trois heures de repos. Vas-y, compte des moutons ou des femmes et endors-toi vite. »

Il se retourna de l'autre côté et s'endormit ou fit semblant pour ne pas m'inciter à parler.

Je fis de mon mieux pour suivre son conseil. J'essayai de penser à Molly Kingman et non à son père. Je tentai de me rappeler le moindre mot de notre conversation, le moindre de ses gestes, la plus fugitive de ses expressions. J'aimais surtout me remémorer son rire. Malheureusement, Justine Haberman ne cessait de surgir au milieu de ces réminiscences. Mon cinéma intérieur devenait vraiment trop compliqué, mieux valait passer à du calcul mental, je me lançai dans des multiplications. J'arrivais à huit fois neuf quand je sombrai enfin dans le plus profond sommeil que vint interrompre la sonnerie du réveil, à sept heures.

Je réussis à endiguer les questions que l'oncle Am brûlait de me poser. Nous nous habillâmes en silence. Une fois dans la rue, il eut un sifflement admiratif pour la Cadillac. « Dis donc, petit, tu n'aurais pas dû la laisser devant la maison. Si notre propriétaire la voit, elle va doubler notre loyer.

— Veux-tu la conduire, c'est aussi facile que du patin à roulettes.

— Je m'en doute. Bien sûr que ça me fait plaisir de l'essayer, et puis tu auras assez de kilomètres à avaler tout à l'heure. »

Il prit donc le volant et nous nous dirigeâmes vers le Michigan Boulevard pour finalement nous arrêter devant le Blackstone.

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— Eh bien, nous allons prendre notre petit déjeuner. Tu ne penses tout de même pas que je vais arrêter un yacht pareil devant le bistrot du coin ? »

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée au Blackstone. Oncle

Am fut un peu déçu que la grande salle ne fût pas encore ouverte à une heure aussi matinale, mais on nous installa dans la cafétéria et nous commandâmes des gaufres.

Ce fut le moment qu'il choisit pour entamer son interrogatoire : « Alors, petit, où en est le score à Tremont ?

— Zéro à zéro dans la première moitié de la première mi-temps. Je n'ai pas assez vu Amory pour pouvoir lui parler.

— Tu veux dire que tu t'es contenté de le reluquer ?

— Non, nous n'avons pas eu le temps de parler... C'est-à-dire qu'il y a eu un contretemps.

— Ah, nous y voilà ! Qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'ai trouvé un cadavre.

— Ed, j'en ai assez de ce jeu, on dirait que nous jouons au portrait où il ne faut poser qu'une question à la fois, est-ce un animal, un végétal, un minéral ?

— Eh bien, en allant chez Amory, j'ai découvert sur la route un cadavre. J'ai averti le shérif ; quand il y est allé à son tour, il n'y avait plus rien. Il n'a pas beaucoup apprécié.

— Oh, oh, je vois ce que c'est, un shérif qui n'a jamais quitté sa cambrousse et qui ne peut pas sentir les détectives privés.

— Tout juste, Oncle Am. Il préfère certainement avoir à faire aux gangsters.

— Hum... Tire-toi de ses pattes, mon gars, moins tu le verras, mieux ce sera. Qu'est-ce qui a pu arriver à ce macchabée ? Tu ne te serais pas gouré, par hasard ? Tu es sûr qu'il était bien mort ? »

Je lui donnai tous les détails de l'aventure, excepté ce qui s'était passé chez le shérif. Si je lui dévoilais ce dernier épisode, le plus cuisant, il serait fichu de me dire – je n'en étais pas si sûr que ça – de laisser tomber, ou bien il tiendrait absolument à m'accompagner à Tremont – hypothèse hautement probable – pour régler son compte au shérif, sans oublier ses adjoints. Mon projet me semblait tout de même plus sensé. Oncle Am est le plus chic type que je connaisse mais il a parfois de drôles d'idées.

Mon récit achevé, il garda le silence un instant ; je sentais qu'il tournait et retournait tout cela dans sa tête. Il finit par décréter : « Ed, il vaut mieux que tu ne t'en occupes plus, je

veux dire que tu ne t'occupes plus du macchabée.

— Je ne demanderais pas mieux... du moins s'il n'avait pas décampé.

— Mais tu ne te rends pas compte, petit : tu travailles pour l'agence, tu ne peux pas légitimement rester davantage que deux jours à Tremont ; après, ce sera à tes frais. »

Je reconnus qu'il n'avait pas tort mais qu'au moins, les deux jours qui me restaient à passer là-bas, j'ouvrirais les yeux et les oreilles.

« Ton cadavre, tu penses que ce pouvait être un vagabond ?

— Non.

— Dans ce cas, on repérera bien sa disparition.

— C'est ce que j'ai pensé. J'ai l'intention de mettre ta Mrs. Bemiss sur cette piste. En tant que rédactrice du journal, elle sera au courant si quelqu'un est porté disparu.

— Non seulement ça, mais elle sera fichue de te raconter son histoire depuis le jour de sa naissance. Ed ?

— Oui ?

— Ne va pas te fourrer dans un guêpier. »

Je lui souris en assurant : « N'aie pas peur, Oncle Am, je ferai ce que tu ferais à ma place.

— Ça ne me rassure pas du tout, quelle sacrée idée ! »

Nous dégustâmes une ultime tasse de café et quittâmes les lieux. J'aurais voulu déposer l'oncle Am au bureau en Cadillac mais c'était à deux pas et il déclina mon offre, sous prétexte que j'étais dans la bonne direction et qu'il valait mieux y rester de peur de n'avoir pas la place pour tourner dans le Loop.

J'obéis, fonçai vers le sud et arrivai sur les dix heures à Tremont. Je garai la voiture devant mon hôtel et entrai demander s'il n'y avait pas de message pour moi. Amory aurait pu m'appeler au sujet de notre rendez-vous. Le secrétaire de la chambre de commerce était là, fidèle au poste. À ma question, il répondit :

« Non, Mr. Hunter, il n'y a rien. Euh... Vous gardez encore la chambre ou vous partez ?

— Je reste au moins demain encore.

— La femme de chambre a dit que vous n'aviez pas couché cette nuit, le lit n'était pas défait ; alors naturellement je me

posais des questions.

— C'est normal », répondis-je simplement.

Je filai ensuite à pied jusqu'aux bureaux du *Tremont Advocate*. Une matrone aux cheveux gris et aux lunettes cerclées d'or était assise derrière un bureau à cylindre, en train de corriger des épreuves.

« Mrs. Bemiss ? Je me présente : Ed Hunter. »

Elle me toisa derrière ses verres, elle avait une expression bienveillante mais on devinait que rien ne devait lui échapper. Elle m'invita à m'asseoir et prononça ces simples mots : « Foley Armstrong.

— Pardon ? »

Elle répéta non sans une certaine impatience :

« Foley Armstrong. Je réponds à l'avance à la question que vous vous apprêtiez à me poser. Cela nous fait gagner du temps, ne pensez-vous pas ? »

Je m'assis : « Parlez-moi de lui, s'il vous plaît.

— Il a – je ferais mieux de dire, il avait – une petite ferme sur Dartown Road : la troisième maison après celle de Steve Amory, de l'autre côté de la route. Sa famille se compose d'une femme et de deux enfants, dix et quatorze ans. Si votre histoire est vraie, il n'atteindra jamais ses quarante-quatre ans. Il n'est pas rentré chez lui hier soir.

— Il rentrait chez lui ? Où l'a-t-on vu en dernier ?

— On n'a pas encore fait de recherches. Sa femme n'a téléphoné que ce matin, il y a très peu de temps, pour dire qu'il n'était pas rentré hier soir. Ils vont enquêter partout où il aurait pu aller, à moins qu'il ne réapparaisse. »

Je demandai : « Est-ce qu'il rentrait chez lui à pied ? S'il habitait encore plus loin que chez Amory, ça fait une trotte. Avait-il une auto ?

— Oui, mais il avait laissé sa voiture au garage parce qu'il avait coulé une bielle. Il avait bien dit qu'on le ramènerait, mais sans doute n'a-t-il trouvé personne et est-il rentré à pied. Il pouvait faire le trajet en une heure. »

Je hochai la tête : « Très bien, Mrs. Bemiss, je vous remercie. Mais vous coupez l'herbe sous le pied des détectives privés, en répondant aux questions avant qu'on ait eu le temps de les

poser ! »

Elle rit et ses yeux brillèrent d'une lueur malicieuse derrière ses lunettes.

« Jeune homme, si le téléphone arabe ne se trompe pas, ce qui vous a amené dans nos murs n'a rien à voir avec ce qui est arrivé au malheureux Foley Armstrong.

— Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Non.

— Alors, dans ces conditions, comment pourriez-vous savoir, et moi de même, s'il n'y a pas de lien entre les deux affaires ?

— Jeune homme, permettez-moi de vous faire remarquer qu'avec ce genre de raisonnement, vous pouvez vous lancer sur la piste de tous les crimes mystérieux qui ont pu se commettre dans notre comté de Calvin. Je ne sais ce qu'en pensera votre employeur qui règle vos frais de séjour. Pour moi ce sera parfait si vous venez à bout de l'énigme, vendredi.

— Pourquoi vendredi ?

— Parce que l'*Advocate* est un hebdomadaire et que nous le mettons sous presse le vendredi soir. Les machines fonctionnent – si vous préférez les termes techniques, ce sont des Miehl verticales – tard dans la nuit et le journal sort de bonne heure le samedi matin. Par conséquent, je me désintéresse d'une enquête que vous concluriez brillamment mais *après* que nous avons imprimé nos feuilles. La semaine d'après, c'est de la vieille histoire qui n'intéresse plus personne. Tâchez de foncer et de découvrir quel est ce cadavre que vous avez trouvé sur votre chemin ; rappelez-vous, dernier délai : demain soir. »

Je fis la grimace : « Si l'agence ne me règle plus mes frais, je pourrai compter sur vous ?

— Je vous promets un numéro gratuit de notre journal, mais seulement si vous me donnez l'exclusivité. J'aimerais tant que, pour une fois, il se passe quelque chose ici et que les journaux de Springfield et de Chicago soient obligés de venir s'informer auprès de moi, au lieu que ce soit toujours le contraire. Allez, filez, il faut que mon travail se fasse. »

Je me levai : « Salut à c't'heure. »

Elle me jeta un regard étonné et furibond :

« Qu'est-ce qui vous arrive, vous vous prenez pour le gugusse de la foire ? Qui vous a dit qu'autrefois je connaissais ce monde-là ?

— Voilà ce que c'est, quand on n'attend pas que les gens se présentent et qu'on répond avant de connaître les questions ! »

Elle plissa les yeux avec un air d'extrême concentration : « J'y suis, Hunter ! Non, ce n'est pas possible...

— Mais si, je viens de la part de ce cher oncle Am !

— Seigneur ! Mais vous auriez dû... Rasseyez-vous, jeune... quel est votre prénom ? Ed ? Bon, asseyez-vous. Donnez-moi des nouvelles de votre oncle.

— Il travaille dans la même agence que moi, à Chicago. Nous avons fait la saison dernière avec le manège Hobart mais maintenant nous sommes installés à Chicago. »

Elle répéta, l'air pensif : « Am Hunter ! J'étais à cent lieues de me douter... Je vous ai trouvé sympathique dès le premier abord mais le nom de Hunter est assez répandu, c'est pourquoi je n'ai pas pensé à faire le lien avec ce vieux Am. Attendez une minute. »

Elle saisit le téléphone et demanda un numéro ; je l'entendis dire : « Shérif ? Je voudrais parler au shérif. Ah bon ? C'est Caroline Bemiss à l'appareil. Qu'avez-vous appris de neuf sur Foley Armstrong ? »

Elle écouta attentivement quelques minutes et, après avoir remercié qui de droit, elle raccrocha.

« La dernière fois qu'on a vu Foley, m'apprit-elle, c'était au bar de Hank Crowder, vers sept heures et demie. Il a demandé à Willie Eklund, qui habite du même côté, s'il rentrait bientôt chez lui. Willie a dit que non, qu'il allait faire un poker qui, sans doute, se terminerait assez tard. Foley est parti, probablement décidé à faire le trajet à pied. Dans ce cas, il a dû prendre la même route que vous, un peu avant.

— Je vous demanderais bien de me le décrire, mais je crains d'avoir été incapable sous l'émotion de la découverte de faire attention à son physique. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne m'a pas semblé particulièrement grand ou petit, gros ou maigre.

— Il n'était rien de tout ça, Ed, mais je peux vous avoir une photo. Pour l'instant je n'ai rien. Croyez-vous qu'il vous serait

possible de le reconnaître d'après la photo ?

— Je n'en sais trop rien, il faisait déjà très sombre, entre chien et loup si vous préférez. Son visage était affreusement contorsionné, quelle horrible façon de mourir !

— Y a-t-il une bonne façon, Ed ?

— Si on me donne le tuyau, je penserai à vous. Dites-moi, quel était cet incendie, hier soir ? J'ai vu une lueur rouge au loin.

— C'est une étable qui a brûlé, celle de Jeb O'Hara qui habite West Road. Pourquoi ? Vous avez l'intention de vous pencher aussi sur cette énigme ?

— Il y a une énigme ? Je veux dire, c'est un incendie volontaire ?

— Je ne pense pas. Vous savez, Ed, cela arrive que des étables brûlent sans qu'il y ait de pyromane à l'origine. Le shérif était justement parti là-bas se faire une idée. Du moins c'est un des endroits qu'il a indiqués à ses adjoints ; on me l'a dit quand j'ai voulu lui parler personnellement.

— Très bien. Mrs. Bemiss, je vous reverrai sûrement, dis-je en me levant pour prendre congé.

— Ne partez pas si vite, du moins pas avant que nous ayons pris un rendez-vous pour avoir une bonne conversation tranquille. Nous avons tant de choses à nous raconter à propos d'Am, des foires, etc. Pouvez-vous dîner avec moi, ce soir ? Je vous ferai une cuisine bien plus fine que la gargote des Hobart.

— Vous n'aurez pas trop de peine ! À quelle heure et où dois-je vous retrouver ?

— Vous êtes motorisé ?

— J'ai un tacot mais qui fonce.

— Bon, alors venez me chercher ici entre six heures et demie et sept heures. Je travaille tard, le jeudi ; je vous indiquerai le chemin.

— D'accord. »

Je sortis et me réinstallai au volant de « ma » Cadillac. Je respirai à fond, ma côte fêlée daigna ne pas se manifester. J'avais mal au côté à cause du bandage très serré mais cela ne me faisait vraiment mal que si j'appuyais à l'endroit précis. Je pouvais remuer les bras sans peine. « Allons-y gaiement », me

dis-je. Je n'en menais pas large mais mis néanmoins la voiture en marche, direction l'ouest. Si West Road était la seconde route après Dartown Road vers le nord, je pourrais la trouver sans demander mon chemin. C'est ce que je fis.

CHAPITRE VI

Je n'eus pas besoin non plus de demander où se situait la ferme de Jeb O'Hara ; elle se trouvait à quatre kilomètres environ de la ville, à peu près la même distance que la maison d'Amory. De la route on apercevait le tas de cendres. À en croire l'amoncellement des cendres, elle devait être d'une jolie taille. Je ferais mieux de dire une litière de cendres, car elles étaient étalées sur toute la surface jadis occupée par le bâtiment. L'épaisseur variait de cinq à trente centimètres selon les endroits. Le vent les faisait voltiger faiblement. Je me rappelai d'ailleurs qu'il n'y avait pour ainsi dire pas eu de vent de la nuit ni de la matinée.

Pas de shérif à l'horizon, ni son auto. J'avais dépassé la ferme avant de voir ce qu'il restait de l'étable ; la route n'étant pas assez large pour me permettre de faire demi-tour, je fus obligé de faire marche arrière dans la cour. Une femme sortit de la maison d'habitation au moment où je descendais de la Cadillac. J'allai à sa rencontre et lui demandai de loin où se trouvait Mr. O'Hara.

« Il est là-bas en train de donner à manger aux cochons », me dit-elle en me désignant un endroit plus loin que le bâtiment sinistré. Je suivis la direction indiquée et aperçus, après avoir contourné la maison, un homme qui travaillait et que je n'avais pas remarqué tout à l'heure. Elle me cria : « Vous venez pour les assurances ? »

— Non, répondis-je, mais j'ai quelques questions à lui poser à propos de l'incendie. Merci. »

Je me rendis à la porcherie. Un homme de haute taille, aux cheveux blond cendré, me jeta un coup d'œil puis vida un dernier seau dans l'auge avant de venir à ma rencontre.

« Mr. O'Hara ? Je suis Ed Hunter, un ami de Caroline Bemiss, de *l'Advocate*. Je lui ai dit au cours d'une conversation, ce matin, que je devais passer par ici ; elle m'a demandé de m'arrêter chez vous pour avoir des détails sur l'incendie pour son journal. »

Il s'essuya les mains sur sa salopette d'un bleu tout délavé. Je crus qu'il avait l'intention de me serrer la main mais il n'en fit rien. Il demanda simplement : « Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste ? »

— Savez-vous où le feu a pris ?

— Non.

— Et à quelle heure ça a commencé ?

— Un petit peu après minuit, en tout cas avant une heure moins le quart, parce que je me suis réveillé à ce moment-là et le feu roulait du tonnerre.

— C'est ce qui vous a réveillé ?

— Je pense, je ne sais pas si c'est le crépitement des flammes ou la lumière. Nous dormons de ce côté de la maison et, quand je me suis réveillé, la chambre en était toute rouge.

— Vous avez une idée de la façon dont ça a pris ? »

Il haussa les épaules : « Il y a toujours une espèce de combustion spontanée, c'est peut-être une explication... »

J'entendis des pas derrière moi sur le gravier. Je tournai la tête. C'était la femme d'O'Hara qui m'avait suivi mais c'est à son mari qu'elle adressa la parole : « Qu'est-ce que tu racontes, Jeb O'Hara, tu sais très bien que c'est un vagabond qui a mis le feu.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça, Mrs. O'Hara ?

— Eh bien, la porte était ouverte. Jeb a tout de suite pensé au bétail, nous avons trois vaches dans ce bâtiment. Quand il a vu que cela flambait, il a pris ses jambes à son cou et il est descendu en chemise de nuit et pieds nus pour faire sortir les bêtes si elles n'étaient pas encore grillées, mais la porte était ouverte et elles s'étaient réfugiées près de la clôture là-bas. »

Je me retournai vers le mari, il dit d'un air gêné : « Peut-être bien que ça s'est passé comme ça : un vagabond qui se serait faufilé dans l'étable pour passer la nuit à l'abri et qui aurait mis le feu au foin en fumant. Il voit qu'il n'arrive pas à l'éteindre, alors il décampe en vitesse en oubliant de fermer la porte... à

moins qu'il ait eu l'idée de faire sortir les bêtes avant de se sauver, disons qu'il n'y a pas beaucoup de vagabonds qui se donneraient cette peine, pas un sur cent.

— Est-ce que les vaches auraient pu sortir d'elles-mêmes si lui ne s'en était pas occupé ? Elles étaient attachées par le collier ou entravées ?

— Elles étaient attachées au collier, chacune dans sa stalle ; j'avais mis une planche pas très épaisse qui coulissait devant les stalles pour les empêcher d'aller et venir la nuit. C'est assez solide en temps normal mais si elles sont paniquées par le feu, elles peuvent la casser en moins de rien.

— Vous croyez qu'elles auraient pu aussi enfoncer la porte, casser la serrure ? »

Il hocha la tête : « Ça non ! J'ai bien regardé et j'ai vu que la serrure n'avait rien ; quelqu'un a dû ouvrir, à moins que j'aie oublié de la fermer, mais je ne crois pas. J'y étais hier soir aux alentours de huit heures, je ne me rappelle pas exactement le moment où j'ai fermé la porte mais je ne la laisse jamais ouverte d'habitude.

— Tu sais bien que tu n'as pas oublié hier non plus, déclara Mrs. O'Hara d'un ton péremptoire, c'est un vagabond qui a fait le coup, pas la peine d'ergoter. » Elle le tançait comme une maîtresse d'école qui reproche à un élève de ne pas avoir fait attention à ce qu'elle lui a seriné. Du coup, je levai les yeux vers Jeb. Il vit que je l'observais et sourit, tel un gosse pris en faute.

« Ma n'est pas contente, expliqua-t-il, parce qu'elle se tue à me dire depuis longtemps que nous devrions avoir un chien de garde, un bon. Si nous en avons un, le vagabond n'aurait sans doute pas pu entrer.

— Il n'aurait sûrement pas pu entrer, s'écria-t-elle, et notre étable, elle serait encore debout. »

O'Hara poursuivit : « Depuis cette nuit, elle me tanne les oreilles avec ce refrain, ça n'a pas cessé, au lit, au petit déjeuner. Je t'ai dit que tu l'auras, ton chien.

— Ça nous avancera bien, maintenant que tout a brûlé !

— Bon ! Alors nous n'en aurons *pas* si c'est ça que tu veux. »

Je tentai de faire diversion avant que les choses ne tournassent vraiment à l'aigre : « Votre étable était assurée ?

— L'étable, oui. Mais il faut compter aussi comme perte tout le foin, deux cents dollars de fourrage et puis les outils, encore pour une valeur de deux cents dollars.

— Encore une chance, dit sèchement la femme, que Harry Ellis t'ait emprunté ton tracteur hier, on aurait été jolis !

— Quel est le montant de votre assurance ?

— Quinze cents. Au prix où sont les choses à l'heure qu'il est, il faudra bien que je débourse mes deux mille dollars pour en avoir une neuve. Vous voyez, ça fait une perte sèche de mille dollars tout ça, conclut-il, en jetant un regard en coin à son épouse, parce que je ne l'ai pas écoutée pour le chien. Surtout, que Caroline Bemiss n'oublie pas de le mettre dans son article sur notre incendie. »

Avant que la querelle ne repartît de plus belle, je demandai la permission d'aller voir sur place, près des cendres.

« Allez-y, mais à quoi ça vous servira ?

— Une idée à moi... un peu loufoque. J'aime mieux n'en parler qu'après avoir vu. »

Je me hâtai d'y aller sans leur laisser le loisir de me poser d'autres questions. Sale besogne qui me fit regretter de n'avoir pas eu l'idée d'emporter une salopette pour protéger mon bon costume. Le métier de détective risquait de porter un coup fatal à ma garde-robe.

Je fis le tour du quadrilatère encombré de *cendres* une première fois en l'examinant de près, sans voir ce que je cherchais. J'aperçus sur l'herbe jaunie un râteau et, dans ce coin-là, on avait raclé le sol. Jeb avait-il cherché quelque objet de ce côté ? Peut-être quelque outil qu'il rangeait en cet endroit précis et qu'il avait retrouvé ce matin. Je pris le râteau et continuai la besogne au point où il l'avait laissée. En travaillant ainsi aux deux extrémités, j'arriverais à nettoyer un espace assez grand pour dénicher ce que j'escomptais. Au pire, il resterait à prendre mon courage à deux mains, à retrousser mon pantalon et à piétiner allègrement dans les cendres épaisses qui couvraient la partie centrale non déblayée.

Je me mis au travail avec ardeur et avais déjà fini le premier angle quand la femme vint regarder de près ce que j'étais en train de faire. Sans avoir l'air de me soucier de sa présence je

continuai à ratisser, ce qui ne m'empêcha pas de lui poser une question avant qu'elle eût eu le temps de poser la sienne.

« Les pompiers sont venus dans la nuit ? »

— Bien sûr, ils sont arrivés quand tout était fini. Une étable, cela flambe en un clin d'œil. Pendant que Job courait mettre les bêtes à l'abri – il ne pouvait pas deviner que c'était déjà fait – moi, je leur téléphonais. Ils n'ont mis que vingt à trente minutes pour venir mais pour rien.

— C'est une chance qu'il n'y ait pas eu de vent. »

Elle hocha la tête : « Il y a bien eu quelques étincelles mais elles montaient droit au-dessus du brasier, et puis juste au moment où ça flambait le plus fort, il s'est mis à tomber une petite pluie très fine, exactement ce que j'avais demandé dans ma prière. Pour l'étable, il n'y avait plus rien à faire ; une trombe d'eau n'y aurait rien changé mais cette petite pluie a empêché que le feu ne gagne davantage. »

Je demandai tout en continuant mon ratissage : « Vous pensez que c'est votre prière qui a obtenu cette pluie ? »

Ma question n'avait rien de sceptique ou de sarcastique, je m'intéressais vraiment à ce qu'elle croyait profondément. En même temps je voulais l'occuper afin qu'elle ne songeât pas à m'interroger sur ce que je cherchais dans les cendres. Je dus faire mon deuil néanmoins d'une réponse qui m'aurait éclairé sur la psychologie de mon interlocutrice, car le destin voulut qu'au même moment mon râteau exhumât des cendres un crâne humain. La nuque en était écrabouillée ; bien qu'il émergeât des cendres, à première vue il était difficilement identifiable, mais quand je le retournai avec mon râteau apparurent les orbites vides et noircies, le trou correspondant au nez et deux rangées de dents également noircies.

Mrs. O'Hara eut un haut-le-cœur et cria : « Jeb ! » Je levai très doucement mon instrument afin de ne pas endommager davantage ma fragile trouvaille. Jeb O'Hara, qui était retourné à la porcherie, revint à l'appel de sa femme. Celle-ci, le souffle court, lui annonça : « Jeb, tu vois, j'avais raison, c'était bien un vagabond qui a mis le feu mais il y est resté ! »

L'homme nous rejoignit sans dire un mot, il se penchait et allait toucher le crâne mais je l'en empêchai en disant : « Ne le

changez surtout pas de place, la police déteste ça, j'ai déjà eu tort de le retourner avec mon râteau. »

Il retira vivement la main et me fixa d'un air interdit : « Comment la police...

— Eh oui, il faudra bien qu'elle essaie d'identifier le type.

— Un vagabond... Comment peut-on ?

— Qui vous dit que c'est un vagabond ? »

Il me regarda, de plus en plus déconcerté. Quant à sa femme, elle ne semblait pas avoir prêté attention à notre dialogue, elle continuait sur sa lancée : « Tu vois, j'avais raison, c'était un vagabond ; si nous avions eu un chien...

— Mayme, est-ce que tu vas la *fermer*, bon sang, tu l'auras ton chien, à-condition que tu ne me casses plus les oreilles avec ton radotage.

— Ça va, ça va, Jeb, mais ce gars-là, il devait être rudement saoul pour ne pas s'être aperçu qu'il avait mis le feu, et puis quelle idée d'avoir laissé la porte ouverte en entrant dans l'étable au lieu de l'ouvrir pour se sauver. Écoute-moi, Jeb, c'est un colley que je veux, un vrai, un pure-race. Tant pis si ça coûte cher, il y a si longtemps que j'en ai envie. Puisque tu es décidé, autant avoir un...

— Mayme, *ferme-la*. »

Il ne m'avait pas quitté des yeux pendant la tirade de Mayme :

« Monsieur, qu'est-ce que vous vouliez dire, vous ne pensez pas que c'était un vagabond ? Et d'abord qui êtes-vous ? Qui vous a donné l'idée de venir farfouiller dans les cendres ? Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ?

— Je suis un détective privé, lui dis-je, je vous ai dit la vérité, je suis un ami de Mrs. Bemiss et elle m'a demandé de passer par ici. Est-ce que je peux me servir de votre téléphone pour l'appeler ?

— Oui, mais...

— Comprenez-moi, un homme a disparu, la nuit dernière, on ne l'a plus vu depuis le début de la soirée. C'est la raison – une des raisons – pour laquelle je vous ai dit que ce n'était peut-être pas forcément un vagabond.

— Je n'ai entendu parler de rien. Qui a disparu ?

— Un homme du nom de Foley Armstrong.

— Sapristi, ça ne peut pas être lui, je le connais parfaitement bien. Je joue au cribbage avec lui. Il habite sur l'autre route, Dartown Road. Il ne passerait pas par ici et de toute façon, ivre ou pas, il n'aurait pas l'idée de venir dans mon étable. Je vous dis que ça ne peut *pas* être lui.

— Pourquoi pas ?

— Foley ne fume pas, ce n'est pas lui qui mettrait le feu à une étable.

— D'accord, ce n'est peut-être pas Foley Armstrong, mais avant que j'appelle Mrs. Bemiss pour lui en parler, n'y a-t-il pas moyen d'en avoir le cœur net ?

— Je ne vois pas...

— Si, pouvez-vous assurer à la vue d'un squelette que ce n'est pas lui ? Y a-t-il un indice, une fausse dent par exemple ou quelque chose comme ça ?

— Foley n'a pas de fausses dents, il a un bridge à deux dents du haut. L'avant-dernière fois qu'il est venu jouer au cribbage, il s'était fait arracher une dent et la dernière fois il avait son bridge, il en était content mais il m'a dit qu'il n'osait pas encore manger des choses plus dures qu'un hamburger et que...

— Ne touchez pas mais regardez de près si vous voyez le bridge. »

Il me dévisagea une seconde puis se pencha en faisant un pas dans les cendres ; il examina soigneusement les deux rangées de dents. Quand il se releva, son visage avait revêtu une expression solennelle.

« C'est bien lui, je reconnais le bridge, les deux dents, et il avait une dent auriliée à la mâchoire du bas, l'or a fondu mais j'ai vu la trace.

— C'est toujours ça d'acquis, déclarai-je, je peux téléphoner de chez vous ? Il faudra aussi appeler le coroner.

— Et le shérif aussi. Je ne comprends toujours pas ce que Foley venait faire dans mon étable.

— Je n'en sais rien. »

Sur ce je partis, suivi de Mrs. O'Hara, en direction de la maison. J'attendis qu'elle ouvrît et me fit entrer. Un dernier coup d'œil derrière moi me permit d'apercevoir Jeb O'Hara à

genoux dans les cendres, fixant le crâne comme s'il n'en pouvait croire ses yeux. Puis je fus conduit au téléphone, je cherchai le numéro de l'*Advocate* dans l'annuaire et appelai Mrs. Bemiss. Ce fut elle que je trouvai aussitôt au bout du fil.

« C'est Ed Hunter, Mrs. Bemiss, je vous appelle de la ferme O'Hara. J'ai de quoi nourrir votre article !

— À propos du feu ou de Foley Armstrong ?

— Il ne reste pas grand-chose de lui mais O'Hara a pu l'identifier grâce à ses dents. Même s'il n'y avait pas le corps, il n'y aurait pas grande hésitation à avoir au sujet de l'incendie qui est un incendie criminel. Celui qui l'a allumé a eu tout de même l'attention délicate de faire sortir le bétail.

— Rien d'autre à signaler ?

— Si, une idée de petite annonce : désire acheter bon chien de garde, colley de préférence.

— Ed, est-ce que le shérif est là ?

— Non, attendez une minute. »

Je me tournai vers Mrs. O'Hara qui écoutait toute notre conversation téléphonique, postée auprès de l'appareil : « Le shérif Kingman est-il venu dans la matinée ? »

Elle fit signe que non et je communiquai ce renseignement à mon interlocutrice.

Mrs. Bemiss me dit alors : « Il sera là d'un moment à l'autre puisque à son bureau on m'a signalé plusieurs endroits où il devait se rendre, y compris la ferme O'Hara. Vous allez l'attendre ?

— Oui, s'il ne tarde pas trop, j'ai beaucoup de choses à faire de mon côté, ne l'oubliez pas ; j'ai une autre mission comme vous le savez et je n'ai pas même commencé.

— Il faut avertir le coroner. Je vais le faire pour vous éviter une autre communication et j'appellerai aussi le shérif au cas où il serait de retour. Il vaut sans doute mieux que vous restiez jusqu'à ce que l'un ou l'autre de ces messieurs arrive.

— Armstrong ne risque pas de décamper, Mr. O'Hara prendra bien soin de lui. Enfin, je veux bien attendre. »

Une fois que j'eus raccroché, Mrs. O'Hara me dit : « Jeune homme, je compte sur vous pour cette annonce quand vous serez rentré au journal. Exactement ce que vous avez dit au

téléphone. Vous savez, c'est sérieux, ce n'est pas un souhait en l'air, mon colley !

— J'ai compris que vous y teniez, n'ayez crainte, Mrs. O'Hara, je ferai la commission à Mrs. Bemiss. »

Je sortis à nouveau, elle m'accompagna jusqu'à la contre-porte en répétant : « Pensez à l'annonce, n'en parlez pas à Jeb, occupez-vous-en, je paierai ce qu'il faudra.

— Oui, je m'en occupe mais vous ne croyez pas qu'un chien policier, ce serait mieux qu'un colley ?

— Non. Ce Wolf – elle eut un ton méprisant –, le chien de Buck Barnett, c'est un policier, eh bien, il lécherait la main des voleurs et c'est tout juste s'il ne les aiderait pas à tout emporter.

— Qui sait, suggérai-je, c'est peut-être un chien au service des gangsters qui se déguise sous un uniforme de policier.

— Hein ? »

Je ne lui donnai pas les explications complémentaires car, juste à ce moment-là, l'auto du shérif s'engagea dans l'allée de la ferme et stoppa derrière la Cadillac Kingman et Willie Eklund en descendirent. Kingman, les mains sur les hanches, inspecta la Cadillac et je m'avançai à leur rencontre.

CHAPITRE VII

Je ne sais pourquoi mais il ne me parut pas aussi monumental que la veille, peut-être parce que les dimensions de la Cadillac le ramenaient, lui, à ses justes proportions.

Il se tourna vers moi et dit en la montrant du doigt : « C'est à vous ? »

— Non, mais c'est moi qui la conduis.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Vous faire piquer une rogne. »

Il dit : « Quoi-oi ? » en serrant les poings et fit un pas dans ma direction.

Tout en me tenant prêt à l'attaque, je répondis : « Les choses sérieuses en premier, shérif. Avant la rigolade, regardez donc une seconde là derrière. »

Je lui désignai le rectangle plein de cendres qui représentait ce qui restait de l'étable d'O'Hara. Jeb s'y trouvait encore et, quand il vit le shérif s'approcher, il lui fit un signe de la main. Le shérif me lança : « Bouge pas de là, face de rat » et enjoignit à Willie de m'avoir à l'œil tandis qu'il se dirigeait vers O'Hara.

Je restai donc où j'étais en ne le quittant pas des yeux. Willie Eklund vint vers moi, en branlant la tête, et me glissa à l'oreille le plus doucement possible afin que le shérif ne risquât pas de l'entendre : « Fiston, on dirait que tu cherches les embêtements, hein ? »

Je ne les cherche pus, répondis-je, pour la bonne raison que j'en ai déjà eu mon compte. Maintenant, je suis décidé à aller jusqu'au bout.

— Vous êtes encore un gamin, Hunter, avec l'âge vous comprendrez qu'il y a certaines choses qu'il vaut mieux encaisser.

— Vous avez sans doute raison, je suis trop jeune et je ne suis pas du tout prêt à encaisser n'importe quoi de n'importe qui.

— Le shérif n'est pas un mauvais bougre, il fait plus de bruit que de mal. Disons qu'il aboie un grand coup mais il ne mord pas !

— Vous savez ce qu'on fait avec les cabots qui gueulent trop fort, on leur en fait passer l'envie à coups de trique. D'ailleurs moi, je me suis fait mordre.

— Ah ?

— Façon de parler ; c'est pourquoi il s'est débarrassé de vous avant de m'emmener à son bureau ; il ne voulait pas de témoin. »

Le shérif s'approchait en compagnie de Jeb O'Hara et je les rejoignis, escorté de Willie Eklund qui me demanda : « Alors, qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Foley Armstrong, me dépêchai-je de répondre, enfin ce qui reste de lui. Et j'ai bien l'impression que c'est lui que j'ai vu mort sur la route.

— Comment est-il venu ici dans ces conditions ? »

Je ne tentai pas de lui donner de plus amples explications car nous nous trouvions à présent au niveau de Jeb et du shérif. Celui-ci, après avoir regardé de près le crâne, était en train de sortir de l'espace occupé par les cendres. Il me regarda en disant : « Jeb m'a raconté comment vous l'aviez trouvé, qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il... que ça pouvait se trouver là ?

— Je n'en savais rien, mais je me suis dit que c'était un bon endroit pour chercher un cadavre que j'ai vu sur ma route et qui a disparu peu après. Un meurtre et un incendie, la même nuit et à deux kilomètres de distance, ça vous met tout de même la puce à l'oreille. Évidemment, ç'aurait pu être une simple coïncidence mais ça ne l'était pas.

— Ce serait un meurtre ?

— Un animal aurait pu l'égorger mais il n'aurait pas pu l'amener jusqu'à l'étable, faire sortir les vaches et flanquer le feu.

— On a fait sortir les vaches ?

— Demandez à Jeb. »

Apparemment la cervelle de Jeb avait fonctionné depuis

notre conversation de tout à l'heure car il dit : « J'ai d'abord cru, shérif, qu'un vagabond avait mis le feu par hasard et qu'il s'était sauvé en laissant la porte ouverte, ce qui avait permis aux vaches de se sauver, mais maintenant que j'ai eu le temps de réfléchir, ça m'a tout l'air de s'être passé comme il dit... Si c'est Foley, ce n'est pas un vagabond qui a mis le feu à moins qu'il ait tué aussi et... »

Il devenait intarissable, je lui coupai la parole : « Il n'y a pas l'ombre d'un doute, on a mis le feu pour faire disparaître le corps. Peut-être que le meurtrier ne se doutait pas qu'il resterait un débris de squelette ou bien...

— Ou bien ?

— Ou bien cela lui était égal du moment que ce n'était qu'un squelette. Si c'est le cadavre que j'ai découvert sur la route, je sais qu'il a été égorgé mais je ne peux pas le prouver uniquement avec le squelette. Le feu n'a pas fait entièrement disparaître le corps, mais il empêche de dire comment Foley est mort.

— Nous allons demander au coroner de nous renseigner, va lui téléphoner, Willie.

— C'est déjà fait, dis-je, il vient. J'ai prévenu Caroline Bemiss, elle doit l'avertir et appeler votre bureau. »

Il me lança un regard flamboyant comme s'il eût mieux valu que je me mêlasse de mes oignons : D'une voix mordante il m'apostropha : « Vous avez la situation bien en main, il me semble.

— Pas encore tout à fait. »

Il comprit parfaitement où je voulais en venir mais il l'avait cherché !

Je poursuivis : « Hier soir, vous m'avez pris en traître et flanqué une raclée alors que je ne m'y attendais pas. Vous ne m'avez pas laissé la moindre chance de me défendre puisque vous m'avez frappé à m'en couper la respiration, une fois que j'étais par terre.

— Je n'ai rien à foutre de votre histoire, je ne...

— Cette fois, j'ai des témoins, vous voulez enlever votre veste et faire les choses selon les règles ? À moins que vous soyez trop froussard ou que vous aimiez mieux faire des excuses pour hier

soir. »

Il me dévisagea sans rien dire pendant un instant qui me parut fort long puis il commença lentement à enlever sa veste ; j'en fis autant et allai poser ma veste sur la clôture, ensuite je pris mon temps pour relever soigneusement les manches de ma chemise tout en jaugeant mon adversaire. Il avait l'air très costaud mais la graisse chez lui l'emportait sur les muscles. Il fallait me tenir à carreau jusqu'à ce que je saisisse la chance de le cogner dans son ventre, cela le dégonflerait en vitesse. Il avait des bras épais et vigoureux mais courts. S'il m'avait à sa portée, je ne donnerais pas cher de ma carcasse. Ses poings ressemblaient à de gigantesques galets mais j'espérais, grâce à mon jeu de jambes, pouvoir les esquiver. N'oublions pas que mon âge jouait en ma faveur, j'avais quinze ans de moins, peut-être davantage. Il devait avoir la quarantaine et ne me semblait pas au mieux de sa forme, il ne tiendrait pas le coup plus de cinq à dix minutes, selon moi.

Je me campai à bonne distance et levai les pattes comme si je m'apprêtais à cogner dur mais sur place. Il s'avança vers moi, confiant, le bras gauche dressé dans la position qu'il jugeait sans doute efficace pour parer les coups, et le droit relevé en arrière pour m'assener le coup décisif. À voir la façon dont il s'y prenait, je me dis que j'avais ma chance malgré le handicap de ma côte. S'il avait été un boxeur émérite, j'aurais été dans de beaux draps.

Je lui envoyai un léger direct du gauche et reculai en sautillant tandis qu'il me balançait un furieux swing du droit qui me manqua de peu. Je profitai de ce qu'il était momentanément en déséquilibre pour approcher et lui décocher un direct juste au-dessus de la ceinture. Je n'avais pas frappé fort, ce n'était qu'un test pour me faire une idée et j'étais sûr de pouvoir esquiver la riposte. Le direct lui fit mal mais j'en pâtis moi aussi au niveau de ma pauvre côte, et j'en conclus que je ferais mieux désormais de renoncer aux directs du droit et de me servir presque exclusivement du gauche.

Il chargea et moi je pédalai à reculons en petits cercles au fur et à mesure qu'il s'avançait sur moi, en ne cessant de lui expédier de petits directs du gauche, en général au-dessus de sa

garde et, quand il la ramenait devant sa figure, je me hâtai de viser au-dessous pour l'obliger à redescendre. Je continuai à reculer, au fond je combattais à la manière de Walcott contre Louis mais j'avais la chance que mon adversaire ne fût pas entraîné tandis que Louis l'était ! À chaque pas le shérif perdait un peu de souffle.

Je souffrais au niveau de ma côte mais réussis à lui décocher trois autres directs dans son bourrelet de graisse, en profitant à chaque fois de ce qu'il était déséquilibré par un swing qui manquait son but. Au bout de trois ou quatre minutes, il soufflait telle une locomotive et ses yeux injectés de sang avaient une expression hagarde. Un mince filet de sang dégoulinait de son nez, lui coulant sur les lèvres et le menton.

Il ne réussit, lui, à me toucher qu'une fois : un revers du gauche qui n'était peut-être pas même volontaire mais que je sentis passer ; il m'atteignit sur un côté de la tête, j'en fus tout ébranlé et cela me donna des bourdonnements d'oreilles. Je recommençai à pédaler pendant vingt à trente secondes ; cette tactique se révéla aussi efficace que si je lui avais balancé des directs de tous les côtés car il s'époumonait à essayer de m'atteindre. Bientôt, n'en pouvant plus, il s'arrêta, je pourrais presque dire, la langue pendante ; je serrai les dents en prévision de la douleur dans la côte et lui enfonçai mon poing dans le diaphragme.

« Oooof », gémit-il et il s'assit. Ce n'était pas la force de mon coup, il n'était pas knock-out, non, il suffoquait littéralement. Moi aussi, j'étais horriblement essoufflé, mais je me tenais prêt au cas où il aurait voulu recommencer le combat. Il ne semblait pas en avoir envie. Tout à coup, j'entendis une voix derrière moi qui me disait d'un ton sec : « Bougre d'imbécile ! » Je me retournai et vis le docteur Cordell, celui qui m'avait bandé la côte, la nuit d'avant, dans ma chambre du Tremont House.

Je me demandais ce qu'il faisait là quand Willie Eklund dit : « C'est de ce côté, docteur », et je compris qu'en plus de sa clientèle privée Cordell devait aussi assumer les fonctions de coroner du comté. « Une minute, s'il vous plaît », dit-il à Eklund. Il attendit que le shérif se levât et je pense qu'il avait l'intention de s'interposer si nous avions fait mine de reprendre

le combat. Il n'en eut pas l'occasion. Le shérif, pour le moment, avait son compte. Il se redressa avec lenteur, les mains le long du corps, luttant encore pour retrouver son souffle. Il put juste articuler : « Ça va, doc. » Il devait penser que le médecin était inquiet à son endroit. Il porta un mouchoir à son nez pour éviter de maculer de sang sa cravate mais c'était un peu tard. Il marcha à pas lents jusqu'à l'abreuvoir, à quelques mètres de là, pour se laver le visage et essayer de stopper son saignement de nez. Cordell le suivit ; Eklund cria : « Hé, doc ! Vous oubliez le macchabée. » Le coroner lui lança sans tourner la tête : « Je compte sur vous, Willie, pour qu'il ne se sauve pas. » Puis il alla rejoindre le shérif près de l'abreuvoir.

J'essuyai mon visage couvert de sueur, rectifiai mon nœud de cravate et rabattis mes manches de chemise tout en allant rechercher ma veste suspendue à un des piquets de la clôture. Puis j'allai rejoindre Willie Eklund près du *corpus delicti*. Il me dit sur le ton de la conversation : « Vous êtes un bougre d'imbécile de vous battre avec une côte cassée ; c'est le docteur qui m'a raconté, il était prêt à arrêter le combat – il sourit – mais vous l'avez arrêté avant qu'il ne s'en mêlât. » Il se hâta de faire disparaître son sourire en voyant approcher de compagnie le shérif et le coroner. Néanmoins, il eut le temps de me glisser : « Vous m'avez joué un sale tour, il ne sera pas à prendre avec des pincettes pendant une semaine ou deux. Ses collaborateurs n'auront pas la vie facile. Je l'ai déjà vu une fois se faire rosser.

— C'est dommage pour lui que cela n'arrive pas plus souvent, lui fis-je remarquer.

— Je vous assure, Hunter, que ce n'est pas un mauvais type. Il raffole des animaux, de sa femme, de sa fille ; ce n'est pas une brute sur toute la ligne.

— En tout cas, je sais qu'il a un faible pour les détectives privés, j'en ai fait suffisamment l'expérience ! »

Eklund ne put me répondre car les deux hommes nous avaient presque rejoints. Le shérif s'arrêta à quelques pas et m'appela : « Hunter. » Le ton était tout à fait normal, j'allai vers lui, laissant à Willie le soin de montrer à Cordell le crâne qu'il devait examiner.

« Désolé pour cette côte, le docteur vient de me le dire, je ne

voulais pas vous brutaliser à ce point. »

Le choix de ces paroles montrait plus de regret que n'en exprimait son ton mais, quoi qu'il en fût, je n'y perçus aucune dérision. Certes, je ne lui étais pas plus sympathique qu'avant, mais je pense qu'il appréciait que je me tusse battu en dépit de ma côte cassée. Un bonhomme de cette trempe a plus d'estime pour un type qui a du cran que pour celui qui a de l'intelligence, de la force ou de l'éducation.

« Nous sommes quittes pour cinq dollars.

— Quoi ?

— C'est ce que votre coroner m'a demandé pour bander ma côte, hier soir. Je ne savais pas qu'il était payé par le comté, mais le sachant à présent, je trouve qu'on peut mettre ces frais à la charge du comté, qu'en pensez-vous ?

— D'accord, c'est juste. Hé, Cordell ! Rendez-lui ses cinq dollars, vous les mettez aux frais du comté. »

Cordell se retourna lentement vers lui : « C'est vous qui la lui avez cassée ? »

Kingman eut l'air excessivement gêné : « Il a fait une chute dans mon bureau », expliqua-t-il.

Le coroner le dévisagea quelques secondes de plus ; sous ce regard le shérif battit des paupières et s'intéressa brusquement au squelette qui gisait dans les cendres : « Vous connaissez le dentiste qui soignait Armstrong, Doc ? Il pourrait l'identifier avec certitude si c'est vraiment lui. »

Cordell prit cinq dollars dans son portefeuille et me les tendit. Je le remerciai et les empochai sans répondre à la question qu'il me posait du regard. Il se retourna vers ce qui restait d'Armstrong. Il piétina carrément les cendres, se mit à les gratter avec précaution : « Le comté va payer aussi pour mon travail de nettoyage à sec » et il continua. Au bout d'un moment il déclara : « Mais oui, c'est bien Foley Armstrong, je reconnais la fracture de l'humérus gauche, à trois centimètres au-dessus du coude. Il s'est fait ça, il y a deux ans, en tombant d'un arbre dans son verger. C'est moi qui lui ai réduit sa fracture.

— Cela doit suffire à l'identifier, nous demanderons à son dentiste pour plus de sûreté. »

Jeb partit en direction de sa maison en disant : « Je

téléphone à la femme de Foley pour la prévenir ? » Nul ne répondit à sa suggestion et il continua son chemin. Cordell se redressa et sortit du périmètre de l'ancienne étable. Kingman lui demanda : « Alors, Doc, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je crois qu'on pourrait le faire prendre pour le mettre à la morgue, je ne peux rien faire de plus. »

Je demandai : « Est-ce que vous pouvez voir de quoi il est mort ?

— Je ne vois pas très bien comment je pourrais le savoir, mon gars ; le crâne est un peu écrasé à la base, est-ce que c'est arrivé avant ou après la mort, je ne le sais pas. Si ça s'est passé avant, ce pourrait en être la cause.

— Je crains que ce ne soit moi qui l'ai fait avec mon râteau, au moment où je l'ai découvert.

— Dans ce cas, je peux le voir, la cassure est différente si elle s'est produite avec des os devenus friables.

— Il n'y a pas moyen de voir s'il a été égorgé ? »

Il ouvrit de grands yeux, il n'avait pas encore entendu parler de mon aventure de la veille. Il s'exclama : « Ah ! Hunter, ce serait fantastique si je pouvais le déceler. »

Il n'y avait plus de raison, à mon avis, de m'éterniser ici, il était déjà près de midi : « Vous n'avez plus besoin de moi, shérif ?

— Eh bien... Vous restez en ville ?

— Je ne pars pas avant demain.

— O.K. Attendez une minute, maintenant je pense qu'il pourrait bien y avoir quelque chose d'intéressant dans votre histoire d'hier. J'aimerais retourner voir l'endroit avec vous, au grand jour. Vous voulez bien m'accompagner et me montrer l'emplacement exact où vous avez vu le cadavre ?

— Si vous le désirez, allons-y ; de toute façon, je voulais y aller. »

Il demanda à Willie Eklund de rester sur place et de donner un coup de main au type des pompes funèbres puis nous nous acheminâmes vers la cour de la ferme. Il hésita à monter dans sa voiture en me voyant approcher de la Cadillac.

« Où allez-vous après ?

— Chez Amory.

— Bon, alors il vaut mieux que nous prenions les deux autos, moi j’irai en ville ou je reviendrai ici. »

Il eut un regard de profonde admiration pour la Cadillac : « Ça, c’est une voiture ! » murmura-t-il. Il claqua la portière de la sienne et vint à grandes enjambées vers moi : « Sapristi, j’ai une de ces envies d’y monter... Tant pis, je reviendrai à pied ; par les champs, ça ne fait pas plus d’un kilomètre. Par la route ça en fait un peu plus de quatre. »

Je me dis : passons l’éponge et tâchons de ne plus le prendre à rebrousse-poil. Et même, pourquoi ne pas lui faire un petit plaisir ? Rempli de ces bonnes résolutions, je lui proposai de prendre le volant et j’ajoutai : « Comme ça, nous ne risquons pas de nous faire arrêter pour excès de vitesse. »

Il accepta mon invitation avec enthousiasme. Il fallait reculer en mordant sur la pelouse pour contourner la voiture de Cordell et la sienne qui étaient arrivées sur les lieux après la Cadillac. La manœuvre ne sembla pas l’ennuyer, bien au contraire. « Quelle souplesse ! dit-il une fois sur la route, c’est merveilleux de conduire un engin pareil. Ce serait chouette d’être sur une autoroute pour faire de la vitesse. Dites-moi, Hunter, comment tout ça s’agence, à votre idée ? Je veux dire votre découverte du corps sur la route et puis le squelette de Foley dans les cendres de l’étable ; je ne vois pas le lien entre les deux.

— Cela me semble bizarre à moi aussi, shérif. Vous avez si peu pris au sérieux mon histoire de type égorgé étendu sur le bas-côté de la route que vous n’en tenez même pas compte dans vos hypothèses. Bon, admettons que vous vouliez y penser, y a-t-il dans ce comté une créature qui puisse tuer un homme de cette façon ? Par exemple, pardonnez mon ignorance de citadin, se pourrait-il qu’il y eût un loup en liberté ?

— Non, pas depuis cinquante ans. Il n’y a pas non plus de pumas, je n’ai même plus entendu parler de lynx depuis mon enfance. Il faudrait qu’une bête *sauvage* assez grande pour tuer un homme se fût échappée d’un cirque ou quelque chose comme ça. Mais s’il y avait un animal pareil en liberté, vous pensez bien que je le saurais.

— Et un animal apprivoisé qui serait revenu à l’état sauvage ?

— Ça alors, c’est une chose qui peut arriver. »

Il engagea l'auto sur une route secondaire qui reliait West Road et Dartown Road. C'était un chemin de terre étroit et il nous fallut ralentir. Il continua en suivant le fil de sa pensée :

« Dans ce cas, il pourrait s'agir d'un chien mais nous n'avons pas dans le pays de chiens féroces.

— Un bon chien peut devenir féroce tout à coup.

— Oui, je veux bien, mais regardez : un animal, apprivoisé ou féroce, pourrait très bien avoir tué Foley de la façon que vous décrivez mais bon sang ! Vous ne voyez pas un animal emporter le corps dans l'étable de Jeb et y mettre le feu, c'est absurde.

— Je conclus qu'il n'y a qu'une seule possibilité.

— Laquelle ?

— Un fou. Un homme sain d'esprit ne tue pas en mordant à la gorge, mais, d'un autre côté, si le tueur est bien celui qui a mis sa victime dans l'étable, alors il ne peut s'agir que d'un homme. Donc le tueur est bien un homme qui a perdu la raison.

— J'ai connu un cas de folie homicide depuis que je suis shérif, j'en ai vu d'autres exemples dans les livres mais je n'ai jamais entendu parler d'un fou qui ait tué de cette façon.

— Vous n'avez jamais entendu parler de lycanthropie ?

— Jamais. Qu'est-ce que c'est ?

— Un type de folie où le sujet croit par moments qu'il est un loup. Ce n'est ni un cas courant ni un cas exceptionnel. C'est le point de départ de la croyance dans les loups-garous, du moins c'est la part de vérité qui s'y cache. »

Il eut un gloussement de mépris.

« Bien sûr que croire aux loups-garous est pure superstition, si on parle d'un être qui verrait son corps se couvrir d'une toison, qui deviendrait en tout semblable à un loup, qui laisserait sur le sol des empreintes de loup... mais il peut arriver qu'un homme se change en loup mentalement. Quand il a ces accès de folie, il peut avoir les impulsions d'un loup et tuer ses victimes comme lui. Et, s'il recouvre la raison après son forfait, il peut très bien emmener sa victime dans une étable et y mettre le feu, ainsi personne ne saura comment l'homme a été assassiné.

— Vous me donnez la chair de poule », dit le shérif.

Je ricanai : « Je me donne la chair de poule à moi-même ; je

suis en train de me dire qu'il y avait un lycanthrope – un fou homicide qui se prenait pour un loup – à quelques pas de moi, la nuit dernière... et j'étais un pauvre gars désarmé, tout seul sur une route de campagne, en pleine nuit !

— Il aurait bien pu vous attaquer, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Sans doute qu'une victime lui suffisait. Et puis, c'est mon explication, il se peut qu'il soit redevenu normal d'une certaine manière. Assez fou pour avoir grogné comme une bête sauvage mais pas assez pour me sauter dessus. Il l'aurait peut-être fait pour se défendre si je m'étais lancé à sa poursuite dans le verger.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je crois qu'en fait il se préparait à enlever le corps. Rappelez-vous, vous m'avez demandé peut-être était-ce quelqu'un d'autre – si le corps gisait dans une mare de sang. C'est ce qui aurait dû se passer si on ne l'avait pas changé de place. Or il n'y avait aucune trace de sang. Je ne me rappelle pas en avoir vu, la première fois et, quand je suis retourné exprès pour examiner le sol plus à fond, je n'ai rien remarqué non plus. Une toute petite tache aurait évidemment pu m'échapper mais quand un homme meurt, la jugulaire tranchée, il perd tout son sang.

— Vous n'avez pas pu vous tromper d'endroit ?

— Je ne le pense pas mais je préfère revoir tout ça en plein jour.

— Nous y sommes, dit le shérif, à vous de jouer. »

J'avais été si profondément absorbé par mes explications sur les lycanthropes que je ne m'étais pas aperçu que nous approchions des lieux fatidiques. Il avait ralenti et nous n'étions plus qu'à une quinzaine de mètres du fameux virage de Dartown Road. Je lui demandai d'arrêter afin de ne pas risquer d'être gêné par la voiture. Il obéit sans broncher. En descendant de l'auto, il me dit en riant : « Savez-vous que si votre histoire d'hier soir est vraie – et maintenant je suis prêt à vous accorder le bénéfice du doute – vous détenez une sorte de record.

— De quelle manière ?

— Eh bien ! Vous êtes sans doute le seul type qui ait

découvert deux fois le même corps. Il faut dire que la seconde fois vous étiez à sa recherche. Tiens, à propos, comment en avez-vous eu l'idée ?

— Je savais bien qu'il ne pouvait pas s'être volatilisé. Quand j'ai appris qu'il y avait eu un incendie dans une étable à un kilomètre de là, cela m'a mis la puce à l'oreille. Vous voyez que je n'avais pas tort.

— Eh oui ! Vous avez décroché la timbale, chapeau, mon gars ! Ce qui rend plausible votre explication, c'est qu'on ne voit pas autrement pourquoi diable ce pauvre Foley se serait trouvé dans l'étable. Ce n'était pas sur son chemin et il n'était pas ivre quand il a quitté la ville, je me suis renseigné sur ce point.

— Mrs. Bemiss me l'a déjà dit. »

Je me trouvais à présent à l'endroit – ou du moins le plus près possible à mon avis – où j'avais découvert le cadavre. Je ne voyais toujours aucune trace.

« Je m'en tiens encore pour l'instant à mon hypothèse qu'il n'a pas été tué à cet endroit-là et qu'il a perdu son sang ailleurs. » Il arpentait le bas-côté de la route en scrutant le sol.

« Vous avez sûrement raison mais ça laisse pas mal de surface à explorer !

— Pas tant que ça. Supposons qu'il ait été traîné ou transporté dans l'étable et que l'assassin ait jeté à l'avance son dévolu sur cette étable. Cela me semble évident s'il avait déjà commencé à le changer de place. Donc le lieu où je l'ai trouvé doit se situer sur la ligne la plus courte entre l'endroit du meurtre et l'étable. » Je montrai une direction : « Est-ce qu'elle se trouve par-là ?

— Oui, à peu de chose près, un tout petit peu plus à l'ouest.

— Alors il a dû être tué de l'autre côté de la route, un peu plus près de la ville. Il était en train de le traîner ou de le transporter quand il a entendu marcher juste avant le virage, il a laissé tomber sa victime et s'est caché.

— Et il aurait grondé à votre approche, ça n'a vraiment aucun sens.

— Je vous répète qu'il ne peut s'agir d'un homme normal. Le seul genre de tueur qui cadre avec ce comportement est, à mon humble avis, un lycanthrope. »

Je reculai vers la voiture et la dépassai, toujours à reculons, en direction de l'autre côté de la route. Je scrutai le talus et plus particulièrement le fossé Au bout d'une douzaine de pas, je fis signe à Kingman de venir me rejoindre ; je lui montrai une trace aux contours irréguliers sur la terre du talus. Il l'examina attentivement et, relevant la tête, me dit : « Oui, ça se peut. Il y a peut-être eu une flaque de sang qui a été bue par la terre. Je vais prélever un échantillon pour le montrer à Cordell. Il saura nous dire s'il y a du sang dedans. »

Sur ce, il sortit son canif de sa poche, prit un fragment qu'il déposa dans une enveloppe qu'il venait également de sortir de sa poche. Pendant ce temps, je continuai à marcher le long du bas-côté mais sans rien remarquer de suspect. Quand je revins sur mes pas, il était en train d'empocher l'enveloppe et son précieux contenu, il me demanda : « Alors, vous allez chez Amory ? »

Après un coup d'œil à ma montre, je répondis : « Je ne crois pas, je vais plutôt lui téléphoner et remettre notre rendez-vous à ce soir. J'ai rendez-vous à trois heures. » Réflexion faite, je préférais ne pas lui dire avec qui. « Cela me laisserait trop peu de temps à passer avec lui.

— O.K. Si vous rentrez en ville, je reviens avec vous. Il y a des chances pour que Cordell ne soit plus chez Jeb à l'heure qu'il est. » Nous remontâmes en voiture mais cette fois c'est moi qui pris le volant.

CHAPITRE VIII

Nous venions à peine de démarrer quand le shérif me dit : « Ça vous ennuerait de m'arrêter une seconde chez Barnett ? »

Je le déposai devant chez Buck : « Pendant que vous parlez avec lui, je pourrais en profiter pour téléphoner à Amory, il faut bien que je le prévienne que je viendrai seulement ce soir. »

Il hocha la tête : « Pas possible, Buck n'a pas le téléphone mais je ne reste qu'une minute, je n'ai pas l'intention d'entrer dans la maison, je le verrai dans la cour. »

Il remonta l'allée en appelant : « Hé, Buck ! » Un chien, de derrière la maison, se mit à aboyer. J'entendis Buck l'exhorter au calme et le vis venir au-devant du shérif. Le chien se tut. Je me rappelai que Justine trouvait Buck un peu bizarre et je le regardai attentivement. De loin, je ne lui découvris rien de bien particulier. Il était grand et maigre comme son frère Randy mais vêtu de façon plus fruste. La ressemblance entre eux était assez frappante pour que je pusse comprendre la question que m'avait posée Randy à propos du cadavre.

« Est-ce qu'il me ressemble ? » avait-il demandé. Buck devait être un peu plus âgé. Cela se voyait à ses cheveux qui grisonnaient légèrement. Il avait une moustache hirsute qu'il portait presque à la gauloise. À part cela les deux frères étaient étonnamment semblables.

Kingman ne resta avec lui qu'une minute ou deux et revint à la voiture. « Je lui ai demandé, m'expliqua-t-il, si son chien Wolf était en liberté, la nuit dernière, et s'il avait entendu d'autres chiens aux alentours. Il m'a dit que Wolf était attaché mais que, vers huit heures et demie, il s'était mis à aboyer furieusement et que lui était sorti pour voir s'il n'y avait pas une bête qui s'attaquait à ses poulets. Comme il n'avait rien vu ni

entendu, il avait calmé son chien et réintégré son logis.

— Ce devait être à peu près l'heure. »

Il me regarda avec gravité : « Les chiens sont bizarres. Prenez ce Wolf, par exemple. On m'a dit que ce n'était pas un bon chien de garde. Peut-être qu'une bête qui rôderait, une grosse bête, pourrait le mettre dans tous ses états comme il l'était hier soir au dire de son maître, mais je doute qu'un *homme* puisse l'exciter comme ça, à moins que ce ne soit... comment vous dites ?... un ly... Je ne me souviens plus.

— Un lycanthrope. Je n'en sais rien. Si on en croit la légende, les loups-garous ont une odeur semblable à celle des animaux, un poil et des crocs comme eux. Mais les chiens sentent des choses dont nous n'avons pas idée. Ce n'est pas impossible qu'un chien puisse détecter la présence d'un être étrange comme ces fous dont nous parlons.

— Cette créature, quelle qu'elle soit, a peut-être rôdé autour de la maison avec l'intention de tuer Buck et les aboiements de Wolf l'auront effrayée. C'est alors qu'elle est revenue sur la route et qu'elle a tué Foley.

— Ne dites pas "une créature", cela me donne la chair de poule, je ne sais pas pourquoi ou plutôt si, je sais pourquoi. Vous en parlez comme si c'était une créature de cauchemar alors qu'un lycanthrope, même si c'est un fou, demeure un être humain, homme ou femme.

— Dites-moi comment cela s'écrit, je vais me documenter. »

Je lui épelai et il griffonna le nom sur un vieux bout de papier. Nous nous trouvions déjà en ville et je lui demandai où il voulait se faire déposer.

« Je pense que Cordell est de retour dans son bureau. De toute façon, c'est à un pas de chez moi. Je veux lui montrer ce fragment pour qu'il l'analyse le plus vite possible. »

Comme il n'était qu'une heure, je décidai de monter, étant aussi désireux que lui d'avoir de plus amples informations sur notre affaire.

Cordell venait de rentrer, il ouvrit l'enveloppe, regarda le fragment de terre et commenta : « S'il ne s'y trouve que quelques gouttes de sang, ce sera assez long à déterminer, mais si la terre a été profondément imprégnée par une mare qui

aurait séjourné, comme vous le pensez, dans ce cas je peux vous éclairer en cinq minutes. »

Le shérif déclara qu'il attendrait les résultats, je fis de même et demandai la permission de me servir de son téléphone pour prévenir Amory, permission qui me fut aussitôt accordée.

Cordell se rendit dans une pièce voisine de son bureau, et moi, je téléphonai à Amory. Ce fut Randy qui me répondit, il me passa son patron.

« Mr. Amory, je suis désolé de n'avoir pu venir ce matin. J'ai eu un empêchement imprévu. Quand pourrai-je vous voir ? Seriez-vous à la maison dans la soirée ?

— Mais oui, Ed. Je serai chez moi ce soir. À quelle heure voulez-vous venir ?

— Neuf heures comme hier, est-ce que cela vous va ? Je dois dîner avec Mrs. Bemiss et j'aimerais avoir un peu de temps pour parler avec elle.

— D'accord. Tâchez de ne pas dégouter un nouveau cadavre, cette fois.

— Promis. Si j'en vois un, je ferai comme si de rien n'était. »

Quand j'eus raccroché, je vis que Kingman était plongé dans un tome de l'encyclopédie qu'il venait de prendre dans la bibliothèque de Cordell. En jetant un regard par-dessus son épaule, j'aperçus qu'il en était aux LY, il était donc en train de contrôler ce que j'avais pu lui dire de la lycanthropie. Moi aussi, j'avais envie de me documenter plus à fond, mais je ne voulais pas avoir à lire par-dessus son épaule, tant pis ! Je le lirais tout à l'heure à la bibliothèque, à moins que le shérif n'en ait fini avant le retour du coroner. Mais celui-ci revint plus tôt que prévu, deux minutes avant les cinq annoncées.

« Il s'agit de sang, pas le moindre doute, de terre imbibée de sang. Où l'avez-vous prélevée ? »

Kingman le renseigna sur ce point et demanda s'il pouvait certifier qu'il s'agissait du sang de Foley Armstrong.

Cordell se laissa choir dans son fauteuil pivotant, derrière le bureau, et expliqua : « Ce me serait possible si j'avais entre les mains un échantillon du sang de Foley pour pouvoir comparer les deux. Mais comment faire ? Le pauvre diable est à court, pour le moment. »

Kingman eut l'air fort perplexe. Je suggérai : « Il reste peut-être une chance d'en trouver chez lui ; je pense par exemple à un mouchoir où il aurait saigné du nez et qui ne serait pas encore passé à la machine, ou bien une serviette de toilette dont il se serait servi après s'être coupé en se rasant... ou quelque chose d'analogue.

— Ça vaut la peine d'essayer, Jack, dit le coroner. Si on ne peut rien vous donner de ce que Hunter mentionne, demandez à Mrs. Armstrong si son mari n'a pas une carte indiquant son groupe sanguin. Il n'a jamais été dans l'armée, n'est-ce pas ?

— Non, il était trop jeune pour la première guerre, trop vieux pour la seconde.

— Quel dommage ! On aurait pu trouver dans les archives militaires son type sanguin. Dans ce cas, il reste à savoir s'il a été donneur de sang, s'il a eu une transfusion. Dans l'une ou l'autre de ces éventualités, on verrait dans les fichiers de l'hôpital quel est son groupe. »

Je mis mon grain de sel : « Mais il n'est pas possible d'identifier le sang rien que par le type sanguin auquel il appartient, n'est-ce pas ? »

Cordell fit pivoter son siège de manière à me regarder bien en face.

« Cela servirait au moins, dit-il, à déterminer que ce n'est *pas* le même. Je ne l'ai pas encore fait, mais je peux examiner à quel type appartient celui que contient votre échantillon de terre. Disons, par exemple, qu'il est du type B. Si nous apprenons que celui de Foley était du type A, nous en concluons que le cadavre de Dartown Road n'est pas celui de Foley.

— Ce serait déjà un point d'acquis, dis-je, mais alors il nous manquerait un autre corps. D'autre part, si cet échantillon que vous examinez et celui de Foley se trouvent être du même type, cela joue en faveur de mon hypothèse : que le cadavre est bien celui de Foley.

— Évidemment, surtout s'ils appartiennent tous deux à un groupe plus rare.

— Dites-moi, doc. Vous avez constaté au moins un fait, j'espère : il s'agit bien de sang *humain*, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— Parfait, je vais voir ce qu'on pourra me donner chez Armstrong. De toute façon, il faut que j'aie une conversation avec Mrs. Armstrong. Et l'autopsie ? Vous allez donner publiquement le résultat, je suppose.

— Bien sûr, mais tout ce que je puis mettre c'est : "Cause du décès : inconnue." Si le récit de Hunter est véridique – et je ne vois à présent aucune raison d'en douter –, il est mort parce qu'il a eu la veine jugulaire tranchée. Mais Dieu lui-même et tous ses saints ne pourraient le prouver à partir d'un simple squelette. À propos, Jack, je me charge de faire établir par le dentiste de Foley l'identification officielle de la mâchoire. Après votre départ, Jeb s'est rappelé que le docteur Roberts avait fait le bridge pour lui, c'est toujours ça que vous n'aurez pas besoin de demander à sa femme. »

Kingman approuva et prit congé du coroner, je le suivis.

Il déclina ma proposition de le déposer devant son bureau en disant que cela ne valait pas la peine, il n'avait que quelques pas à faire. Avant de nous quitter, il me dit : « Vous serez appelé à témoigner lors de l'enquête. Je pense que ce serait bien de le faire pendant que tout est frais dans votre mémoire. Je vous ferai savoir où et quand cela aura lieu, dès que cela sera fixé. »

Je me sentais très bien dans ma peau quand j'arrêtai « ma » Cadillac juste devant la bibliothèque. Je passai à l'hôtel pour me rafraîchir. Il me semblait que j'avais résolu l'énigme du cadavre découvert sur Dartown Road, au moins dans la mesure où j'étais concerné. Mon seul but était de prouver que je l'avais bel et bien trouvé sur mon chemin, la démonstration en était faite. J'étais même allé un peu plus loin en élucidant qui il était. Pourquoi Foley Armstrong avait-il été tué, par qui ou quoi, cela regardait le shérif. Ce n'était vraiment pas mon affaire. En tout cas tel était mon état d'esprit. De plus, j'avais gagné les bonnes grâces dudit shérif, au point que nous pouvions à présent échanger des propos sans qu'il y eût d'éclats. On ne peut pas dire qu'il m'attirait ni que je l'attirais mais le temps arrangerait peut-être les choses et permettrait que nous abordions le chapitre de sa fille. Mon voyage, de Chicago jusqu'ici en auto, m'avait montré qu'après tout la distance n'était pas considérable quand on n'était pas obligé de prendre le train. Si mon travail à l'agence

marchait bien, rien ne m'empêcherait de m'acheter une bagnole et de faire le trajet régulièrement.

Je secouai soigneusement mon pantalon, ma veste et mes chaussures afin d'en déloger les cendres. Il n'était que trois heures moins le quart mais je décidai de rendre visite tout de suite à la bibliothèque. Molly Kingman n'était pas encore là. Je rendis mon livre sur la radio et la bibliothécaire me redonna ma caution, puis j'allai m'installer à une table d'où je pourrais voir qui entrerait. L'idée me vint tout à coup que je ne pouvais rester ainsi sans lire. Je me mis à regarder les rayons et me rappelai qu'il y avait un sujet qui m'intéressait particulièrement. J'avais fait tout un laïus à Kingman sur la lycanthropie mais je n'en savais guère plus que la définition.

Je trouvai le département de psychologie ; il y avait peu d'ouvrages concernant la folie et diverses maladies mentales. Un seul d'entre eux signalait à l'index la lycanthropie. Je n'y puisai que quelques maigres informations contenues dans un très petit nombre de paragraphes, y compris un bref exposé de cas. J'avalai le tout en quelques minutes et pourtant je perdais beaucoup de temps à guetter la porte. Tout à coup elle s'ouvrit, un Kingman entra mais pas celui que j'attendais ! C'était le shérif. L'espace d'une seconde, je m'imaginai qu'il avait appris mon rendez-vous et qu'il voulait s'interposer, c'est-à-dire tout bonnement m'envoyer valser. Mais il surprit mon regard, me fit un petit signe de tête et s'en fut voir la bibliothécaire. Je compris qu'il s'agissait d'une simple coïncidence et devinai la raison de sa venue. Quand la préposée se leva pour le guider jusqu'aux rayons consacrés à la psychologie, je constatai que j'avais vu juste et en conçus l'espoir qu'il en aurait fini avant l'arrivée de Molly, il n'était que trois heures moins cinq.

Je m'approchai d'un pas nonchalant de Miss Willis qui commençait à lui montrer les ouvrages, et demandai au shérif si c'était la lycanthropie qu'il désirait étudier. Sur sa réponse affirmative, j'expliquai que j'étais venu dans la même intention.

« Le seul livre qui en parle, ajoutai-je, est celui-ci, j'ai achevé de le consulter, si vous voulez en prendre connaissance... » Je me gardai bien de dire qu'il y avait très peu à y glaner, de peur qu'il ne décidât de le lire sur place. Je fus soulagé de l'entendre

dire : « Parfait, je l'emporte, vous voulez bien le marquer à mon nom, Miss Willis » et je le vis disparaître, le livre sous le bras.

Je repris au hasard un livre sur le même rayon et me réinstallai à ma table. Le titre de l'ouvrage était : *La Vie sexuelle du célibataire*. Je me hâtai de le reporter, ne tenant pas du tout à ce que Molly me découvrit plongé dans cette sorte de lecture. L'aurais-je mieux connue, c'eût pu être un bon gag mais je ne voulais prendre aucun risque, j'avais trop peu de temps. Je passai en revue en fronçant le sourcil la *Psychopathia Sexualis* et *Comment se faire des amis et avoir de l'influence sur autrui*. Je jetai mon dévolu sur *Comment réfléchir*, j'aurais sans doute l'occasion de m'en servir dans le futur sinon dans l'immédiat.

À l'arrivée de Molly, j'étais à la fin de la première page. J'allais me lever mais elle m'aperçut et fit un très léger signe de tête ; apparemment, elle ne tenait pas à ce que Miss Willis comprît qu'il s'agissait d'un rendez-vous. Je baissai à nouveau le nez dans mon livre sans consacrer toute mon attention à l'art de réfléchir, pendant qu'elle « disait quelques mots à la bonne demoiselle qui, Dieu merci, s'éclipsa. Molly Kingman prit place au bureau et j'allai cérémonieusement lui demander : « Pardon, mademoiselle, avez-vous des livres ? »

Ce n'était pas très finaud, elle n'entra pas dans le jeu. Du regard elle me fit prendre conscience de ma stupidité. Je la contemplai en me disant : il n'y a pas d'erreur. Je ne dis rien mais elle dut deviner ce que je pensais, car elle rougit légèrement et baissa les yeux sur son registre.

« Je suis navré, dis-je, et elle releva la tête.

— Navré de quoi ?

— De vous avoir embarrassée. Hier, j'ai été impertinent et je recommence aujourd'hui, je suis vraiment impardonnable, telle n'était pas mon intention.

— Vous ne m'avez pas gênée, j'ai très bien compris dans quel sens vous le disiez. »

Je me demandais si vraiment elle l'avait compris car moi, je ne me comprenais pas moi-même. La seule chose qui me venait à l'esprit était la triste certitude qu'il ne me restait plus qu'une journée à passer à Tremont.

Sur ces entrefaites, deux personnes arrivèrent pour rendre

leurs livres et je dus céder la place. Une dame, maudite soit-elle, nous rognait encore un peu de notre précieux temps en lui posant une question qui l'obligea à consulter son fichier et à aller chercher l'ouvrage dans les rayons. Du moins en profitai-je pour admirer la grâce de sa démarche, la souplesse de tous ses mouvements. Il y avait quelque chose en elle, une fraîcheur, une douceur rayonnante qui la distinguaient de toutes les femmes que j'avais pu fréquenter jusqu'alors. Il ne s'agissait pas de beauté, j'avais déjà vu des femmes plus belles ; à la vérité, pas beaucoup plus belles, mais d'une beauté un peu plus achevée. Ce n'était pas non plus une question de personnalité, bien qu'elle n'en manquât pas. Impossible de dire ce qu'elle avait en plus.

Elle revint s'asseoir à son bureau. Je dis : « Molly.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien », répondis-je après quelques secondes de réflexion.

Elle éclata de rire, je fis une grimace et déclarai :

« Je suis sans doute un peu ivre mais pas de boisson.

Combien de temps devez-vous rester à jouer à la bibliothécaire ?

— Une demi-heure. Dorothy est allée chez le dentiste qui doit mettre la dernière touche de plombage, mais...

— Mais quoi ?

— Si vous avez l'intention de m'emmener quelque part après, je ne peux pas, Ed. Je n'aurais pas dû vous dire que je serais là cet après-midi. Je ne peux pas continuer à vous voir. »

Voilà, c'était bien fait, je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même, j'avais voulu aller trop vite en besogne. Il n'y avait qu'une façon de m'en sortir, battre en retraite le plus vite possible. Je fis un large sourire : « Je ne vous ai encore rien demandé, qu'est-ce qui vous fait croire que j'avais cette intention ?

— La façon dont vous me parliez.

— Oh ! Il ne faut pas y faire attention, c'est ma façon de parler aux demoiselles, surtout quand je passe dans une ville un jour ou deux. Comme ça je n'ai pas à me préoccuper des conséquences. Vous voyez, c'est un des avantages de ma profession.

— Vous êtes vraiment en mission en ce moment ?

— Je croyais que tout le monde à Tremont était au courant. C'est un secret de Polichinelle. Demandez au type de la chambre de commerce, Seth Parkinson, il vous en parlera.

— Et que m'en dira-t-il ?

— Que je suis chargé d'une enquête purement amicale et en pleine clarté, au sujet d'un certain Stephen Amory. À vrai dire, je me demande s'il me sera possible d'y travailler, car jusqu'à maintenant je me suis surtout entraîné à jouer au loup-garou et cela m'a pris la majeure partie de mon temps. »

J'avais découvert une excellente diversion, elle ne pensait plus à la question de nos relations personnelles futures et présentes.

« Pourquoi jouez-vous au loup-garou !

— Pour les vulgaires loups, il y a trop de concurrence, vous devez en avoir à ne savoir qu'en faire, même à Tremont.

— Qu'est-ce que notre ville nous a fait pour que vous en ayez si piètre opinion ?

— C'est trop loin de Chicago, pour l'instant je n'ai que ce reproche à lui adresser. Vous voyez la Cadillac devant la porte ? »

Elle regarda par la fenêtre et fit oui de la tête.

« Un de ces jours, j'en aurai une comme ça. Tremont ne me paraîtra plus aussi lointaine. Je peux aussi acheter n'importe quelle guimbarde.

— Vraiment ça doit faire une chic impression de rouler dans une aussi belle voiture, dit-elle sans cesser de lorgner la Cadillac.

— Et si on la volait ? »

Elle tourna la tête vers moi : « Vous plaisantez, Ed ? Elle est à vous ?

— Non, elle est à ma cliente mais elle me l'a prêtée pour mon travail. Si jamais votre Dorothy ne s'éternise pas chez son dentiste, je pourrai vous offrir un petit tour. Pas de danger de tomber sur le shérif, il est allé à Dartown Road. »

Son expression décontenancée me fit bigrement plaisir, je lui glissai à l'oreille : « L'agence Starlock voit tout, sait tout ! »

Un gamin choisit ce moment pour s'approcher du bureau, les

bras encombrés d'une foule d'illustrés qu'elle dut tamponner. Quand elle eut fini, j'ajoutai :

« L'agence Starlock est également au courant de l'extrême antipathie qu'éprouve le shérif à l'égard des détectives privés. Puisqu'il est à l'ouest, nous irons vers l'est.

— Mais Ed, quelqu'un peut me voir... dans une petite ville comme Tremont...

— Il n'y a aucun risque, la voiture est grande, et nous si petits à côté, que les gens n'y verront que du feu.

— Ed, c'est... c'est...

— C'est tout simplement merveilleux : temps parfait, douce brise, soleil éclatant, mignons agneaux gambergeant dans les prés.

— Vous voulez dire : gambadant.

— Non, non. Ces charmantes petites bêtes ne pensent qu'à une chose : trouver le moyen de tondre leurs aînés. Les arbres regorgent d'oiseaux mais nous pouvons garder la capote fermée, vous serez à l'abri de leurs assiduités. Écoutez-moi, Molly, vous ne pouvez imaginer après-midi plus *merveilleux* pour une petite balade dans la campagne. Voici votre amie Dorothy, il est temps de vous décider.

— Je ne la vois pas, dit-elle, en inspectant l'horizon.

— Elle n'est pas encore visible mais elle ne va pas tarder ; il faut que j'arrive à vous persuader avant.

— C'est trop risqué, Ed. Il y aurait sûrement quelqu'un pour nous voir. Je voudrais...

— Tope-là, vos désirs sont des ordres. Si vous avez une telle frousse, je m'en vais arrêter l'auto plus loin, à l'écart de la grand-rue. Je mettrai une fausse moustache, je peindrai la Cadillac en vert avec des rayures blanches, le camouflage sera impec. Je peux aussi mettre la capote. Je vous dis qu'on n'y verra que du feu, d'accord ? »

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi, c'était la bibliothécaire qui venait reprendre ses fonctions. Je dis vivement : « Rendez-vous plus bas, dans la première rue à droite » et m'esquivai sans lui laisser le temps de répondre. Je me félicitai intérieurement car ce n'est pas facile avec les femmes, elles veulent toujours avoir le dernier mot.

Je garai la Cadillac à l'endroit indiqué et attendis, l'œil vissé sur le rétroviseur. Au bout de trois minutes, je la vis approcher. À peine était-elle montée dans l'auto que je démarrais en direction du sud.

« C'est de la folie. Ed. Je me demande ce que je viens faire ici.

— Ne vous posez plus de questions et profitez du moment. Avez-vous une idée de l'endroit où vous aimeriez aller ?

— Non, pourvu que ce soit un tout petit tour, vraiment tout petit. Il faut que je sois à cinq heures à la maison. Il fait un temps *merveilleux*, n'est-ce pas ?

— Tout est merveilleux à présent. Regardez, il y a *même* des agneaux dans les prés, je ne me trompais pas. »

Je ralentis pour mieux les contempler mais je gardai la même allure après les avoir dépassés. J'en profitai pour tourner la tête et la regarder à loisir : ses joues étaient d'une teinte si délicate et fraîche, ses cheveux d'un noir aile-de-corbeau ; deux petites taches de rousseur, de chaque côté du nez, me semblèrent particulièrement attirantes... et que dire du dessin de la bouche, de l'arrondi du menton ?

Mon garçon, contrôle-toi, je te prie, me souffla la voix tenue de ma conscience. Je me remis à faire attention à la route puisque, Dieu merci, je me trouvais encore dessus. Si je m'étais laissé aller, j'aurais volontiers appuyé sur l'accélérateur et envoyé gambader la Cadillac à l'instar des agneaux !

Je sus résister, je conduisis lentement, nous restâmes silencieux. Aucun sujet de conversation ne me venait à l'esprit, je ne voyais d'ailleurs pas la nécessité de parler. Il me suffisait de conduire, Molly Kingman à mes côtés, par cet après-midi ensoleillé. Je ne désirais rien de plus et en oubliais la raison de ma présence à Tremont. J'oubliais que ma mission avait commencé sous de fâcheux auspices, j'oubliais mes ennuis avec le père de ma compagne, le sang sur la route, la propriétaire de la Cadillac... j'oubliais que les aiguilles tournaient. Ma voisine se chargea de me le rappeler.

J'étais bien décidé à la ramener à l'heure dite.

J'engageai l'auto dans un petit chemin creux, arrêtai le moteur, et passai le bras autour de la taille de Molly, je

l'embrassai juste une fois et redémarrai en laissant mon bras à cette place qui lui convenait si bien. Nous reprîmes notre route en sens inverse ; je conduisais avec précaution car je sentais que je n'avais pas toute ma tête à moi. En abordant les premières maisons de la ville, je sentis qu'elle s'éloignait de moi. Elle ne rompit le silence que pour me demander de la déposer à un coin de rue, un peu plus loin ; elle rentrerait chez elle à pied.

« Vous ne voulez pas que...

— Non, je vous en prie. D'ailleurs c'est la dernière fois que nous sortons comme ça.

— La prochaine fois, ce sera encore mieux.

— Il n'y aura pas de...

— Il y en aura », dis-je d'un ton ferme.

Je me gardai de discuter pour le moment. D'abord je me trouvais si en retard pour le travail que m'avait confié l'agence, et j'avais tant de rendez-vous qui m'attendaient, que je n'aurais pas été capable de lui fixer une date. Je me bornai à lui demander :

« Vous êtes dans l'annuaire, au-dessous de Jack Kingman, je pense.

— Oui, mais...

— Chut ! Ne gêchez pas un si bel après-midi. »

Je la déposai là où elle me l'avait demandé ; elle jaillit de l'auto avec un bref au revoir qu'elle me lança sans même se retourner. Je tendis la main pour la retenir mais en vain, elle était déjà en train de marcher d'un pas vif sur le trottoir, hors de ma portée. Je la regardai s'éloigner puis revins à mon hôtel, ou plutôt la Cadillac me ramena quasiment sans mon intervention, je n'avais plus conscience de la conduire.

CHAPITRE IX

Quand je passai chez elle, un peu avant six heures et demie, Mrs. Bemiss était encore au travail. Elle me dit : « Salut, Ed. Lisez cela en silence pour ne pas m'empêcher de faire ce que j'ai à faire. » Elle me tendit deux paquets d'épreuves. Je feuilletai rapidement la première partie du premier paquet : il s'agissait de la découverte du squelette de Foley Armstrong au milieu des décombres de l'étable de Jeb O'Hara. Elle m'interrompit :

« Ne lisez donc pas si vite, j'y ai passé tout mon après-midi, il faut que vous me disiez si je n'ai rien oublié.

— Ça me paraît un drôle de début : vous commencez en plein milieu de l'affaire.

— Tout bonnement, mon cher, parce que je n'ai pas encore sous la main l'essentiel de l'article. On ne met sous presse que demain soir. D'ici là, je pense que l'enquête nous fournira le plat de résistance, à moins qu'une nouvelle sensationnelle ne nous vienne entre l'enquête et le premier tirage. Dites-moi si vous voulez que votre nom figure ou non ?

— Je n'avais pas encore pensé à la question. Cela n'a pas d'importance en ce qui concerne Tremont ; tout le monde sait déjà qui je suis et ce que je viens faire ici.

Dans la mesure où ni ma cliente ni les gens chargés de l'enquête sur la mort d'Armstrong n'y voient d'inconvénient, moi, ça m'est égal. Mais les journaux de Chicago vont s'emparer de l'histoire ; et Starlock n'aimera sûrement pas qu'un de ses détectives fasse parler de lui de cette façon.

— C'est ce que je me suis dit, aussi ai-je minimisé votre rôle. Je ne peux pas vous passer entièrement sous silence parce que votre témoignage figurera à l'enquête et que vous êtes celui qui a vu le cadavre sur Dartown Road. Mais je ne fais qu'un petit

retour en arrière, à ce propos, après avoir raconté comment le squelette a été découvert dans les cendres de l'étable. Lisez et vous verrez comment j'ai essayé de présenter les choses pour vous éviter des ennuis à Chicago. »

Je repris ma lecture de bout en bout avec beaucoup d'attention. Je me rendis compte qu'elle avait fait merveille en réduisant mon rôle sans pour autant manquer à la véracité du récit. Le corps avait été découvert par Edward Hunter, 914 Main Street Tremont, alors qu'il se rendait à pied, par la route, chez Stephen Amory, Box 28 Dartown Road, avec qui il avait rendez-vous. Dès son arrivée chez Mr. Amory, il avait prévenu le shérif.

« Magnifique ! m'écriai-je quand je fus parvenu à la fin de ce paragraphe, mon nom ne dira rien aux journalistes de Chicago tant qu'ils ne peuvent m'associer à l'agence Starlock.

— Vous devez ma discrétion à vos beaux yeux et à mon amitié pour votre oncle Am. J'aurais fait un bien meilleur papier si j'avais pu dire qui vous étiez au lieu de me contenter de donner votre nom et votre domicile temporaire : Les journalistes de Chicago, eux, ne peuvent deviner que vous n'êtes pas un citoyen de Tremont. Voulez-vous un petit verre ?

— Ici ?

— Non, bien sûr. Mettez ces épreuves dans votre poche et venez. J'en ai assez d'être enfermée dans ce bureau. Demain soir je vais y être bouclée pour toute la nuit. »

Je la suivis, attendis qu'elle eût verrouillé sa porte et l'escortai jusqu'à la Cadillac. Elle la fixa, essaya de siffler, n'y parvint pas et finit par dire : « Moi qui vous croyais un honnête garçon !

— Ne vous faites pas de mauvais sang, elle ne m'appartient pas, je l'ai volée. De quel côté allons-nous ?

— Faites toute la grand-rue dans les deux sens, pavanez-vous au volant de votre limousine et klaxonnez sans répit afin que tout le monde puisse nous voir, nous admirer et puis après, arrêtez-vous en face de mon bureau, de l'autre côté de la rue, dans cette petite boîte du nom de Schiltz, c'est là que je vous offre un verre. »

La grand-rue était assez large pour que je pusse faire faire demi-tour à la Cadillac. Le bistrot était sympathique, propre,

très « famille ». Il y avait des stalles avec de petites tables recouvertes de nappes blanches impeccables.

« Que prenez-vous, Ed ? »

Je haussai les épaules : « N'importe quoi sauf du cyanure ou de la limonade à la fraise. »

Le barman nous regardait de derrière son comptoir, Mrs. Bemiss lui commanda deux martinis. Puis elle soupira en me jetant un regard rieur : « Voilà ce que c'est quand on grimpe dans l'échelle sociale ! Quand je faisais partie du monde des forains, nous buvions de l'alcool de grain qu'on conservait dans des bocaux à fruits. On buvait à même les bocaux, cela vous laissait une marque rouge sur le nez comme si on portait des lunettes. Maintenant, c'est la grande vie symbolisée par les martinis.

— Et on roule dans des Cadillac !

— Et on porte des gaines, c'est-à-dire j'en porte, pas vous ! Cette auto appartient à Justine ? »

Je fis un signe de tête affirmatif : « Vous la connaissez ? »

— Un peu. C'est une gentille fille, elle a été assez astucieuse pour décamper de Tremont. Tous les gens qui quittent Tremont sont de fines mouches, mais moi, je reste. J'aime habiter ici parce que je les tiens, tous ces Trémontois.

— Grâce au journal ?

— Eh oui ! Je les remets à leur place ; je vous garantis que je ne m'en prive pas. Tout le monde en ville a peur de moi.

— Pas moi.

— Vous ne feriez pas le fier si vous habitiez ici. Avez-vous fini de lire les épreuves ? »

Je repris ma lecture ; le barman nous apporta les martinis.

« Aimez-vous les côtes de porc ? me demanda Mrs. Bemiss.

— Beaucoup. On peut en avoir ici ?

— Mais non. Nous irons chez moi, à l'extrémité de la ville. Je vous propose des côtes de porc parce que c'est vite fait et que nous pourrions nous mettre à table sans trop attendre. Vous devez avoir faim ?

— Seigneur ! Voilà *pourquoi* je ne me sentais pas en pleine forme. J'ai eu un tel boulot que j'en ai complètement oublié de déjeuner. Je n'ai rien eu sous la dent depuis le petit déjeuner.

— Nous n'allons pas nous éterniser ici. Pourquoi ne lisez-vous pas mes papiers ?

— Parce que vous me parlez tout le temps.

— Vous auriez pu me dire de la fermer.

— Fermez-la.

— Je ne crois pas que je le puisse, c'est plus fort que moi. Quel genre de stand aviez-vous avec Am, de quoi était-il chargé ? »

Je rempochai les épreuves, je les lirais pendant qu'elle ferait cuire les côtes de porc ; je répondis à ses questions sur nos activités chez les forains et après. Nous bûmes un martini supplémentaire pendant ces récits.

Ensuite nous nous rendîmes chez elle. Elle habitait un joli petit cottage à l'extrémité nord de la ville. Elle ceignit un tablier, me fit mettre en manches de chemise et me conseilla de m'installer confortablement en attendant le dîner.

J'en étais pour la troisième fois à mi-chemin du premier paquet d'épreuves quand elle réapparut sur le seuil de la porte : « Ed, je viens d'avoir une idée.

— Si vous pouviez la garder pour vous et me la communiquer pendant le repas, cela me permettrait de venir à bout de ma lecture.

— Ed Hunter, c'est une infirmité de ne pouvoir faire qu'une chose à la fois. »

Je ne répondis pas et me replongeai dans mes papiers tandis que la bonne odeur des côtelettes venait flatter fort plaisamment mes narines. Elle retourna à ses fourneaux... quelques minutes seulement car elle émergea à nouveau de la cuisine pour me demander si je ne verrais pas d'inconvénient à y dîner, ajoutant : « Si cela vous contrarie, allez au diable et mangez dans n'importe quel restaurant en ville. »

Heureusement, j'avais achevé ma lecture et lui répondis sur le même ton : « Je mangerais bien dans la caisse à charbon, sur le toit derrière la cheminée, ou dans la cour derrière les arbustes, vous me verrez les croquer à belles dents, chair et os, sans assiette et sans fourchette... pour ce que ça me gênerait !

— Vous voulez dire que vous avez une faim terrible ? »

Je laissai échapper un rire caverneux et déclarai :

« Vous entendez ce rire, il sort du profond de mes entrailles, ça sonne le creux là-dedans.

— Dépêchons-nous donc, votre pitance est prête. »

Je me forçai à marcher lentement pour me rendre dans sa cuisine, et à tenir sa chaise cérémonieusement avant de prendre place à mon tour. Sur une nappe à carreaux rouges et blancs, elle avait disposé plusieurs plats fumants, notamment les fameuses côtes de porc et de la purée de pommes de terre. Je mastiquai lentement la viande avant de demander : « Mrs. Bemiss, voulez-vous m'accorder votre main ? » puis je tendis la main pour me servir une seconde côtelette.

« Je n'accepterai votre proposition que si vous cessez de m'appeler Mrs. Bemiss. Appelez-moi Caroline.

— De toute façon, si vous m'épousez, vous ne vous appellerez plus Bemiss. »

Sur ce, je dégustai la première bouchée de ma seconde côtelette qui était encore plus grillée et plus savoureuse que l'autre.

« Dites donc, Ed, vous avez une sacrée chance qu'il n'y ait pas de témoins. D'ailleurs, rien ne vous dit qu'il n'y en a pas. Je pourrais fort bien avoir un magnétophone caché dans mon buffet.

— Vous en avez un ?

— Au diable ces plaisanteries oiseuses ! Que fabriquiez-vous cet après-midi après avoir quitté Jack Kingman ?

— J'attrapais le coup de foudre.

— Ne dites donc pas de bêtises ; à ce moment-là vous n'aviez même pas l'excuse d'être affamé et vous ignoriez que j'allais vous offrir des côtes de porc.

— Je ne dis pas de bêtises en ce moment, peut-être étais-je bête cet après-midi, mais je suis tombé réellement amoureux, Caroline, pas de vous... de quelqu'un d'autre.

— Vous parlez sérieusement, Ed ? Justine était en ville tout à l'heure ? »

Je me contentai d'un signe de tête négatif, ce qui me valut une repartie cinglante : « Justine... elle a bien quelques années de plus que vous, mais je dois dire que de vous voir au volant de la Cadillac m'avait donné des idées.

— Des idées de quel genre ? » demandai-je sèchement.

Elle se mit à rire et j’attendis la riposte.

« Vous êtes à la hauteur, mon cher. Vous avez le même sens de la repartie que votre oncle ; quant au physique, vous êtes bien plus joli garçon que lui. En ce qui concerne cet après-midi...

— Je vous garantis que je ne plaisante absolument pas.

— Racontez-moi ça, ce ne peut être qu’une fille de Tremont. De qui s’agit-il ?

— Laissons à votre feuille de chou le soin d’annoncer nos fiançailles, s’il y a lieu... Jusque-là, c’est un secret. Tiens, j’ai une petite annonce pour vous, quelle sera ma commission ?

— Une autre côtelette.

— Merci, c’est amplement suffisant », dis-je.

Je lui racontai que Mrs. O’Hara désirait un chien de garde, et lui dictai l’exact libellé de l’annonce tel que me l’avait indiqué la brave dame.

« Comptez sur moi, cela paraîtra cette semaine. Mais revenons-en à la jeune personne, vous ne voulez pas me dire de qui il s’agit ?

— Je ne vous le dirais pas, même si vous aviez une troisième côtelette à m’offrir, or il n’y en a plus. Peut-être n’aurais-je pas eu le courage de me taire si vous m’aviez fait du chantage au moment où je mourais de faim.

— Si vous continuez à venir régulièrement à Tremont, je le saurai un jour ou l’autre.

— Sûrement, mais à ce moment-là je n’y verrai pas d’inconvénient. À propos, maintenant que je suis repu, me direz-vous cette idée mirobolante que je n’ai pas eu le temps d’écouter quand je lisais les épreuves ?

— Voilà : téléphonons à Am Hunter pour demander si sa soirée est libre et, dans ce cas, allons à Chicago dans la Cadillac et faisons les boîtes de nuit. Je n’y suis pas allée depuis quinze ans.

— Magnifique idée ! Le seul hic, c’est que j’ai du boulot. J’ai rendez-vous à neuf heures, le fameux rendez-vous pour lequel je suis venu à Tremont. Je suis ici depuis déjà deux jours et je n’ai pas encore commencé mon enquête.

— Vous avez encore un jour.

— Demain, je vais être pris par l'autre enquête. Savez-vous si on a choisi l'heure ?

— Je n'en sais rien.

— Raison de plus pour que je voie Amory ce soir. Si je le remets encore, je ne serai même pas capable de lui fixer une autre heure pour demain.

— Tant pis ! Ça m'aura fait plaisir au moins pendant un moment. Voulez-vous un morceau de tarte aux myrtilles ?

— Volontiers, mais je vais vous redemander votre main. »

Nous dégustâmes la tarte, puis ce fut le tour du café, des cigarettes, et je me sentis agréablement rassasié.

Je proposai de faire la vaisselle mais elle ne voulut rien savoir.

« Jamais de la vie, Ed. Il est huit heures, il ne vous reste même pas une heure. Si nous avons toute la soirée devant nous, je vous aurais laissé essuyer, mais dans ces conditions je ne la ferai qu'après votre départ. Faites-nous un bon cocktail avant que nous passions à côté ! »

Je trouvai les ingrédients nécessaires dans le buffet et dans le réfrigérateur, ce qui me permit de nous préparer des drinks bien tassés et glacés que nous emportâmes au salon.

« Maintenant, dites-moi ce que vous pensez de mes papiers.

— Vous êtes un bon reporter, Caroline. Permettez-moi de vous indiquer de légères erreurs : l'ancienne fracture que le docteur Cordell a remarquée se trouvait sur le bras gauche, pas sur le droit ; vous dites que Jeb a pu faire sortir le bétail à temps ; or, en fait, ledit bétail – trois vaches, pour être précis – était hors de l'étable quand il est arrivé sur les lieux. C'est d'ailleurs ce qui permet de penser, sans trop de chances de se tromper, qu'il s'agit d'un incendie volontaire.

— Dans ce cas, l'incendiaire serait quelqu'un d'assez humain ?

— Hum ! D'assez "humain" pour avoir déchiré à belles dents la gorge de Foley Armstrong ! »

Mrs. Bemiss dit : « Vous avez raison, vous ne pensez donc plus qu'il y ait une seule personne – plutôt deux au point de vue technique – qui puisse avoir eu des raisons intéressées de faire

sortir les pauvres vaches de Jeb ? »

Je n'avais pas pensé à la question. « Vous voulez dire Jeb ou sa femme ?

— Ou bien les deux ensemble. Admettons que, pour un motif quelconque, ils aient tué Foley ou que l'un des deux seulement ait commis ce crime...

— Vraiment, je ne peux me l'imaginer », répondis-je.

Il me vint tout à coup à l'esprit une grotesque image : Mrs. O'Hara, avec ses longues tresses pendantes, courant à quatre pattes et bondissant à la gorge de sa victime sur le bas-côté de la route.

« Alors citez-moi quelqu'un que vous voyez dans ce rôle.

— Le shérif Kingman », répondis-je du tac au tac.

Non, je ne pouvais le visualiser dans cette posture, ce n'était pas du tout le type de l'homme-loup. Je l'aurais plutôt vu comme un homme-taureau avec des cornes qui lui pousseraient sur le crâne ou qu'il y fixerait. Je l'imaginai aisément chargeant tête baissée.

Quand je fis part à Caroline de cette vision, elle éclata de rire puis reprit son sérieux.

« Ne plaisantons pas, Ed, il n'y a vraiment *pas* de quoi. Il s'agit bel et bien d'un meurtre. Je ne peux que le prendre au sérieux : primo, parce que je suis à la tête d'un journal pour lequel ce serait une chance exceptionnelle de lancer la nouvelle ; secundo, parce que je connaissais personnellement Foley et que je l'aimais bien, c'était un chic type.

— Pardonnez-moi. Revenons à Jeb O'Hara pour procéder par élimination. Il perd de l'argent avec cette histoire d'étable entièrement brûlée. Il était assuré mais l'assurance ne couvrira pas entièrement ses frais ; j'ai vu que vous l'aviez noté dans votre article.

— Je ne trouve pas que cela l'innocente totalement. Supposons, juste un instant, qu'il ait tué Foley, il pourrait ou aurait pu préférer perdre de l'argent sur son étable plutôt que d'avoir à affronter des choses plus graves.

— Vous pensez qu'il aurait pu attirer Foley dans un guet-apens sur Dartown Road et puis le trimbaler chez lui. Il me semblerait plus vraisemblable dans pareil cas qu'on se servît de

l'étable de quelqu'un d'autre. Ça ne manque pas, les étables dans les parages, il y en a même de plus proches. Il n'aurait pas cherché à attirer l'attention sur lui.

— Ed, rappelez-vous la petite annonce. Presque tous les voisins ont un *chien* de garde, à l'exception d'O'Hara et d'Amory. Il ne pouvait tenter sa chance chez ce dernier car il a l'habitude de travailler tard le soir. Quand il a quelque chose à faire, il s'y met aussi bien à une heure du matin qu'à une heure de l'après-midi. Comme il a transformé son étable en atelier... Ed, je suis allée au cadastre, cet après-midi ; j'ai regardé les propriétés dans un court rayon à l'entour. Eh bien ! Il y a cinq étables à moins d'un kilomètre de l'endroit où vous avez découvert le corps. Il y a des chiens de garde à l'attache auprès de trois d'entre elles. Il ne reste que celles d'O'Hara et de Stephen Amory qui ne soient pas gardées. Si vous rayez celle d'Amory pour la raison que je viens de vous donner, cela ne laisse que celle de Jeb. Le tueur n'avait donc pas le choix. S'il s'agit de Jeb, il se serait heurté aux mêmes difficultés et son choix eût été le même ; pour les mêmes raisons. »

Je pris un ton admiratif pour dire : « Caroline, quel dommage que vous n'ayez pas choisi le métier de détective, vous auriez fait des merveilles, pourtant je crois que je vous aime encore mieux en cordon-bleu !

— Cessez de dire des sornettes, n'importe qui est capable de faire des côtes de porc. Vous feriez mieux de me donner votre idée à vous.

— Je n'en ai aucune, c'est bien là le drame... si cette affaire me regardait ; mais il se trouve que ma seule mission est de voir si oui ou non Justine Haberman doit investir dans les recherches de radio de Stephen Amory. Je persiste à croire qu'elle aurait bien mieux fait d'envoyer un technicien. Après tout, ça la regarde, si ça l'amuse de gaspiller son fric avec un gars de chez Starlock...

— J'aurais fait la même réflexion à votre place, mais à présent que j'y pense... Écoutez-moi bien, petit sot : il ne vous est jamais venu à l'idée que l'histoire du meurtre et votre travail pour Justine puissent être liés ?

— Je me l'étais bien demandé mais je ne vois pas comment.

À moins qu'un des Martiens avec qui Amory est censé être en communication ne soit descendu sur terre pour commettre un meurtre. Avons-nous un moyen de savoir quel genre de dents ces gens-là possèdent ?

— Ed, buvons encore un coup. »

J'allai dans la cuisine nous préparer deux nouveaux drinks et les rapportai. Je ne manquai pas de regarder l'heure afin de ne pas arriver en retard chez Amory.

« Que pensez-vous de ce Buck Barnett ? Je ne l'ai vu qu'une fois et pas de près mais, d'après le peu qu'on m'en a dit, c'est de son côté qu'il faut chercher si on pense que le tueur est un dingue. » Elle but une gorgée avant de me répondre.

« Non, je ne crois vraiment pas. Il est un peu simple d'esprit niais sans un grain de folie. Je lui ai souvent parlé et j'en mettrais ma main au feu. Vous savez, ce sont les gens compliqués qui risquent de sombrer dans la folie, pas les gens simples. À cet égard, j'envie plutôt Buck.

— Et pourquoi l'enviez-vous ?

— Parce qu'il a tout ce qu'il désire, il se satisfait de son sort. Il aime la culture, il apprécie la solitude. La seule compagnie dont il ait besoin est celle de son chien. Il est fou du sien, de Wolf. Ce n'est pas qu'il déteste le genre humain, non, disons qu'il ne recherche pas la compagnie, qu'il n'en a pas *besoin*. Il est en bons termes avec tout le monde mais d'une façon passive. Il n'a aucun besoin d'amitié. S'il y a vraiment un être au monde satisfait de sa vie, c'est bien lui.

— Est-ce qu'il s'entend bien avec son frère ? Il m'a semblé que Randy tenait à lui : quand j'ai raconté que j'avais trouvé un cadavre sur la route, il s'est inquiété un instant à l'idée que ce pût être son frère, étant donné que cela se passait près de chez lui.

— Oui, Buck aime Randy, cela n'empêche qu'il puisse très bien se passer de lui. Lorsque Randy a fait de la taule, Buck n'en a pas fait une maladie. »

Elle se pencha vers moi et m'assura d'une voix grave : « Ed, les gens comme lui ont une sacrée chance. Nous nous croyons malins parce que nous avons toutes sortes de *désirs*, de *besoins*. Parfois nous obtenons ce que nous voulons, parfois nous

sommes obligés d'y renoncer. Je dis que si nous n'avions *pas* de désirs, nous serions plus heureux.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire.

— Êtes-vous un homme content de son sort, Ed ?

— Eh bien... non !

— Même si vous n'aviez pas hésité à répondre, j'aurais deviné. Vous êtes trop évolué pour vous contenter de ce que vous avez. Ce sont des gens comme vous qui peuvent devenir cinglés, pas des gens comme Buck.

— Vous aussi êtes de ceux qui le risquent.

— Mais je le suis déjà, mon pauvre Ed. Toute personne qui achète une petite feuille locale l'est plus ou moins. Cela montre que ma folie ne date pas d'aujourd'hui.

— Mais votre travail vous plaît.

— De temps en temps. Revenons à nos moutons. Si vous pensez qu'il faut être fou pour commettre un meurtre de cette espèce, alors Buck est en dehors du coup. Mais cela nous laisse deux assez bons clients dans le voisinage. C'est la raison pour laquelle je vous ai dit que votre travail pour Justine pouvait fort bien s'allier à celui que vous faites pour le *Tremont Advocate*.

— Mon job pour le *Tremont Advocate* ? Quel salaire m'allouez-vous ?

— C'est un salaire payable en nature, en côtes de porc notamment. Mais n'oubliez pas que je vous ai demandé de résoudre cette énigme policière pour moi, et pour ce faire vous ne disposez que d'un temps très réduit, à savoir jusqu'à demain soir. Sinon tout sera raté. C'est le samedi matin que la distribution de notre journal se fait. »

Je fis la grimace : « Est-ce que c'est la coutume de toutes les petites feuilles de chou locales de payer en côtes de porc leurs émérites correspondants ?

— Ce sont seulement les bons journaux, les autres sont trop radins. Ils se contentent de donner des brochets⁴. Demain, c'est ce que fera *l'Advocate*. » Je tentai de comprendre ce langage hermétique et finis par donner ma langue au chat : « Si vous vouliez bien traduire...

4 Jeu de mots : *piker* : grippe-sou. *Pike* : brochet.

— Je voudrais que demain aussi vous veniez dîner avec moi ; notre soirée d’aujourd’hui est par trop écourtée. Mais le vendredi soir, à cause du boulot monstre au journal, je suis obligée de dîner à l’endroit où nous avons bu nos martinis, chez Charley. Charley a la spécialité des brochets : il les pêche lui-même, ils vous fondent littéralement dans la bouche. Autrement dit : consentez-vous à partager un brochet avec moi, demain soir ?

— Permettez-moi de ne vous donner ma réponse que demain après-midi, je ne sais pas encore ce que je ferai demain, je serai peut-être en route vers Chicago.

— Je ne vous conseille pas de partir avant d’avoir résolu l’énigme. Enfin, prévenez-moi vers six heures, il faut que je puisse prévenir Charley pour qu’il nous réserve ses brochets.

— D’accord, et si je n’ai rien trouvé, ce sera moi qui offrirai le dîner. Marché conclu ?

— Oui, à condition que vous ne passiez pas votre temps à regarder l’heure. Il n’est que huit heures vingt et il vous faut un quart d’heure maximum pour aller d’ici chez Amory. Que diriez-vous d’un dernier petit verre ? »

Je retournai m’affairer dans la cuisine. J’eus soin de me faire un dosage faible en alcool car je tenais à être parfaitement en forme pour mon entretien avec Amory. Pour l’heure, c’était le point qui me tracassait le plus : en être à mon second jour à Tremont sans avoir encore pu accomplir la première tâche que je m’étais fixée.

Je tendis son verre à Mrs. Bemiss et revins immédiatement à l’affaire du meurtre :

« Vous m’avez dit tout à l’heure que Buck n’avait rien du loup-garou mais qu’il y avait deux “clients” possibles dans le voisinage ; expliquez-vous, je vous en prie. Voulez-vous parler de Randy Barnett et de Stephen Amory ?

— Oui, c’est vrai. Je n’ai pas la plus petite raison de les soupçonner de folie, mais ils sont de cette famille d’esprits compliqués et fragiles dont nous parlions il y a un moment... de ces gens qui peuvent basculer dans la démence un jour ou l’autre.

— Pour qui pencheriez-vous ?

— Amory est le plus intelligent des deux, donc le plus complexe. Ce n'est pas un génie, pourtant il en a un brin. Tout le monde sait que le génie confine à la folie. Sur ce point, il serait le premier à suspecter mais je m'en garderai.

— Pourquoi ?

— Parce que Randy est également compliqué. J'ai peine à croire que Buck et lui soient nés des mêmes parents, à quatre ou cinq ans d'écart. Randy est astucieux mais il n'a rien fait de cette astuce, à part travailler pour Amory. De ce fait, il pourrait ressentir une certaine frustration ; c'est un joli mot, ne trouvez-vous pas ? Vous sentez-vous frustré, Ed ?

— Caroline, je crois que l'alcool vous monte un peu à la tête. Tenons-nous-en à notre crime et laissez de côté les questions personnelles, voulez-vous ? Qu'est-ce qui vous donne à penser que Randy puisse ressentir une certaine frustration ?

— Eh bien, par exemple, qu'il ait volé de l'argent à Amory. Celui-ci l'a fait mettre en prison puis il a tourné casaque et il a fait tout ce qu'il a pu pour qu'il en sorte... sans doute par pitié. Cela ne parle pas en sa faveur.

— Il vaut mieux avoir un cœur qui devient trop tendre que des artères qui deviennent trop dures. Pourquoi serait-ce défavorable ?

— Je ne dis pas que pour moi, cela joue contre lui, mais c'est un signe d'instabilité mentale de changer ainsi d'attitude, du tout au tout. Or nous cherchons un coupable mentalement instable, en tout cas assez instable pour avoir basculé dans la lycanthropie.

— Vous croyez qu'Amory en serait capable ?

— Non, pas plus que Randy. Tout de même, je retiens contre lui le fait qu'il ait volé.

— Mais en ce qui concerne Amory, n'aurait-il pu se rendre compte qu'il s'était trompé en accusant Randy du larcin ? Cela expliquerait son revirement.

— Non, Randy lui-même a reconnu sa culpabilité. Il n'a d'ailleurs pas cherché à faire des excuses. Au début, il a argué de ce que c'était son patron qui lui avait volé son idée et l'avait fait breveter, ensuite il a retiré sa plainte et s'est borné à avouer son vol tout simplement sans exprimer de regrets. »

Je posai mon verre vide et dis : « Caroline, il faut absolument que je m'en aille, il est neuf heures moins le quart. Mais il y a une chose que je puis vous assurer, si cela peut vous rassérer : Randy n'est pas notre lycanthrope.

— Ah ? Et pourquoi ?

— Parce qu'après avoir aperçu le tueur au fond du verger et découvert le cadavre, je suis allé directement à toute vitesse chez Amory, j'étais même essoufflé d'avoir marché si vite. Randy m'a ouvert la porte, frais comme un gardon. Il n'aurait pu galoper à travers champs pour arriver avant moi et n'en rien montrer. Je suis certain que ce n'est pas lui que j'ai entrevu sous les arbres.

— Et Amory, était-il là ?

— Non, il était sorti. Il est rentré environ dix minutes après mon arrivée. Cela ne lui aurait pas donné le temps de transporter le corps dans l'étable d'O'Hara, même en auto, mais il aurait pu le cacher dans le fossé et revenir le chercher après.

— Vous êtes sûr pour Randy ? dit-elle d'un air sceptique.

— Oui. J'ai vingt ans de moins que lui, il ne m'aurait pas battu à la course sans en montrer des signes. Et vous, vous êtes bien sûre que Buck ne pourrait devenir fou tout à coup et assassiner un homme ?

— Aussi sûre qu'on peut l'être. Il est heureux, paisible. Il a tout ce qu'il peut désirer. Des gens comme lui, surtout avec un faible quotient intellectuel, ne perdent pas ainsi la raison.

— Cela laisse en suspens l'hypothèse de la culpabilité d'Amory. Je dois être chez lui dans quatorze minutes. Je ne manquerai pas de lui demander s'il lui arrive parfois d'égorger les gens à belles dents. »

CHAPITRE X

Je n'avais pas l'intention de me bousculer, je n'étais pas à deux minutes près pour mon rendez-vous avec Amory. Il me fallait auparavant réfléchir à tête reposée au sujet des propos que nous avions tenus, Mrs. Bemiss et moi, sur les différents suspects. J'avais à me persuader, pour le moment, que la mort de Foley Armstrong et les recherches expérimentales d'Amory étaient deux affaires bien séparées ; il fallait que je chasse loups-garous, incendie, gorge arrachée, de ma pensée pour pouvoir me concentrer sur la tâche qui m'avait été confiée.

Je tournai le bouton de la radio sur le tableau de bord : un peu de musique m'aiderait à clarifier mon esprit. Par une heureuse coïncidence, je tombai directement sur une station de Chicago, au beau milieu d'une émission de musique enregistrée. Je reconnus une ancienne version de *Smoke Gets in Your Eyes*⁵ (Tommy Dorey). J'avais manqué l'annonce du speaker mais je connaissais bien cette chanson, c'était même une de mes favorites. Le trombone de Tommy tranche dans le rythme comme un couteau s'enfonçant dans une motte de beurre. La mélodie a la douceur d'un clair de lune, une saveur sucrée de mélasse ou de miel. Soudain fuse, comme un éclat de rire moqueur, la stridence d'une trompette qui semble tourner en dérision la tendresse du thème, mais très vite revient le trombone qui glisse sur le fond sonore des saxos et des clarinettes comme un caillou ricochant sur l'onde d'un étang. On dirait une corne d'abondance dont coulerait un sirop ambré... et la fumée, une fois de plus, vous trouble la vue. Il faut être un véritable génie pour tirer des sons pareils d'un

⁵ *Smoke Gets in Your Eyes* : Vous avez de la fumée dans les yeux.

trombone. Pour l'apprécier à sa juste valeur, sans doute faut-il, comme moi, avoir tenté d'en jouer, et avoir vite renoncé tant les résultats de mes efforts étaient médiocres. Je dois dire que je serais plus fier de jouer comme Tommy que d'être président des États-Unis !

Le speaker se mit à vanter les qualités du café Hegelman « *dont l'arôme est le plus délicat* ». Je lui coupai aussitôt le sifflet. Je m'engageai sur Dartown Road et laissai la Cadillac avancer doucement sur cette route que je connaissais quasiment par cœur. Dans le moindre de ses virages, elle me devenait aussi familière que la paume de la main mais je ne lui portais pas le même genre d'affection. En passant le long du verger, je ralentis encore plus, essayant de percer l'obscurité plus profonde sous les arbres : nul ovale pâle – homme ou bête – ne m'apparut, nul grondement ne résonna à mes oreilles bien que le ronronnement du moteur fût si discret que j'eusse pu entendre un serpent ramper dans le fossé. Je faillis sortir de la route au fameux tournant.

Je me rappelle m'être dit : « Comme c'est étrange, cette fois les quatre cents mètres qui séparent l'endroit où j'ai découvert le corps et la maison d'Amory m'ont paru moins que rien dans la Cadillac, alors que vingt-quatre heures plus tôt, quand je marchais au clair de lune, le trajet m'avait paru interminable. » D'ailleurs, il s'était passé tant de choses en ces vingt-quatre heures que j'avais peine à croire qu'il ne s'agissait pas plutôt de vingt-quatre jours.

La pièce donnant sur la façade était éclairée mais on n'avait pas allumé la lampe sous le porche. En avançant dans l'allée je vis quelqu'un qui fumait, assis sur les marches. C'était Randy Barnett. Je le saluai et demandai si Amory était là. Il répondit affirmativement en ajoutant, avec un gloussement : « J'ai bien peur que vous n'en tiriez pas grand-chose, il est un peu rond. »

Cette remarque me surprit. La seule fois que nous nous étions rencontrés, Amory et moi, il m'avait bien offert à boire et avait bu lui-même, mais je n'aurais jamais pensé qu'il pût s'adonner à la boisson. Cela ne me semblait pas cadrer avec son personnage. Randy devina sans doute ce que je pensais car il me dit :

« Cela ne lui arrive pas souvent. Nous prenons un petit digestif après le dîner ; de temps en temps, peut-être une fois par mois, il continue à siroter. »

Je m'assis sur la marche, à ses pieds, et m'allumai une cigarette.

« Ça fait un moment que je me disais que je prendrais bien un verre, vous n'auriez pas par hasard une bouteille de quelque chose dans votre bagnole ? » me demanda-t-il.

J'exprimai mon regret de ne pas en avoir et le questionnai :

« Comment se fait-il que vous ne buviez pas avec lui ?

— Il me donne bien du vin ou du sherry, je peux en boire un verre mais si je continue assez longtemps pour que cela me fasse effet, je suis malade comme un chien. »

Il frissonna à cette idée et ajouta : « Il n'y a que ça à boire dans la maison, c'est le genre de truc qu'il aime. »

Je me mettais à sa place mais je n'avais pas à faire de commentaire, l'affaire ne me regardait pas. Il poursuivit : « Remarquez bien, je ne suis pas un buveur mais une fois par hasard on en a vraiment besoin. Ce soir, par exemple, je sens que je pourrais me saouler la gueule avec plaisir et à fond. »

Son ton était encore plus éloquent que ses paroles. Je me demandai s'ils s'étaient disputés tous les deux, si c'était la raison pour laquelle il était assis tout seul sur le perron. Je demandai d'un ton que je voulais dégagé : « En somme, où en est-il dans ses travaux ? A-t-il vraiment trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Je n'en sais rien, franchement. Je suis un technicien, enfin disons que je m'y connais un peu là-dedans, mais je ne suis pas un théoricien. Si vous me faites un diagramme, je vous exécuterai ce que vous voulez mais je ne peux pas dire d'après le diagramme si ça marchera ou non. Il faut que je fabrique le truc et que je l'essaie.

— Vous n'avez jamais fabriqué, lui et vous, un appareil selon une idée qu'il avait dans la tête ?

— Bien sûr que si, mais à petite échelle.

— Bon, alors ça a marché ?

— Ce n'est pas facile de vous répondre. Oui, ça marche mais il y a deux éléments : l'émetteur et le récepteur. La question est

de savoir comment ça fonctionnerait à grande distance et avec un grand appareillage. Peut-être que quelque chose qui marche bien en petit, et à quelques mètres de distance entre l'émetteur et le récepteur, ne vaudrait pas un clou à grande échelle et à une distance de quarante kilomètres.

— Quelle est votre opinion à vous ?

— Je n'en sais rien, je vous ai dit que je n'étais pas un théoricien.

— Je présume que c'est pour cette raison qu'il a besoin de fonds : il veut fabriquer un appareil assez grand pour que l'expérience soit valable ?

— Ce n'est pas la peine pour ça de bâtir une station véritable, mais il a besoin d'essayer avec quelque chose de plus grand que ce que nous avons pour l'instant. *Je* pense qu'il faudrait entre trois et cinq mille dollars C'est ce qu'il essaie de soutirer à Justine ?

— Oui, il lui demande cinq mille. Pouvez-vous avoir un avis impartial et me dire si vous pensez que ce serait un bon investissement pour elle ?

— Je pense que je pourrai être impartial pour la bonne raison que je ne vous donnerai aucun avis, je n'en sais rien.

— Tournons la question autrement : si vous aviez cinq mille dollars, les mettriez-vous là-dedans ?

— Là, je vous réponds facilement : s'il s'agissait des cinq mille dollars que je possède en tout et pour tout, je me garderais sacrément de les allonger. Si j'en avais cinq cent mille, je me tâterais. On pourrait présenter la chose comme ça : il y a une chance sur dix que cela présente de vraies possibilités commerciales. Mais dans ce cas, ça paierait bigrement. Un investissement de cinq mille dollars pourrait bien en amener cent mille ou plus.

— Vous dites que, dans l'hypothèse où cela fonctionnerait, il n'y a qu'une chance sur dix pour qu'il y ait des débouchés commerciaux ?

— Oui, c'est mon avis... et il y a une chance que cela marche, une assez bonne chance.

— Merci », dis-je en me levant.

J'allai frapper à la porte. Randy, derrière moi, me dit

d'entrer. Mais je frappai à nouveau, cette fois un peu plus fort, et j'entendis la voix d'Amory qui me priait d'entrer. C'est ce que je fis. Je le trouvai assis sur le divan, un verre vide à la main. Il avait des yeux écarquillés qui lui donnaient un peu l'aspect d'un hibou, et une expression hagarde qui est le propre des gens ivres.

« Hello ! Hunter, je veux dire, Ed. Hello ! Ed ! »

Il parlait distinctement mais en articulant d'une manière exagérée : « Asseyez-vous, voulez-vous un petit verre de cela ? » Je déclinai son offre mais pour qu'il ne crût pas ce refus dicté par des principes, je sentis le besoin de lui expliquer que je venais de boire pas mal avec Mrs. Bemiss et ne pouvais rien avaler pour l'instant. Il me fit un signe de tête amical et appela : « Randy, tu as peut-être assez pris l'air ? » Celui-ci répondit : « Une seconde, Steve, je vais rentrer. »

Je m'assis dans un fauteuil capitonné et ultra-confortable, juste en face d'Amory, et me demandai par où commencer. J'avais l'impression que la chance me souriait : quand un homme est ivre, il dit plus facilement la vérité que lorsqu'il a toute sa tête. Pourtant cela ne me plaisait ni pour moi ni pour lui. Quelque chose en lui me disait que c'était une brillante intelligence. Qu'il eût raison ou tort dans ses recherches actuelles, il n'en avait pas moins une sorte de génie. On n'aime pas voir un être de cette valeur se saouler, car on se doute qu'il doit être rongé par quelque angoisse. Certains hommes boivent par plaisir, ce ne pouvait être le cas pour un homme comme Stephen Amory.

Il commença notre entretien en ces termes : « Je suis navré. Ed. J'aurais dû me garder de boire pour pouvoir parler sérieusement avec vous, mais vous savez ce que c'est, de temps en temps on est dépassé par la situation. J'ai affaire à quelque chose de vraiment grand, si je vous disais que c'est mille trois cents fois plus grand que la Terre. »

En provenance de la porte d'entrée une voix s'écria : « Vous n'êtes qu'un imbécile, Stephen. » C'était Randy qui regardait son patron d'un œil réprobateur. Celui-ci eut un geste d'impatience : « Randy, tu n'as aucune envergure, tu manques totalement d'imagination.

— Peut-être, mais je me rends parfaitement compte que vous vous coupez l’herbe sous le pied, vous pouvez dire adieu à vos cinq mille dollars. Tant pis pour vous, je vous avais bien dit de ne pas boire ce soir. »

Ils s’affrontaient sans plus faire attention à ma présence. Amory fronça le sourcil : « Tu me coupes mes moyens, Randy, fiche-moi la paix. » Randy Barnett le fixa longuement et s’écria : « Vous creusez votre propre tombe. Steve ! » Cela dit, il retourna prendre l’air sous le porche, en refermant la porte derrière lui, comme s’il ne voulait rien entendre de notre conversation.

Amory se retourna vers moi, son regard était trouble, il me redemanda si je désirais boire un verre. Je refusai et lui demandai carrément : « Alors, il y a quelque chose que vous êtes censé me cacher ? »

— Je ne vous cacherai rien du tout. Je désire que Justine investisse ces cinq mille dollars, mais je tiens à ce qu’elle ait toutes les informations nécessaires pour se décider. Si je ne peux compter sur son aide financière, ça ne fait rien, je me débrouillerai tout seul. Je peux trouver les fonds. Vous pouvez le dire à Justine. J’ai quelques actions, je peux aussi hypothéquer ma propriété. En bazardant tout, j’arriverai au montant nécessaire. Vous me suivez ? »

Je fis oui de la tête, que pouvais-je faire d’autre ?

« Si ça rate, je serai fauché mais il me restera tout de même de quoi ne pas mourir de faim. S’il le faut, je m’en irai d’ici, je renoncerai à avoir un collaborateur et je choisirai un petit logement en ville pour faire mon bricolage. Est-ce que vous bricolez, Ed ? »

— Oh, moi, je me borne à mal jouer du trombone.

— C’est un bel instrument, déclara-t-il d’un air très solennel. Vous savez comment ça fonctionne, je ne veux pas dire comment la coulisse s’allonge ou se raccourcit, mais pourquoi il y a sept positions ? Vous avez une idée de l’acoustique ? Vous connaissez la formule qui vous donne le diamètre optimal du tube ?

— J’aimerais savoir tout ça, c’est très intéressant mais je préfère ne pas vous demander de me l’expliquer.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis censé travailler pour ma cliente et, pour l'instant, j'ai plutôt bousillé mon boulot. On m'a dit de le faire en trois jours : je suis à la fin de la seconde journée et je commence juste.

— Mais le trombone, ça vous intéresse ?

— Oui, beaucoup mais... pour une raison bien spéciale... Écoutez, je reviendrai sûrement à Tremont pour mon plaisir et vous m'en parlerez à ce moment-là.

— D'accord, je serai très content de vous expliquer. Voulez-vous un verre ?

— Non merci, parlez-moi plutôt de vos recherches.

— Vous vous rendez compte, Ed, mille trois cents fois plus grand que la Terre ! Savez-vous au moins de quoi je veux parler ? »

Je hochai la tête : « En tout cas, pas de Mars, il est légèrement plus petit que la Terre.

— Bravo, mon gars, vous êtes un type astucieux. Non, je vous ai dit la vérité, il n'y a pas de messages en provenance de Mars. »

Il se pencha vers moi et me dit d'un air pénétré : « Devinez ce que j'ai entendu.

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. »

Il se renversa contre le dossier du divan : « Peut-être que je suis un peu saoul, je n'arrive pas à croire ce que j'ai entendu, vous non plus vous ne le croirez pas. »

— Qu'est-ce que c'est ? »

Il se leva trop vite et faillit perdre l'équilibre. Quand il eut recouvré son centre de gravité et sa dignité, il m'invita à le suivre : « Je vais vous montrer. Quelle heure est-il ?

— Presque neuf heures et demie.

— Parfait, nous n'aurons qu'un quart d'heure à attendre. Venez. »

Il traversa la cuisine, passa par la porte de derrière, je lui emboîtai le pas. Il avait pris une lampe de poche au passage et nous éclaira tandis que nous longions la basse-cour, ou ce qui était la basse-cour quand Stephen exploitait sa ferme. Il se

dirigea vers une construction en bois, de la taille d'un garage à deux places ; les portes ne ressemblaient pas à celles d'un garage ; ce n'était pas non plus une grange ou une étable. On avait dû en faire un début d'atelier. La porte en était verrouillée, Amory l'ouvrit et tourna le commutateur.

On se serait cru dans une boutique de réparation de radio ; le plus grand désordre y régnait. À peu près au centre de la pièce se trouvait l'établi d'une robuste facture. Les bancs, tables et étagères à l'entour étaient surchargés d'objets et d'outils divers mais l'établi était nu à part deux dispositifs, un à chaque bout, qui ressemblaient en gros à deux appareils de radio. On y voyait bobines, condensateurs et tubes mais les uns et les autres, au lieu d'être montés derrière des panneaux, étaient vissés ou cloués à même la table. Quant aux fils qui reliaient les deux dispositifs, ils faisaient penser irrésistiblement à une platée de spaghettis qu'on aurait renversée par mégarde. L'un d'eux était surmonté de deux montants d'une soixantaine de centimètres où était fixée une antenne comportant quatre fils séparés par des isolateurs : l'ensemble ressemblait à un petit poste émetteur. Amory me confirma que c'en était un. Pour le second, il y avait un type différent de l'antenne, de la même dimension mais qui comportait une sorte de boucle étirée montée sur une tige pivotante.

« C'est le récepteur de l'antenne réceptrice ? » demandai-je. Il approuva d'un signe de tête et tourna un commutateur qui alluma les tubes de l'émetteur et un autre pour les tubes du récepteur. L'antenne directionnelle était orientée vers l'appareil émetteur.

Après un court instant le haut-parleur se mit à grésiller. Amory m'expliqua : « C'est une onde porteuse, j'avais un micro mais il n'y est plus. De toute façon, ce n'est pas ce que je voulais vous montrer. » Il sortit de son gousset une montre ancienne en forme d'oignon : « Cela devrait démarrer dans une dizaine de minutes. En attendant, venez que je vous montre ça. » Il fit pivoter l'antenne de manière que la boucle ne fût plus pointée droit sur l'appareil émetteur. Le bourdonnement dans le haut-parleur diminua de volume et disparut complètement quand l'antenne fut à angle droit avec l'émetteur.

« Juste une petite démonstration pour vous prouver qu'elle est vraiment directionnelle, d'une façon générale ; ce n'est pas aussi précis qu'un radiogoniomètre magnétique mais cela indique approximativement la direction des signaux et l'angle. »

Il manœuvra la rotule afin que la boucle quittât l'horizontale et, à nouveau, l'intensité du signal diminua. Sa démonstration achevée, il s'assit près de l'établi et je remarquai combien il avait l'air épuisé. Depuis que nous étions entrés dans son atelier, il m'avait parlé d'une façon sensée, mais je décelais encore à ses yeux hagards et à des gestes incohérents qu'il n'avait pas retrouvé son état normal. On eût dit qu'il luttait de toutes ses forces pour s'arracher à l'empreinte de l'ivresse et, ma foi, il n'y réussissait pas trop mal.

Il finit par me dire : « Maintenant, Ed, c'est vous qui prenez la tête des opérations, je veux que vous en fassiez l'expérience. Pour commencer, fermez l'émetteur, laissez branché le récepteur. »

J'obéis et demandai : « Ensuite ? »

— Actionnez la rotule et inclinez l'antenne directionnelle vers le haut, selon un angle d'à peu près soixante-quinze degrés. Vous pouvez vous servir de ce rapporteur. Voilà, vous y êtes presque ; à présent faites pivoter la tige pour qu'elle soit orientée vers l'est, c'est à peu près ça.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Vous attendez et vous écoutez. »

Il se leva : « Je vais chercher du vin. » Il sortit et revint un instant après avec une cruche à moitié pleine de vin et deux verres.

« Randy est monté sur ses grands chevaux, ce soir. Je lui ai demandé de venir et il a refusé. Je crois qu'il me trouve cinglé de vous initier à nos secrets.

— Pour quelle raison ? demandai-je, tandis qu'il me versait à boire.

— Parce que, d'après lui, vous me prendrez pour un fou et que Justine, se fiant à votre avis, ne voudra plus m'aider. »

Je bus une gorgée : « Vous êtes fou ? »

— Vous en avez de bonnes, Ed ! Comment voulez-vous que je le sache ? Un fou se juge tout à fait sain d'esprit mais cela ne

prouve rien. Si quelqu'un d'autre me confiait qu'il reçoit des messages de Jupiter, je vous avoue que je n'en croirais pas un mot. Je me dirais : il déraile complètement, le pauvre... à moins qu'il ne puisse me le prouver.

— De Jupiter ? »

Il s'assit et me sourit : « Pas de conclusion prématurée, je vous en prie. Je n'avais pas l'intention de vous dire une chose pareille tout à trac, j'avais prévu d'y arriver petit à petit. Je dois être plus saoul que je n'en ai l'impression. »

Il laissa échapper un petit rire ironique mais, soudain, il se tut et son visage se fit attentif. Il leva la main pour m'imposer le silence.

Je me mis à tendre l'oreille. D'abord je me demandai si c'était bien le bourdonnement du haut-parleur, le bruit était si ténu, puis il alla s'amplifiant jusqu'à ce qu'il ne fût plus *possible* d'en douter. C'était le son d'une onde porteuse, le diapason en était différent de celui qu'avait produit l'émetteur, à l'autre bout de l'établi, et le volume en était plus réduit. Mais je ne doutais plus de sa réalité ni de sa provenance, je m'approchai au maximum du haut-parleur pour identifier la source du son.

« Bon, maintenant vous l'avez entendu. Vous allez faire le relèvement pour déterminer la direction du son et l'angle. Tâtonnez avec l'antenne directionnelle. »

C'est ce que je fis et, chaque fois que je la détournais le plus possible de la direction et de l'angle qu'elle avait au départ, le volume du signal diminuait. Il était au plus fort quand elle était est-ouest et à un angle de soixante-quinze degrés vers le haut. Quand on la tournait entièrement vers le haut, selon un angle de quatre-vingt-dix degrés, le signal disparaissait presque complètement.

« Il me semble déterminer avec précision d'où cela vient. » Je désignai un point au-dessus de ma tête et regardai le plafond peu élevé en bois. Tout à coup, une idée me traversa l'esprit : « Excusez-moi une seconde, il faut que je vérifie quelque chose. » Je m'emparai de la lampe électrique posée sur la table et sortis en courant. Je m'éloignai à reculons du bâtiment et braquai la lumière en direction du toit. Je ne vis rien, ni homme ni objet, il n'y avait pas d'arbres non plus au-dessus ni à côté.

Pourtant je remarquai à côté de la porte de l'atelier une série de barreaux métalliques qui permettaient de monter sur le toit. J'enfouis la lampe dans ma poche et les gravis à la hâte. Parvenu sur le toit, je promenai mon faisceau lumineux de tous côtés : le toit était en bois, la surface en était plane sans rien qui pût attirer mon attention, même pas le moindre fil électrique. Au-dessus c'était l'espace, l'atmosphère, les étoiles. Aucun obstacle entre elles et nous.

Je regagnai l'atelier. Amory était toujours piqué sur son siège et le même son sortait du haut-parleur, peut-être un peu plus intense.

« La première fois que j'ai entendu, j'ai eu la même réaction que vous, Ed, me dit-il.

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il peut s'agir de Jupiter ? »

Il hocha le chef : « Nous verrons ça plus tard Jouez avec ce signal en attendant. » Je fixai le point du plafond vers lequel l'antenne directionnelle était orientée : il se trouvait juste au-dessus de l'établi principal. Je grimpai sur ce dernier et fus ainsi en mesure de toucher le plafond ; je l'examinai soigneusement, il n'y avait pas non plus de fils à l'intérieur. Soudain on entendit par-dessus le son habituel un bip puis trois régulièrement espacés, enfin le son seul mais plus ténu.

Amory se pencha vers moi : « Ed, continuez à supposer que le son vient d'autre part que par le canal de l'antenne ; cherchez si je n'ai pas de fils dans les pieds de l'établi ou ailleurs.

— Je ne vois pas comment je peux me prouver que vous n'en avez pas, à moins de démonter vos dispositifs.

— Continuez à manœuvrer l'antenne : si les signaux ne deviennent plus forts que lorsque la boucle est orientée d'une certaine façon, c'est que les signaux viennent par là ; je ne vois vraiment pas d'autre hypothèse.

— Le signal va durer davantage, combien de minutes de plus ?

— Quelques minutes seulement, cela va s'atténuer petit à petit, de même que c'est apparu progressivement. Les quatre bips que vous avez entendus se trouvent à la moitié du message. »

Je fis comme il me disait et je manoeuvrai l'antenne de-ci, de-là, alternativement, entre l'une et l'autre position qui correspondait à un volume maximal du son. Les résultats de mon expérience ne variaient pas. Je la pointai dans la direction où le son était le plus fort et l'y laissai jusqu'à ce qu'il eût disparu totalement.

« Alors ? me demanda Amory.

— Une minute... »

Le haut-parleur demeurait silencieux bien que l'antenne fût pointée vers l'est, à un angle de soixante-quinze degrés. Je me dirigeai vers l'autre extrémité de l'établi et allumai le poste émetteur. Au bout d'une minute environ, les tubes ayant chauffé, on entendit un très faible bourdonnement dans le haut-parleur de l'émetteur. Ce son était à peine audible jusqu'à ce que j'eusse modifié l'antenne directionnelle pour la diriger vers l'antenne de l'émetteur. On entendit alors le son de tout à l'heure, net et clair. J'éteignis les deux dispositifs et jetai un coup d'œil à Amory.

« Venez, on va monter là-haut, prenez votre verre et la lampe. »

Je crus qu'il voulait rentrer à la maison mais il m'entraîna à sa suite vers les échelons qui permettaient l'accès au toit. Quand il fut tout en haut, il se pencha et il me dit de lui passer la cruche et les verres qu'il m'avait confiés, j'obéis puis le rejoignis sur son perchoir.

Il faisait assez clair grâce à la lune pour qu'il pût verser le vin sans en mettre à côté. « Le toit est propre, il n'y a pas d'échardes, vous pouvez vous asseoir ou vous étendre sans risque d'abîmer vos vêtements. Je viens souvent ici, j'aime me coucher sur le dos et contempler les étoiles. Il m'arrive dans la journée d'y prendre des bains de soleil, en maillot.

— Je me demandais à quoi servaient ces échelons, c'est une excellente idée », répondis-je.

Il s'assit et but une gorgée de vin. Il me semblait qu'il était de moins en moins sous l'empire de la boisson. Pourtant il déclara : « Ed, je crois que je suis passablement saoul. » Il posa son verre et s'allongea sur le dos, les mains derrière la tête, le regard perdu dans les nuées. J'en fis autant car la position paraissait

fort confortable. Il y avait une brise légère qui vous caressait le visage et on était bien ainsi à regarder le ciel. Hélas ! Je n'avais pas de temps à perdre, il me fallut rompre le silence :

« Alors, expliquez-moi pour Jupiter.

— Vous vous y connaissez, en astronomie, Ed ?

— Oh non, je ne sais pratiquement rien ; j'ai lu deux bouquins de vulgarisation, il y a quelques années, mais il ne m'en reste qu'un souvenir très vague. Je ne l'ai jamais étudiée sérieusement.

— Êtes-vous capable de localiser Jupiter parmi toutes ces étoiles ? »

Je me rappelai la direction de l'antenne et désignai une étoile d'un blanc brillant. Évidemment, si c'était bien Jupiter, il ne s'agissait pas d'une étoile mais d'une planète. « Est-ce celle-là ?

— Oui, me dit Amory, c'est la bonne direction et c'est le point le plus brillant par là.

— Et vous pensez vraiment que les signaux que nous avons entendus émanent de Jupiter ? Pourquoi ne peuvent-ils pas tout bonnement venir d'une source terrestre, disons à une soixantaine de kilomètres d'ici, et rebondir sur la couche d'Heaviside ?

— C'est bien ce à quoi j'ai pensé au début. Ensuite j'ai étudié ce type particulier d'onde et j'ai dû convenir qu'elle ne pouvait absolument pas rebondir sur la couche d'Heaviside, étant donné l'angle d'incidence, pour ainsi dire à la perpendiculaire. Il y avait aussi le *fait* que chaque fois que j'entendais le signal, il provenait de la même direction, du même angle...»

Je l'interrompis : « Exactement les mêmes, ou approximativement ?

— Je ne peux le dire avec certitude : aussi exactement que je peux le déterminer avec cette antenne. Ce n'est pas le moyen le plus précis. Il faut que je me procure un radiogoniomètre mais je n'ai pas encore eu le temps. Vous voyez, Ed, je travaille sur ces deux dispositifs depuis six mois, mais il n'y a que huit jours que j'ai perçu ce signal pour la première fois ; il était environ dix heures quarante-cinq du soir. Naturellement la direction m'a intrigué et j'ai conclu qu'il s'agissait d'une onde qui se réfléchissait sur l'Heaviside. J'ai recommencé l'expérience le

lendemain soir ; Dieu merci, j'étais à l'écoute de bonne heure car le signal a commencé neuf minutes plus tôt et ensuite huit minutes. Chaque nuit, il se produisait une légère avance, j'ai tracé la courbe ; je me disais que le *timing* avait sans doute une signification. Et puis, voilà qu'il y a quelques jours je me suis lancé dans l'astronomie... Je commençais à me demander s'il n'y avait pas, dans le ciel, quelque chose au point correspondant à chacun des temps indiqués sur ma courbe ; c'est ainsi que j'ai découvert la présence de ce bon vieux Jupiter ! »

Cette déclaration d'Amory me mit les idées en déroute. Après un instant de silence, j'articulai : « Mr. Amory, est-ce que j'ai bien saisi votre pensée : vous voulez dire que, chaque fois que vous avez perçu le signal, l'antenne directionnelle était dirigée vers Jupiter ?

— Autant que je sache ; évidemment c'est approximatif ; je vous ai déjà dit que je n'ai pas entre les mains les instruments qui me permettraient de faire le point avec précision et, d'autre part, je ne suis pas un astronome.

— La boucle toujours pointée dans la même direction, et cela correspondait chaque fois à la minute où Jupiter se trouvait dans cette direction ?

— En résumé, c'est exact. C'est bien le diable s'il ne s'agit que d'une simple coïncidence ! Pensez que cela s'est passé ainsi huit nuits de suite, aujourd'hui je savais à l'avance à quelle heure précise nous l'entendrions : c'est-à-dire cinq minutes plus tôt qu'hier... pour la bonne raison que c'est le moment où Jupiter passe par ce point dans le ciel. »

À force de regarder en l'air, je me sentais pris de vertige. Je me soulevai sur un coude et bus une rasade de vin. Je jetai ensuite les yeux sur mon compagnon allongé à côté de moi, les mains sous la nuque ; grâce au clair de lune je voyais bien son visage. Je me mis à l'étudier tandis qu'une foule de questions se pressaient dans ma pauvre cervelle.

Ce n'était pas le visage d'un homme qui essaie de monter un magnifique canular. La figure était ronde et candide, encore plus ronde et plus candide depuis qu'il avait enlevé ses lunettes à monture d'acier. Mais elle ne respirait pas la sérénité ; on sentait l'homme qui vient de découvrir quelque chose de si

insolite que le seul fait d'y penser le rend mal à l'aise.

Il dit : « Je vais vous demander de ne pas ébruiter la chose, Ed. Je veux dire que vous ne devez en parler qu'à Justine. Je pense qu'elle a le droit d'être au courant mais personne d'autre. Jusqu'à présent, seuls Randy et moi-même le savions. Maintenant, vous aussi êtes dans la confiance de manière à pouvoir en avertir ma nièce. Je ne veux pas que cela aille plus loin.

— Savez-vous qu'une rumeur court à Tremont au sujet de Mars ? »

Il laissa échapper un petit rire : « Mea culpa ! J'ai demandé à la bibliothèque des livres qui me donneraient des indications sur la localisation des planètes. Mais cette rumeur mourra de sa mort naturelle si rien d'autre ne vient la nourrir. Vous savez, Tremont est toujours pleine de ragots et bruits divers, c'est le propre des petites villes. On a dit pis que pendre sur moi.

— Et Randy ? Croit-il aussi que ces messages émanent de Jupiter ?

— Non ; n'empêche qu'il n'est pas fichu de trouver une autre explication satisfaisante, moi non plus d'ailleurs. Versez-nous encore un peu de vin. Ed. C'est drôle, ce soir plus je bois, plus je me sens lucide. Quand vous êtes arrivé je me sentais tout à fait parti. »

Je ne voulais pas boire davantage, le vin m'écoeure un peu, je n'aime pas en abuser. Je lui servis un dernier verre et m'allongeai à nouveau.

« Merci, Ed. Allez-vous dire à Justine que je suis cinglé ? »

Je réfléchis un moment, mais plus je réfléchissais, plus les idées tournoyaient dans ma tête et s'enchevêtraient ; pas moyen d'y voir clair. Néanmoins, au bout de quelques instants, mon horizon se dégagea et j'eus l'impression de posséder la clé de l'énigme.

Je me faisais des illusions... Si j'avais été assez astucieux pour deviner juste ce soir-là au lieu d'attendre au lendemain, on aurait compté un meurtre de moins dans les vingt-quatre heures.

Je ne me trompais pas dans mon hypothèse, seulement elle restait trop limitée.

CHAPITRE XI

Je me félicitais de mon astuce, j'étais peut-être malin mais pas assez pour sauver la vie de Stephen Amory.

Je répondis : « Non, vous n'êtes pas fou. D'après les faits exposés, je pense que vous avez fait une déduction parfaitement logique, je n'y vois aucune faille. Le seul point noir est que, jusqu'à présent, personne n'a jamais reçu de signaux émanant de Jupiter. Mais sans doute que personne n'a monté un dispositif comme le vôtre.

— Cela, j'ai de bonnes raisons de le croire.

— Il reste l'hypothèse que vous cherchiez à nous mystifier, cela est toujours dans les choses possibles mais je ne vois pas ce que vous y gagneriez. L'histoire de Jupiter a plus de chance d'effrayer Justine que de lui donner l'envie d'investir !

— Alors ?

— Alors, que savez-vous de Jupiter ? Je ne me rappelle pas grand-chose mais il me semble que ce n'est pas une planète très habitable.

— Elle serait même bigrement inhospitalière pour les hommes. Elle possède une force de gravité telle qu'elle vous aplatirait comme une crêpe ; quant à l'atmosphère qui y règne, on pourrait la comparer à de la soupe à la tomate mais elle est encore moins favorable à la respiration. Si on vit à la surface – si surface solide il y a, personne ne l'a jamais vue – l'atmosphère, ou ce qui en tient lieu, est si épaisse qu'il n'est pas question qu'une quelconque lumière puisse passer à travers. La température qui y règne est telle qu'à côté le pôle Nord paraîtrait une région équatoriale. Aucune vie – ce que nous connaissons sous ce nom – n'a de chances de s'y développer.

— Une vie d'une autre sorte pourrait s'accommoder de ces

rudes conditions ?

— Peut-être mais j'ai une autre idée. Voulez-vous que je vous en parle ?

— Avec plaisir.

— Eh bien, voilà : Jupiter a des satellites, il en a neuf. Deux d'entre eux sont les plus grands du système solaire ; ils sont beaucoup plus grands que notre lune à nous ; ils sont même plus grands que Mercure. Les conditions gravitationnelles ne doivent pas être si différentes des nôtres. Certains astronomes pensent qu'ils peuvent avoir de l'eau et de l'air. On peut en conclure qu'il y a des chances de vie sur l'un de ces satellites, d'une vie comparable en gros à celle de la Terre. Ceux auxquels je fais allusion sont le troisième et le quatrième (par ordre d'éloignement vis-à-vis de Jupiter), on les appelle Ganymède et Callisto, ils gravitent autour de Jupiter comme la lune autour de la Terre. »

Je continuai à fixer le firmament d'un air pensif. Soudain il me revint à l'esprit les quatre clics entendus au-dessus du son-signal. Je lui posai des questions à ce propos.

« Chaque fois, cela s'est produit de la même manière. Quelle signification y chercher ? Je ne saurais évidemment vous le dire. Y en a-t-il une ? Je donne ma langue au chat ; votre avis sur la question aura autant de valeur que le mien...

— Randy ou vous avez dû y faire allusion en ville. Seth Parkinson – de la chambre de commerce – m'en a parlé avant même que je ne vienne vous voir. Il m'a dit qu'il y avait quatre clics pour indiquer que le message venait de la quatrième planète qui est Mars. »

Amory eut un accès de douce hilarité : « Il en a de bonnes, ce Seth. Je lui ai parlé des clics juste après les avoir entendus pour la première ou la seconde fois, mais je n'ai jamais prononcé le nom de Mars. Il a trouvé ça tout seul, sans doute quand il a su que j'avais emprunté des livres sur l'astronomie à la bibliothèque.

— Et vous, vous n'y avez jamais pensé ?

— Pas spécialement. Je vous ai raconté qu'après m'être convaincu que les signaux ne pouvaient rebondir sur l'Heaviside, j'avais soupçonné qu'ils pouvaient venir d'une autre

planète. J'ai aussitôt vérifié si, chaque fois que j'avais entendu le signal, la même planète s'était trouvée dans la même direction. Je me suis d'abord préoccupé de Mars, c'est à Mars que tout le monde pense quand on croit qu'il y a communication entre la Terre et une autre planète, sans doute parce que c'est la planète la plus proche et celle qui ressemble le plus à notre Terre.

— Quelle est votre hypothèse personnelle, au cas où les signaux émaneraient bien de Jupiter ou d'un de ses satellites, sur la raison d'être de ces clics ?

— C'est une hypothèse que je lance comme ça, au petit bonheur. Si les clics ont pour but de nous indiquer leur origine, eh bien, Callisto, un des deux satellites de Jupiter dont je vous ai parlé tout à l'heure, est le quatrième. Ou bien alors ceux qui expédient ce message imaginent-ils que Jupiter est la quatrième planète parce qu'ils n'auraient pas découvert la présence de Mercure qui doit être terriblement petit vu de là-bas. Un peu comme nous qui avons mis un temps fou à découvrir Pluton. Ed, je crois vraiment que je suis saoul.

— Vous n'avez pourtant pas le débit ni la langue pâteuse...»

Je ne disais pas la vérité car j'avais remarqué qu'il avait la langue pâteuse, mais cela ne l'empêchait pas de parler distinctement et d'une façon sensée.

« Je le sais. Je suis lucide mais j'ai la tête qui tourne. Il vaut mieux que j'aille me mettre au lit. Je me méfie de cette descente dans l'état où je suis. Cela ne vous ennuerait pas d'aller chercher Randy ? Si vous êtes tous les deux au bas des échelons, vous m'empêcherez de me casser la tête au cas où...

— D'accord, j'y vais », et, joignant le geste à la parole, je descendis prestement et m'en fus quérir Randy toujours assis sous le porche. Je lui expliquai la situation, il éclata de rire en déclarant : « Quel sacré vieux ! Allons, j'arrive. »

Avec notre concours, Amory descendit sain et sauf du toit. Il nous assura qu'il pouvait naviguer tout seul dans la maison et aller se coucher sans notre aide. Il me pria de ne pas rentrer à Chicago sans lui faire signe, je promis soit de lui téléphoner soit de passer le voir. Il rentra chez lui et Randy m'accompagna jusqu'à ma voiture que j'avais laissée devant la maison. Il regarda le cadran lumineux de sa montre-bracelet : « Dire qu'il

n'est que dix heures quarante-cinq ! J'ai eu une de ces soifs toute la soirée, j'ai bien envie de faire un tour en ville pour boire un verre. Venez donc me tenir compagnie. Quand je le peux, j'aime bien avoir de la compagnie, ce n'est pas très gai de boire tout seul.

— Entendu, dis-je, montez.

— Il vaut mieux que je prenne l'auto de Steve et que je vous suive, sinon je n'aurai rien pour rentrer. » Je lui expliquai que je n'avais pas l'intention de passer toute la nuit à boire mais que, si vraiment il avait seulement l'intention de boire un verre ou deux, je me ferais un plaisir de le raccompagner. Il accueillit avec enthousiasme ma proposition.

Nous n'avions envie de bavarder ni l'un ni l'autre pendant le trajet. Je ne sais à quoi pouvait penser Randy mais moi, j'avais la tête farcie des récits d'Amory, des histoires de satellites, etc. J'avais l'impression que, comme eux, tout tournai ! dans ma cervelle, à un rythme endiablé. Je laissai à mon compagnon le soin de choisir le bar où il voulait s'arrêter. Il jeta son dévolu sur un bistrot, ma foi, assez calme, à part l'inévitable jukebox. Nous avions à notre disposition un coin bien tranquille. Je pris un peu de bière, jugeant que j'avais assez bu comme ça depuis le début de la soirée. Randy avala d'un coup un whisky sec et en redemanda un autre dans lequel il mit du soda. Nous restâmes silencieux pendant un moment puis, je ne sais par quel biais, nous en vîmes à parler de Jupiter.

« Quel vieil imbécile, s'exclama-t-il, il aurait mieux fait de la boucler. Les gens vont le croire piqué. Je n'aurais pas dû vous le dire, maintenant toute la ville en parlera.

— En tout cas, moi, je garderai le secret, je n'ai l'intention d'en parler qu'à Justine Haberman. Vous pensez bien que ce n'est pas elle qui s'amusera à répandre le bruit à Tremont.

— Vous verrez, ça se saura tout de même. Ici tout finit par se savoir. C'est le sort des petites villes. Dites donc, Hunter, si jamais vous aviez envie de commettre un meurtre – ou de chiper une part de gâteau – n'allez pas choisir une petite ville ! Vous n'auriez pas la moindre chance de vous en tirer.

— Vous pensez que le criminel qui a tué Foley Armstrong se fera sûrement épingler ?

— Sûrement. Les gens sont capables de tirer leurs conclusions. » Je le regardai avec stupéfaction : « On dirait que vous avez deviné.

— Oui, je crois, mais c'est juste une idée comme ça.

Si ça se trouve, le shérif y aura pensé aussi. Je n'ai aucune envie de prendre de risque.

— Il y a des gens qui vous diraient que c'est le devoir d'un bon citoyen. »

Il éclata de rire : « Ce serait peut-être mon devoir de bon citoyen, comme vous dites, d'apporter des précisions que je serais le seul à connaître sur le crime, mais pourquoi diable devrais-je parler d'une supposition, d'une simple supposition qui peut venir à l'idée de n'importe qui, à partir de faits que tout le monde connaît ? »

Je convins qu'il n'avait pas tout à fait tort et, profitant de l'occasion, lui demandai : « Pensez-vous que ce soit un homme sain d'esprit qui a assassiné ce pauvre Foley ? Pour des motifs normaux, si on peut dire ?

— Je ne répondrai sûrement pas à cette question, je ne peux pas sans vous dire à qui je pense. De toute façon, ce n'est pas facile de faire le distinguo entre fou et pas fou. Moi, j'en serais incapable.

— Il y a tout de même des cas limites, non ?

— D'accord, j'en suis sans doute un, et Steve aussi. Si je vous connaissais mieux, je dirais peut-être que vous aussi vous en faites partie. De temps en temps je me dis que tous les types sympa sont un peu piqués.

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire. Est-ce que vous avez vu une pièce qui s'appelle *Harvey* ?

— Non, connais pas.

— Il y a un passage formidable, je m'en souviens mot pour mot. Il s'agit d'un type, Elwood Dowd, qui a un peu perdu les pédales, il croit tout le temps voir un lapin ; c'est un chic gars. Le docteur s'apprête à lui faire une piqûre qui le guérira de son hallucination. Le chauffeur de taxi attend qu'on lui fasse la piqûre avant de se faire payer car il espère un pourboire, mais cela ne l'empêche pas de dire : « Sûr que ça le guérira, mais après il sera un être humain normal et Dieu sait que ce sont tous

des salauds ! »

Randy rit à gorge déployée, c'était la première fois que je le voyais rire, il m'en devint presque sympathique. Jusque-là il ne m'inspirait qu'une certaine réticence.

Quand il eut achevé son second whisky, il décréta qu'il en prendrait bien un de plus. « Et puis, ajouta-t-il, je tâcherai de lire votre pièce s'ils l'ont à la bibliothèque. Vous voulez une autre bière ? »

Je refusai en expliquant que je préférais m'en tenir là. Il alla quérir son troisième whisky.

« Pouvez-vous faire une commission de ma part à Mr. Amory ? (Il fit signe que oui.) J'ai promis d'aller le voir avant mon départ. Je vais sans doute être pris la plus grande partie de la journée, donc je ne pourrai repartir à Chicago que dans la soirée. Tant qu'à faire, je reviendrai dans la nuit. Cela me laissera le temps de passer chez lui en début de soirée, j'aimerais en profiter pour réentendre les signaux. Je serai là à neuf heures, voulez-vous le lui dire ?

— Comptez sur moi, mais cela ne le dérangera pas, il est toujours chez lui à cette heure-là. Et il sera dans son état normal, je ne l'ai jamais vu ivre deux soirs de suite. Il a généralement une gueule de bois terrible le lendemain de ses cuites et, ce soir, il en tient une bonne.

— Cela vaut mieux pour lui. Les gens à qui l'alcool ne fait apparemment aucun mal sont destinés à devenir des ivrognes invétérés. Heureusement je n'en fais pas partie.

— Ni moi non plus, affirma-t-il. En fait je ne peux pas boire beaucoup, trois ou quatre verres au maximum. Je commence à me sentir un peu parti. Sans ça je serais resté bouche cousue, je n'aurais pas eu l'idée de vous dire que je me doutais de ce qui était arrivé à Foley Armstrong.

— Alors si je vous en offre un de plus, vous vous déboutonnerez tout à fait ? »

Il hocha le chef énergiquement : « Je vous jure que si je savais vraiment quelque chose, je vous le dirais. »

Cela ne m'empêcha pas d'offrir une autre tournée, je me résignai à avaler une seconde bière. Il avait dit vrai en avouant qu'il ne supportait pas un excès de boisson : il commençait à

sentir les effets fâcheux de ses trois whiskys consécutifs : il avait la langue encore plus pâteuse qu'Amory, et je sentis qu'un verre de plus avait des chances de le rendre éloquent.

Sur l'instant, il se sentit plutôt porté vers la musique que vers la conversation, aussi mit-il des pièces dans le juke-box. Je n'y aurais vu aucun inconvénient s'il n'avait pas choisi des chansons de cow-boys et des hillbillies⁶. Moi, j'aurais préféré un peu de jazz, un petit solo de clarinette exécuté par Goodman, mais les ballades de cow-boys, il y a de quoi vous rendre fou. Bien fait pour moi ! J'étais servi, c'était réussi, moi qui voulais le faire parler ! Je me réjouis vivement quand, ayant achevé son verre, il donna le signal du départ. Nous sortîmes dans la nuit paisible, au clair de lune, loin des chevauchées, du choc des éperons et des mornes coyotes aux cris lamentables. Une fois dans l'auto, aucun de nous n'ouvrit la bouche et je le reconduisis chez lui. Je m'engageai dans l'allée et stoppai mais il ne fit pas mine de descendre. Je lui lançai un coup d'œil, il n'avait pas l'air vraiment ivre mais il semblait avachi. Je sentis qu'une inquiétude le rongait qu'il avait envie de partager avec moi ; je lui tendis une cigarette, mon briquet, comme pour l'inviter à se détendre, et nous restâmes assis paisiblement pendant quelques minutes. C'est lui qui rompit le silence :

« Hunter, je crois que j'ai eu tort de vous dire ça.

— À quel propos ? demandai-je, pour l'aider à aller plus loin.

— Quand je vous ai dit que Steve était cinglé avec toutes ces histoires de Jupiter. Je n'en sais trop rien, je m'embrouille dans tout ça.

— Vous n'êtes pas le seul !

— Il est trop crédule, trop imprudent, il... je trouve qu'il prend trop de risques.

— Voyez-vous une autre explication, pas une meilleure mais une de rechange qui cadrerait avec les faits ?

— Mais non, je ne vois rien et c'est ça qui ne me plaît pas. Remarquez, je ne me prends pas pour Dieu le Père comme cela lui arrive parfois. Il y a sûrement une autre explication, ça vient de bien plus près que Jupiter. Steve Amory, lui, ne veut rien

⁶ *Hillbillies* : airs populaires chantés par les montagnards du Sud.

savoir, il n'y a plus moyen de discuter avec lui. Je pense qu'il est tout à fait à côté de la plaque pour ça mais je ne le crois pas cinglé. En tout cas, pas dans ses recherches en général.

— Alors il y a un autre domaine où vous le trouvez un peu piqué. Vous m'avez dit au bistrot qu'il l'était un peu.

— J'ai été trop bavard... j'essaie de me rattraper d'un côté et je vais trop loin dans un autre sens, pas moyen d'en sortir ! Ce n'est pas moi qui vous apprendrai que nous avons tous nos petites lubies.

— En quoi consistent celles d'Amory ?

— Vous allez vous ficher de lui si je vous le dis... Et puis tant pis, il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Il aime jouer, jouer des pièces.

— Par exemple ?

— Surtout du Shakespeare mais il touche un peu à tout.

— Tout seul ? Il n'a pas un groupe de comédiens amateurs avec qui travailler ?

— S'il y en avait *un*, il y passerait ses jours et ses nuits mais il n'y en a pas. Il a essayé d'en monter un à Tremont, il y a dix ans mais ça n'a rien donné et il a laissé tomber. Maintenant c'est un passe-temps solitaire.

— Ça vaut peut-être le mien : je joue du trombone.

— Moi, j'ai essayé de jouer du cor quand j'étais gosse, à l'école. Je crois que je n'étais vraiment pas doué, je n'étais jamais en mesure. Enfin, Steve a une petite compensation, il peut s'écouter depuis qu'il a un magnétophone. Sans blague, je vous assure qu'il peut jouer une scène entière de *Hamlet* en prenant des voix différentes. La scène finie, il écoute sa performance... Je ne dis pas qu'il fasse les rôles féminins, en tout cas je ne l'ai jamais entendu, mais il peut vous jouer un dialogue entre Hamlet et Polonius. Le fait de s'enregistrer, cela lui permet de corriger ce qu'il n'aime pas dans sa façon de jouer. N'allez surtout pas lui dire que je vous en ai parlé, je n'aurais pas dû, j'ai la langue trop bien pendue, c'est la faute au whisky ! »

J'éclatai de rire : « Ne vous en faites pas, je n'enregistre pas. Je ne dirai rien à Justine. Vous savez, je ne trouve pas cela plus saugrenu que de faire une collection de timbres. Ce

magnétophone me tente. Si je n'avais pas laissé mon trombone à Chicago, chiche que je le lui emprunterais pour me rendre compte de mon talent ! Évidemment, il se demanderait comment je sais qu'il en a un... de toute façon, pas la peine de se casser la tête, je n'ai pas mon trombone.

— Ce serait moins bizarre s'il se contentait de déclamer, mais c'est qu'il se grime aussi et il se déguise. Il a tout un placard plein de costumes, tout un bazar de fards, de postiches, etc. Sans parler d'une glace où il peut s'admirer des pieds à la tête. »

Ces détails supplémentaires me donnèrent un coup, je trouvais que ça allait un peu loin pour un simple hobby, notre homme dépassait les bornes de l'excentricité. Je tentai de me représenter ce que ça donnerait pour moi de me déguiser et de jouer un rôle tout seul... non, décidément, je ne pouvais pas. J'essayai de m'imaginer avec mon trombone, je pouvais m'évoquer exécutant un solo au Carnegie Hall mais je n'irais pas m'acheter un habit du soir pour jouer tout seul dans ma chambre. Donc, même en la transportant dans mon domaine à moi, son attitude m'étonnait, il est vrai qu'au théâtre le costume joue un rôle plus important que pour un simple musicien.

« Et vous ? Parlez-moi de vos lubies personnelles. Sautez-vous à la gorge des gens ? »

Il gloussa : « Non, quand même pas ! Mais c'est pire que la manie de Steve, c'est vous qui l'avez, dit, je collectionne les timbres. »

Sur ce, il ouvrit la portière et sortit : « Pour l'instant je vais collectionner un peu de sommeil. Merci de m'avoir raccompagné, merci, merci pour tout.

— Je vous revois avant mon départ ?

— Il y a des chances. Je serai sans doute à la maison demain soir quand vous viendrez dire au revoir à Steve. Bonsoir. »

Je le suivis des yeux tandis qu'il passait sous le porche et se glissait dans la maison, me demandant ce qu'il avait voulu faire : défendre Amory ou me donner une mauvaise opinion de lui ?

Je n'avais aucune preuve pour en juger, j'en étais réduit à de simples conjectures.

Je repris la route. À l'hôtel, il n'y avait aucun message pour

moi, à vrai dire je n'en attendais pas – et j'allai me coucher. Il était une heure passée, j'aurais mieux fait de dormir tout de suite car j'avais très peu dormi, la veille, à Chicago et j'avais eu une journée diablement chargée, mais je ne pouvais trouver le sommeil. Les événements de la journée passaient et repassaient devant mes yeux, je pensais aussi à ce qui m'attendait le lendemain. Il me semblait – conclusion fort déprimante de ces deux jours passés à Tremont – que je n'avais pas avancé d'un pas dans l'enquête demandée par Justine Haberman, que je me trouvais dans un véritable cul-de-sac. Je n'avais pas la plus petite idée de ce que je pourrais mettre dans le rapport destiné à Justine. Si elle m'avait interrogé ce soir, je lui aurais déversé un salmigondis d'hypothèses à moitié ébauchées en lui demandant de tâcher d'y voir clair, elle-même. J'étais la honte de l'agence Starlock et de mon oncle qui avait pris le risque de m'y faire entrer.

À quoi se résumait mon emploi du temps d'aujourd'hui ? J'avais mis du baume sur ma blessure d'amour-propre grâce à l'empoignade avec le shérif ; j'étais tombé amoureux d'une jeune personne ; je m'étais mêlé d'une histoire de meurtre qui ne me regardait absolument pas et, ce qui était pire, sans aucun résultat ; enfin j'avais passé beaucoup de temps à me demander si Amory, Randy et compagnie étaient cinglés ou non, sans mesurer qui l'était en priorité.

Eh oui ! Le plus cinglé de tous, sans conteste, était un certain Ed Hunter. Je ne m'accusais pas d'avoir déraillé dans l'affaire du meurtre, je n'avais pas fait de recherches de ce côté-là. Mais pour ce qui était de mon vrai boulot, j'avais perdu de vue l'essentiel de mon enquête ; j'avais bavardé avec Amory, j'avais bavardé avec Randy, et chaque fois j'avais omis d'en parler. Ce que Justine tenait à savoir, ce n'était pas si son oncle entrait en communication avec Mars, Jupiter ou les Pléiades ; elle voulait savoir si elle avait des chances de gagner de l'argent sur la *Terre*. J'avais posé toutes sortes de questions, écouté toutes sortes de réponses mais j'avais totalement oublié de demander quel type d'appareil c'était, en quoi il était différent des autres en circulation. Je n'avais pas demandé non plus quel genre d'acheteur serait intéressé si l'appareil fonctionnait aussi bien à

grande distance qu'à petite (ce qu'affirmait Amory). Je ne m'étais pas enquis non plus du prix. Je me sentais d'autant plus en faute que mon oncle m'avait rebattu les oreilles à ce sujet, quand j'avais fait mes débuts à l'agence. Il m'avait répété sur tous les tons : « Mon petit gars, ton boulot principal sera de poser des questions. Faut te creuser la cervelle pour trouver quel genre de questions poser. Tu sais, si on pose les bonnes questions, on a déjà la moitié de la réponse. » Je lui avais dit que je trouvais son truc diablement astucieux. Il m'avait répondu, avec son sourire finaud, que quelqu'un l'avait dit avant lui, il pensait que c'était Platon.

Je décidai que ces questions oubliées jusque-là seraient les premières que je poserais le lendemain soir à Amory ; les messages émanant du quatrième satellite de Jupiter viendraient après. Sur ce, je m'endormis et je ne rêvai pas que mon visage était maculé de sang, ce qui montre que je n'ai rien d'un prophète ou d'un devin.

Je n'ai pas grand-chose d'un détective non plus, sinon j'aurais deviné ce que Randy pensait au sujet de la mort de Foley Armstrong. Or Randy ne se trompait pas.

CHAPITRE XII

J'avais demandé qu'on me réveillât à huit heures, ce qui fut fait. La sonnerie du téléphone me tira impitoyablement d'un doux rêve où figurait bien entendu Molly Kingman. Je remerciai et m'assis sur mon séant en essayant de rappeler à moi les images envolées. À défaut de celles du rêve, mon imagination sut évoquer la jeune fille de façon à me satisfaire.

Le téléphone sonna à nouveau. Cette fois j'entendis au bout du fil la voix du shérif : « Hunter ? Enquête à dix heures, à la morgue chez Smithson ; c'est dans la grand-rue, à un pâté de maisons du Tremont House vers la droite.

— D'accord, j'y serai.

— Écoutez, je préfère vous mettre au courant d'abord. Passez chez moi à neuf heures et demie, cela vous va ?

— À condition que j'en sorte sain et sauf. »

Mon humour ne sembla pas être à son goût, il grommela et je me hâtai de dire : « Entendu, je passerai. » Il raccrocha sans ajouter de formule de politesse.

Je m'habillai et descendis. Pendant que j'avalais mon petit déjeuner, il me vint à l'esprit que, l'enquête ayant lieu ce matin, cela me donnerait le temps de m'entretenir un moment avec Amory dans l'après-midi, ce qui ne m'empêcherait pas de retourner chez lui ce soir pour réentendre le message, d'où qu'il vînt.

Aussitôt après la dernière bouchée, je l'appelai.

« Je suis désolé, Ed, me dit-il, je suis obligé d'aller à Joliet pour acheter du matériel. Je pars dans une heure ou deux et ne serai de retour qu'en fin d'après-midi, Randy m'accompagne.

— Cela ne fait rien, Mr. Amory, c'était une idée qui m'était venue comme ça, au cas où vous auriez été libre. Je vous verrai à

neuf heures, ce soir. »

Il était neuf heures un quart, juste le temps sans me presser d'être exact à mon rendez-vous, au bureau du shérif. C'était tout près, je n'avais pas besoin de prendre la Cadillac qui était au parking de l'hôtel. Je restai deux minutes immobile dans la rue à profiter du bon soleil puis me rendis à pied chez lui. Il était d'une humeur revêche. Quand son employé m'introduisit dans son antre, il grommela. Je compris que c'était une invitation à m'asseoir puis il déclara : « Rien ne va plus. Il faut remettre l'enquête à cet après-midi, Cordell a une opération qui, paraît-il, ne peut attendre.

— On est obligé de l'attendre ?

— Évidemment, une enquête judiciaire sans coroner, on n'a jamais vu ça ; c'est lui qui dirige les opérations, moi, j'ai simplement les emm...»

Il prit dans un tiroir une photo encadrée d'un homme au visage souriant. Il avait l'air bigrement sympathique. Le shérif me la tendit : « Vous avez déjà vu ce type-là ?

— Est-ce Foley Armstrong ? Si oui, je ne peux pas vous dire de façon certaine que je le reconnais. N'oubliez pas que j'ai vu le cadavre au clair de lune et que son visage était dans un drôle d'état. Peut-être si j'étais resté un certain temps à le regarder... mais il n'y avait pas de raison, je ne pouvais deviner qu'il allait changer de place !

— Vous ne pouvez l'identifier de façon positive ? »

Je hochai la tête : « Il est *possible* que ce soit lui dont j'ai trouvé le cadavre sur la route, je ne peux pas donner une réponse négative. »

Il commença à s'humaniser, son visage se décrispa, sans doute avais-je donné la réponse qu'il escomptait.

« O.K., dans ces conditions, je ne vous fais pas comparaître, restez en dehors du coup. »

Je n'avais pas compté sur une pareille aubaine. Je me levai : « O.K. Ça me va tout à fait.

— Attendez une minute, ne vous sauvez pas, je veux que vous fassiez deux dépositions écrites et que vous les signiez ; Howie, le type qui est dans la pièce au fond, vous servira de témoin. Il peut même vous les taper, si vous ne savez pas le faire vous-

même.

— Pourquoi vous en faut-il deux ?

— Parce que. Vous n'avez pas à vous *soucier* de ça mais je tiens à garder les deux choses séparées : vous *dites* que vous avez trouvé un cadavre sur Dartown Road, vendredi soir. D'accord, je vous laisse le soin de l'écrire et de le signer. Mais étant donné que vous ne pouvez jurer que c'était Foley Armstrong, je garde à part cette déposition. Pas de raison de bousiller l'enquête en introduisant ça.

— Vous devez tout de même avoir vos raisons.

— J'en ai mais ça *me* regarde. Maintenant, pour la seconde déposition, vous dites juste comment vous avez trouvé dans les cendres de l'étable de Jeb O'Hara un squelette. Je m'en servirai pour l'enquête. »

Je lui demandai alors comment expliquer dans ma seconde déposition pourquoi je m'étais mis à gratter dans les cendres, si je ne disais pas que j'avais de bonnes raisons de croire que le cadavre de la veille pouvait s'y trouver.

« Vous avez donné à Jeb une bonne version des événements, me répondit-il, c'était vrai dans une certaine mesure. J'en ai parlé avec Mrs. Bemiss. Vous pouvez dire qu'elle vous avait demandé de faire un papier sur l'incendie et que, par gentillesse pour elle, vous avez posé des questions et fouillé dans les cendres. D'ailleurs, elle vous a bien demandé de lui avoir des tuyaux pour son journal ?

— Oui mais son article, enfin l'article de l'*Advocate*, fera le lien entre les deux faits. »

Il fronça le sourcil : « Je lui ai parlé ce matin, je lui ai demandé d'y voir deux faits divers séparés. Elle m'a répondu qu'elle... — quelle expression a-t-elle employée ? Ah oui, j'y suis — qu'elle minimisait votre rôle dans les deux circonstances. »

Je pris mon temps pour réfléchir puis déclarai : « Au fond, vous voulez un verdict qui ne formule aucune conclusion sur les circonstances de la mort de Foley, au lieu d'un verdict qui conclut au meurtre ? Si j'avais pu identifier le cadavre comme celui de Foley Armstrong, grâce à la photo, cela vous aurait été impossible. Puisque je n'ai pu donner une réponse affirmative,

vous pensez obtenir ce genre de verdict. Comme ça, au cas où l'énigme n'est pas résolue, vous ne risquez pas d'avoir un "crime non élucidé" dans votre dossier de shérif. Je ne me trompe pas ? »

Il rougit de colère et de confusion. J'aurais mieux fait de m'en tenir là mais je poursuivis : « Votre astuce consiste à ne pas faire entrer les deux affaires dans la même boîte, je veux dire qu'en en faisant deux affaires séparées, il faut deux enquêtes judiciaires : une sur Foley Armstrong, une sur le cadavre de Dartown Road.

— Vous êtes cinglé, Hunter, il n'y a que votre témoignage qui...

— Pardon, m'écriai-je, il n'y a pas que mon témoignage, il y a un *corpus delicti*. En tant que shérif, vous savez que cela ne veut pas forcément dire un cadavre, mais bien la preuve qu'un crime a été commis. Or mon récit, plus le sang trouvé sur Dartown Road et que Cordell a analysé en prouvant que c'était bien du sang humain, tout cela constitue un *corpus delicti* justifiant l'ouverture d'une enquête pour meurtre. »

Je fus stupéfait de le voir sourire : « Si telle est votre conviction, dit-il, je suis prêt à l'ouvrir mais je préfère attendre qu'il y ait un peu plus de faits. Il sera temps d'ici une semaine ou deux. En attendant, je vous retiens comme témoin essentiel. J'ai appris que vous vous apprêtiez à repartir pour Chicago, je crains que ça ne contrarie vos projets. »

Je réussis à prendre un air enjoué comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie. Pourtant il m'avait bel et bien eu. Je n'avais pas envie de me battre sur ce terrain. Après tout il conservait peut-être un reste d'humanité ; il avait sans doute de bonnes raisons pour restreindre mon témoignage sur la découverte de vendredi soir, en se gardant de le lier à l'enquête sur Armstrong. Les policiers n'aiment pas en général donner des informations sur un crime qu'ils n'ont pas encore élucidé, c'est une maladie professionnelle... Avec un haussement d'épaules, je me bornai à répondre : « Vous avez gagné. Où est la machine à écrire ? »

Je me mis à taper mes deux dépositions dans la pièce voisine, en m'efforçant de les rédiger avec la plus extrême

concision. Kingman approuva de son grognement habituel, et son employé servit de témoin tandis que j'apposais ma signature.

« Alors vous quittez définitivement Tremont, ce soir ? »

Je lui dis que je partirais après un dernier rendez-vous avec Amory. Il nota mon adresse et mon numéro de téléphone à Chicago.

« Attendez une seconde, me dit-il. J'ai une question à vous poser à propos de cette histoire de lycanthropie.

— Que voulez-vous savoir ?

— Je me demandais comment vous pouviez savoir tant de choses sur le sujet au pied levé. Il n'y a pour ainsi dire rien à tirer de ces bouquins de la bibliothèque. Dans les encyclopédies, il y a trois fois rien.

J'ai essayé de me documenter parce que ça m'avait l'air, oui, ça m'avait l'air d'être une bonne piste mais je ne sais pas où trouver des informations. Comment vous avez fait, vous ?

— Moi non plus, je ne sais pas grand-chose, je connaissais juste la définition, je crois que j'ai dû la lire dans un livre sur les superstitions populaires qu'on m'avait passé autrefois. Il y avait un chapitre sur les loups-garous où on disait ce qu'était la lycanthropie, et comment quelques cas de cette maladie mentale avaient pu faire croire à la réalité des loups-garous ; de la même façon que les chauves-souris vampires – qui existent – ont donné naissance à la croyance en des hommes vampires qui, eux, n'existent pas.

— Vous vous souvenez du nom de ce bouquin ?

— Pas pour l'instant, je tâcherai d'y penser et je vous le ferai savoir.

— Ouais... c'est bizarre que vous vous rappeliez la substance et pas le nom du livre. Vous savez pourquoi c'est bizarre ? »

Je secouai la tête, ne sachant où il voulait en venir.

« Et l'acrophobie ? Vous savez ce que c'est ? »

Il me semblait que je connaissais vaguement le mot, mais sans mettre quelque chose de précis derrière. Je dis : « À cause de phobie, je devine que c'est une crainte anormale de quelque chose mais de quoi ?

— De l'altitude. Je connais ça parce que je la ressens un peu,

pas beaucoup, juste un peu. Un homme qui est *atteint* de quelque chose lit forcément un tas de trucs sur la question, cela l'intéresse. Je ne pense pas que beaucoup de gens soient au courant de ce qu'est la lycanthropie. En fait je suis bien sûr qu'ils se comptent sur les doigts de la main ; je le sais parce que j'ai posé la question à pas mal de types. Vous voyez ce qui me passe par la tête ?

— Mais oui, bien sûr ! Seulement, si vous en étiez convaincu, vous m'auriez déjà fichu en taule ; vous auriez appelé à la rescousse la police de l'État, la garde nationale et vous me feriez garder par tout un régiment ! »

Il grommela : « Je crois plutôt que vous auriez eu toutes les chances de vous faire abattre au moment de l'arrestation.

— C'est une pensée bien réconfortante.

— Ce n'est pas tout, Hunter. Nous n'avons pas un seul exemple de lycanthropie dans le pays jusqu'au jour de votre arrivée. Qu'en dites-vous ? »

Je m'étais levé pour prendre congé, du coup je me rassis.

« Vous ne *me* faites pas peur, shérif. Mais à cause de l'agence Starlock, je ne peux pas vous laisser caresser des idées pareilles. Avez-vous un bon psychiatre en ville ?

— Non, il n'y en a pas. J'ai parlé à Cordell de ça, je lui ai demandé si on pouvait procéder à un examen. Il m'a dit qu'aucun psychiatre ne consentirait à garantir la santé mentale d'un sujet, s'il n'avait pas la possibilité de le laisser longtemps en observation et de le soumettre à toutes sortes de tests ; surtout dans le cas où le type essaierait de cacher le fait qu'il n'est pas entièrement normal. C'est encore plus difficile si le sujet est atteint d'accès de démence et non d'un déséquilibre permanent. »

Je me levai à nouveau en disant : « Je regrette, c'était dans une bonne intention ! »

Nous marchâmes de concert jusqu'à la porte du bureau. Il marmonna : « Je ferais peut-être bien de me faire examiner *moi-même*, ça ne doit pas tourner rond pour que je ne vous arrête pas séance tenante. » Cela ne l'empêcha pas de me donner une solide poignée de main, si vigoureuse que je faillis compter mes doigts pour voir si, d'aventure, il n'en avait pas

gardé quelques-uns dans son énorme patte. On peut dire cependant que je me trouvais en meilleure forme qu'à la fin de notre premier entretien à son bureau.

Je m'en fus chercher la Cadillac au parking. J'espérais avoir une chance de joindre Amory avant son départ, je désirais vivement pouvoir m'entretenir un peu avec lui. Lors de notre communication de neuf heures quinze, il m'avait dit qu'il partirait dans une heure ou deux, or il y avait une heure un quart de cela. Si j'arrivais à temps, il n'aurait peut-être plus très envie de s'en aller. Je m'y rendis donc aussi rapidement que possible mais quand je frappai à la porte, personne ne répondit. Par curiosité, je tentai de tourner le loquet de la porte d'entrée – je ne mis pas longtemps à regretter cette impulsion – la porte s'ouvrit, je la fermai vivement et regardai autour de moi. Dans le pré, de l'autre côté de la route, une vache café-au-lait tachetée de blanc broutait paisiblement sans se préoccuper de moi. Je pestai intérieurement contre Amory qui était parti sans fermer sa porte, m'induisant ainsi en forte tentation, et je restai un instant à me demander si j'allais entrer ou non, sachant, hélas ! ce que je ne tarderais pas à déceler. L'occasion était trop belle pour vérifier si ce que m'avait raconté Randy à propos des fards, postiches, déguisements et miroir en pied, n'était pas le fruit de son imagination. Si Randy m'avait mené en bateau, je ne croirais plus rien de ses autres récits et je reconsidérerais la situation.

Après un dernier coup d'œil à la vache, j'entrai délibérément dans la maison, en laissant la porte ouverte. J'étais sûr, au cas où j'entendrais la voiture, d'avoir le temps de descendre dans la pièce de devant ; j'expliquerais que, la porte étant restée ouverte, je m'étais permis d'entrer pour voir s'il y avait quelqu'un. Je grimpai quatre à quatre l'escalier, découvris qu'il y avait trois chambres. Deux d'entre elles avaient leur porte ouverte, elles étaient fort banales. Aussi essayai-je de pénétrer dans la troisième. Je n'eus aucun mal car la porte n'était pas fermée à clé. Randy n'avait ni menti ni exagéré. Dans un coin il y avait le magnétophone juché sur un petit meuble, le couvercle était ouvert, on voyait les bobines et les fils. Un des murs était occupé par un gigantesque miroir et l'autre par trois placards. Il

y avait aussi une coiffeuse encombrée de pots et d'onguents de toutes sortes, une chaise était installée devant. Il y avait aussi d'autres pots et boîtes empilés sur des étagères.

J'ouvris les portes d'un des placards et aperçus une bonne douzaine de costumes : une tunique romaine qui devait servir à Jules César ou à Brutus ; la robe d'Othello ; une cape noire pour l'opéra. Sur la planche au-dessus se trouvaient les coiffures qui allaient avec : couronne, casque de papier mâché, haut-de-forme, etc. Je fis un bref inventaire des deux autres placards, c'était le même genre de déguisements. Je comptai environ une trentaine de costumes. Sans doute un psychologue, qui aurait eu le temps de les étudier, eût pu, d'après le choix fait par Stephen Amory, tirer des conclusions intéressantes sur son caractère mais il me manquait à la fois la compétence et le temps.

Donc Randy avait dit vrai. J'éliminai aussitôt l'hypothèse que le tout appartînt à Randy plutôt qu'à Amory et que ce fût son hobby à lui, en me plantant devant le miroir et en tenant les costumes devant moi : ils étaient tous faits pour une taille inférieure à la mienne alors que Randy était nettement plus grand que moi. J'aurais aimé faire fonctionner le magnétophone mais je craignais de manquer de temps. Je descendis, jetai un bref coup d'œil par la fenêtre pour être sûr que le seul être vivant en vue était la vache, et sortis en refermant la porte derrière moi. Je fis le tour de la maison pour aller jusqu'à l'atelier, le verrou était sur la porte, sinon j'aurais tenté de voir si Amory n'était pas en train d'y travailler ; j'en aurais profité pour inspecter un peu les lieux.

Je retournai à Tremont. Tout marchait comme sur des roulettes. Il ne me restait plus rien à faire – nécessité ou plaisir – pendant les neuf heures suivantes, sinon arranger les choses avec Molly Kingman de manière à pouvoir la revoir. Je m'achèterais une bagnole et rien ne m'empêcherait de venir jusqu'à Tremont une fois par semaine. Mais il fallait préparer le terrain avant de quitter la ville, ce que je me proposais de faire cet après-midi. Cent soixante kilomètres, c'est loin quand il faut prendre le train avec changements et correspondances mais, même avec une voiture moins rapide que la Cadillac, il me faudrait moins de trois heures par trajet.

Je garai la voiture devant l'hôtel et hésitai à téléphoner à Molly sur-le-champ. Non, me dis-je, il est juste midi. Étant donné que l'enquête est fixée à cet après-midi, le shérif risque d'être chez lui pour le déjeuner. Mieux valait attendre deux heures. Kingman ne m'avait pas indiqué l'heure de la séance mais je pensais qu'il serait absent à partir de deux heures, pour tout le reste de l'après-midi. Je penchai un instant pour un déjeuner avec Mrs. Bemiss puis y renonçai : sans doute dînerais-je avec elle ce soir. Je trouvai une lettre dans mon casier en rentrant à l'hôtel. Je ne m'y attendais pas du tout. Quand la « chambre de commerce » me tendit la lettre, je reconnus l'écriture de pattes-de-mouche de l'oncle Am et me demandai quelles circonstances imprévues le poussaient à m'écrire. Il m'avait gribouillé quelques lignes sur le papier d'écolier dont on se servait à l'agence pour rédiger les rapports. C'était bref :

« Ed, j'aurais dû penser à t'en parler pendant notre petit déjeuner : si vendredi soir, à la fin de tes trois jours, tu n'es pas content de tes résultats, préviens-moi et je viendrai. Nous pourrons consacrer un peu de notre samedi matin à réfléchir ensemble, deux têtes valent mieux qu'une, excepté sur un furoncle. Puisque c'est ta première besogne chez Starlock, je veux que tu nous fasses honneur. Je resterai à la maison toute la soirée de vendredi pour que tu puisses me joindre par téléphone. »

Bon vieil Oncle Am, tout prêt à s'offrir un samedi qui ressemblerait comme deux gouttes d'eau à son boulot de chaque jour, quel dévouement !

Je cherchai si, à sa place, j'aurais fait autre chose que ce que j'avais fait mais ne trouvai rien... puisque j'avais l'intention de réparer mon oubli en posant ce soir les fameuses questions à Amory ; il me semblait qu'il n'y avait rien de plus sur mon emploi du temps de détective. À moins que...

J'y réfléchis pendant mon déjeuner que je pris au restaurant. Je sentais qu'il y avait quelque chose qui clochait dans le rapport que j'allais avoir à rédiger, mais quoi ? Il me fallut du temps pour le dépister. Soudain, la lumière se fit : mais oui, ce serait un rapport sans conclusions précises. Après toutes mes

entrevues avec Amory, je n'étais pas capable de discerner, en mon for intérieur, s'il était un vieux toqué ou un génie.

Évidemment je savais que ce n'était pas un filou, la belle affaire ! Ma cliente n'avait pas besoin de moi pour en être certaine... Ce soir, dernier délai, il me fallait en mon âme et conscience opter pour un des deux termes de l'alternative. Pouvais-je espérer résoudre l'énigme de la mort de Foley en découvrant des liens avec l'invention de Stephen Amory, la chance m'en paraissait vraiment minime. Et même s'il y avait une possibilité de ce côté-là, comment parvenir à voir clair en un jour ou deux ? Dieu sait que j'appréciais la proposition de l'oncle Am, mais je ne voyais pas ce que sa collaboration changeait au problème. Je craignais fort d'avoir à reconnaître au bout du compte que j'avais totalement failli à ma tâche.

Après déjeuner, j'allai à la bibliothèque et me plongeai dans la lecture, à la fois pour tuer le temps jusqu'à deux heures (heure présumée du départ du shérif de sa maison) et dans l'espoir de voir apparaître Molly. Hélas ! Mes espoirs furent déçus. À deux heures pile, mon temps de faction toucha à son terme et je me précipitai dans la rue, à la recherche d'un drugstore pourvu d'une cabine téléphonique. Je cherchai le numéro de Kingman dans l'annuaire et appelai. Ce fut Molly qui me répondit : « Allô.

— Molly, c'est Ed Hunter à l'appareil. »

Elle sursauta : « Ed, c'est de la folie de m'appeler ici.

— Je ne pouvais pas faire autrement, je pars ce soir. C'est la seule chance qui me reste de vous revoir. Je ne peux pas rentrer à Chicago sans... »

Il y eut un dé clic : elle avait raccroché... ou bien on avait coupé. Je fixai l'appareil d'un œil atone, qu'est-ce que cela voulait dire ? Si c'était elle qui avait coupé la communication, pour quel motif l'avait-elle fait ? J'étais sûr de ne pas avoir fait si *mauvaise* impression sur elle.

Je fouillai dans ma poche à la recherche d'une autre pièce mais un doute me prit ; était-ce sage de la rappeler ? Était-elle à ce point effrayée par les réactions paternelles ? Je pensai tout à coup : est-ce que Kingman parlait à la maison de ce qu'il faisait en tant que shérif ? Si oui, il avait très bien pu parler de moi

comme d'un tueur fou. Était-ce à cause de cela qu'elle avait eu l'air si paniquée au téléphone ? Pouvait-elle vraiment croire que je cherchais à l'attirer loin de la ville pour me précipiter sur elle et la mordre à la gorge ? La dernière fois, elle avait pu constater que je n'en avais rien fait.

Mieux valait en toute hypothèse vérifier si elle m'avait réellement raccroché au nez ou si c'était dû à un mauvais fonctionnement du téléphone.

Je remis une pièce et refis le numéro. Personne ne répondit. Je laissai sonner jusqu'à ce que l'opératrice me prévînt que l'abonné ne répondait pas.

Je repris ma pièce, cherchai le numéro de l'*Advocate* et appelai.

« Ed Hunter à l'appareil, Mrs. Bemiss. Je voudrais vous parler.

— Il me semble que c'est ce que vous êtes en train de faire.

— Je voudrais vous parler en privé, il s'agit d'une affaire importante pour moi et confidentielle.

— Cela ne peut pas attendre jusqu'au dîner ?

— Non. »

Elle poussa un gros soupir : « Bon, mon bureau est une vraie maison de fous, le vendredi après-midi, je serai contente d'avoir un prétexte pour m'échapper quelques instants. Où voulez-vous que nous nous retrouvions ? Vous êtes à l'hôtel ?

— Non, mais à deux pas.

— Rendez-vous à l'endroit où nous avons pris nos martinis, hier soir. Commandez-en deux et n'oubliez pas de dire à Charley de se servir de son bon vermouth et du gin de Hollande. Je vous rejoins le plus vite possible. »

Je me rendis donc à la taverne du nom de Schiltz et m'installai dans une des petites stalles. Elle calcula admirablement son temps car elle arriva deux secondes après que nos martinis eurent été servis.

CHAPITRE XIII

Elle prit place sur la banquette en face de moi en déclarant :
« Je déteste le vendredi, c'est le seul jour de la semaine où j'ai vraiment du travail, j'y passe parfois une grande partie de la nuit. Alors, quoi de neuf dans l'histoire Foley ?

— Rien, mais je puis vous annoncer que le suspect numéro un est votre humble serviteur !

— C'est *vous* qui l'avez tué ?

— Je n'en ai pas conscience. Dites-moi, vous ne faites pas le reportage de l'enquête ?

— Si, si. » Elle jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. « Cela commence à trois heures. J'irai directement en partant d'ici. Kingman m'a dit qu'il ne vous appellerait pas à la barre, vous êtes verni !

— Je le sais, mais pourquoi agit-il ainsi ?

— C'est sa façon de travailler à lui : il ne peut pas vous appeler à témoigner sans que vous risquiez de dire pourquoi vous avez eu l'idée d'aller fouiller dans les cendres. Et puis je pense aussi qu'il doit avoir une autre raison, peut-être craint-il que vous ne déballiez quelque chose d'autre dont il ne veut pas qu'on parle. Est-ce que vous avez été en bisbille avec lui ?

— Oui, mais je n'avais pas pensé à ça. »

Maintenant je comprenais tout. Le shérif avait eu peur de me voir profiter de ma position à la barre pour faire enregistrer l'incident à son bureau, avec la correction qu'il m'avait administrée et notre empoignade du jeudi matin.

« C'est sûrement l'explication de son attitude. Nous sommes à peu de temps d'une élection et il sait que je ferai paraître, ce qui est mon droit le plus absolu, tout ce qui aura été enregistré lors de l'audience. Maintenant racontez-moi ce qui s'est *passé*

entre vous. »

Elle dut s'engager à ne rien imprimer de ce que j'allais lui dire. Elle eut un petit rire amusé à la fin du récit : « Dire que vous vous *étonniez* qu'il ne voulût pas vous voir comparaître ! Mon pauvre Ed, vous me surprenez.

— Vous pensez bien, Caroline, que je n'avais pas l'intention d'en parler, je n'avais aucun intérêt à le faire. Évidemment, il ne pouvait le deviner. »

Puisque nous en étions venus à parler de Kingman, il m'apparut que c'était l'occasion ou jamais de la pousser à me parler de sa famille, ce qui peut-être m'apprendrait des choses intéressantes sans avoir à aborder un sujet trop personnel.

« Vous qui le connaissez bien, lui dis-je, que pensez-vous de lui, c'est un type qui m'intrigue.

— Il n'a rien de sensationnel mais ce n'est pas non plus le mauvais bougre, comme vous semblez l'imaginer. Il se donne des airs de brute mais je crois que c'est parce qu'au fond il a plutôt peur. Il préfère attaquer le premier et faire un peu le matamore. Il a dû essayer de vous en mettre plein la vue, le premier soir, j'entends en paroles.

— Ça oui.

— Et cela ne vous a fait aucun effet, si j'en crois mon intuition. Mais lui, il a eu peur ; sinon de vous, du moins de cette histoire de cadavre à la gorge arrachée. Pour un shérif, ce n'est pas un cadeau très agréable. Manque de chance, le cadavre s'était volatilisé, il a cru que vous vous étiez payé sa tête, d'où sa réaction. Sans compter qu'il a une sainte horreur des détectives privés. Je vous assure que, par ailleurs, il n'est pas désagréable de rapports. »

Je ricanai. « Je ne pensais pas entendre des compliments sur un flic de la part d'un ex-membre de la corporation des forains !

— Écoutez, si c'est pour me dire ça que vous m'avez arrachée à mon boulot, ça ne m'a pas déplu, à vrai dire. Avez-vous envie de glaner quelque information grâce à mes bavardages ? »

J'avais simplement envie de la faire encore parler de Kingman, avec l'espoir d'apprendre sur lui des détails intéressants sans avoir à me compromettre.

« Patience, j'y viens, mais d'abord je voudrais mieux

connaître ce type, vous avez su me le rendre plus sympathique. Comment est-il dans le privé, il bat sa femme ou quoi ?

— Jack Kingman ? Il en est absolument fou.

— Continuez à m'en parler.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Soit, dis-je d'un ton résigné, vous avez gagné, je ne peux plus me taire. Voilà : j'ai rencontré Molly Kingman, je voudrais que vous m'en parliez ; je vous ouvre mon cœur, je suis curieux de savoir quel genre de fille c'est. »

Elle me dévisagea quelques secondes d'un air grave puis elle me demanda : « Ed, vous êtes complètement fou ?

— Elle m'a posé la même question, pourquoi ? Estelle tellement sous la coupe de son père qu'elle n'ose remuer le petit doigt sans sa permission ? Il est si sévère que ça ? »

Elle ferma les paupières l'espace d'une seconde puis les rouvrit pour me dire : « Molly Kingman est la femme du shérif.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, estomaqué.

— Ed, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui vous a mis cette idée dans la tête ?

— Attendez, il faut que je réfléchisse... »

En fait, je n'avais aucune envie de réfléchir ; je préférais m'assourdir de mon propre bavardage : « Je l'ai rencontrée à la bibliothèque, elle m'a dit qu'elle s'appelait Molly Kingman. Le shérif est beaucoup plus vieux... Au fait quel âge a-t-il ?

— Trente-cinq, trente-six ans. Il a peut-être l'air plus âgé. C'est son genre de physique qui veut ça. Molly doit avoir dans les vingt-quatre ans et elle ne les paraît pas. Je devine ce qui vous a fait penser qu'elle pouvait être sa fille. Il y a cinq ans qu'ils sont mariés ; vous voyez, elle avait tout juste dix-neuf ans et lui vingt-neuf ou trente. Ils ont une petite fille de trois ans. La mère de Molly vit avec eux. Si vous avez rencontré Molly en ville, c'est qu'elle avait dû confier la petite Jackie, Jacqueline, à sa grand-mère. »

J'articulai péniblement : « Pas étonnant qu'elle m'ait trouvé un peu fou, j'ai dit vaguement que le shérif devait être pris par son travail et elle, elle a cru que je savais qu'il était son mari. Voilà pourquoi elle m'a raccroché au nez quand je l'ai appelée tout à l'heure.

— Vous ne l’avez vue qu’une fois à la bibliothèque ?

— Non, je l’ai vue deux fois ; chaque fois elle était à la bibliothèque quand j’y suis allé faire une course. »

Je ne voyais pas l’intérêt de confier à Mrs. Bemiss que la seconde fois nous avions pris plus ou moins rendez-vous ; ni que je l’avais emmenée à la campagne, ni que je l’avais embrassée.

« Ne me regardez pas comme ça, éclatez de rire carrément, vous en mourez d’envie. »

Mais elle ne profita pas de ma permission.

« Ed, vous êtes réellement tombé amoureux ?

— Comment aurais-je pu en si peu de temps ? Cela m’ajuste permis de me rendre compte qu’un peu plus... je succombais à ses charmes. »

Était-ce vrai, me demandai-je, ne s’agissait-il que d’un amour virtuel ? Je ne le saurais sans doute que lorsque l’effet du choc se serait un peu atténué. Pour l’instant je ne sentais pas encore la douleur. On dit bien que, lorsqu’on est atteint d’une balle, on ne sent pas tout de suite la douleur, cela vient petit à petit.

Mrs. Bemiss, après un nouveau coup d’œil à sa montre, commanda une nouvelle tournée.

« Allez, Ed, ne vous laissez pas abattre, vous n’avez pas pu avoir vraiment un coup de foudre. On dirait qu’un abîme s’est ouvert sous vos pieds.

— Ils s’entendent bien tous les deux ?

— Oui, autant que je le sache. »

Elle se pencha au-dessus de la table et me dit d’un ton confidentiel :

« Vous êtes très joli garçon, Ed. N’importe quelle dame mariée peut être tentée de flirter un brin avec vous, cela ne veut pas dire que cette jeune personne est malheureuse chez elle. Molly a flirté un peu, ça ne va pas plus loin.

— Bien sûr », dis-je et je me tus, car le garçon nous apportait nos nouveaux martinis.

Mrs. Bemiss me lança un regard sévère : « En tout cas, Ed, maintenant que vous êtes prévenu...

— Ne vous faites pas de souci, je m’en tiens là, je ne lui

donnerai plus l'occasion de me raccrocher au nez.

— Bon. Alors, à votre santé ! Passons à notre affaire criminelle, vous n'allez tout de même pas repartir pour Chicago sans m'avoir fait le plaisir de tirer ça au clair, pour que j'en aie la primeur.

— J'ai pourtant bien l'intention de vous fausser compagnie. Franchement, en ce qui concerne la mort de Foley, je ne sais par quel bout commencer.

— Et vous avez le culot de vous dire détective ?

— Je commence à me demander aussi pourquoi diable j'ai choisi ce métier. »

Elle fronça les sourcils : « Allons, allons, Ed Hunter, vous n'allez pas flancher, ce n'est pas digne de vous. Imaginez un moment qu'on vous ait envoyé ici pour résoudre cette affaire au lieu de faire une enquête sur Stephen Amory, que feriez-vous ?

— Je crois que j'irais chez Armstrong et que je m'entretiendrais avec sa femme pour apprendre le plus de choses possible sur lui, sur ses ennemis éventuels... Je demanderais notamment si quelqu'un avait intérêt à le faire disparaître. Je tâcherais de retrouver la trace de ses déplacements en ville pendant l'après-midi du vendredi, et je poserais des questions à tous les gens qui habitent le long de la route qu'il devait emprunter pour rentrer chez lui. Je m'informerai en particulier de ses relations avec Jeb O'Hara. En d'autres mots, je ferais ce que Jack Kingman doit être en train de faire.

— Moi, je pense que vous vous y prendriez mieux que lui. Je louerais volontiers, pour une somme minime, les services de l'agence Starlock, représentée par Mr. Ed Hunter, pour s'acquitter de toutes les tâches que vous venez d'énumérer ; une semaine suffirait.

— Eh, mais c'est que je vous demanderais au moins deux cents dollars ; ne comptez pas sur moi pour une somme minime, je ne vends pas mes services au rabais ! Pour parler sérieusement, vous feriez une mauvaise affaire, je n'en ai pas l'envergure. Surtout, ne m'embauchez pas. »

Elle poussa un profond soupir : « J'aimerais pourtant pouvoir le faire. Si l'*Advocate* en avait les moyens... Enfin, n'y

pensons plus. Il faut que je file sinon je serai en retard pour l'enquête. Vous venez dîner avec moi, ce soir ? Je n'ai pas besoin que vous me préveniez, je serai ici. Charley fait une cuisine passable. Je dîne vers six heures trente. Si vous êtes libre venez me rejoindre, d'accord ? »

Après son départ, j'allai m'accouder au zinc et commandai un autre drink. Charley déclara : « Elle est vraiment sensationnelle, cette vieille dame, je voudrais bien être aussi jeune qu'elle quand j'aurai dépassé la soixantaine.

— Et moi j'aimerais me sentir aussi jeune tout de suite ! »

Je sombrai dans un immense découragement mais ne voulais pas en parler ; je me dépêchai d'aller mettre des pièces dans le juke-box pour entendre un sextette de Benny Goodman, mais pour une fois je n'en retirai pas le réconfort que j'avais escompté.

Je voulais absolument m'entretenir avec quelqu'un mais surtout pas dans cette ville. J'avais si grande envie de voir Oncle Am que j'envisageai, un instant, de filer immédiatement à Chicago en Cadillac. Il était trois heures, je pouvais y être à six heures et nous rentrerions tous deux à temps pour mon ultime rendez-vous avec Amory. Mais je ne pouvais pas me cacher que ce serait faire l'autruche, cela ne changerait rien à cette conclusion inéluctable qu'il me fallait tirer ; j'avais totalement bousillé la première enquête qui m'avait été confiée et, ce faisant, détruit ma confiance en mes propres moyens. J'avais manqué le coche. J'aurais dû mettre mon point d'honneur à découvrir ce qui s'était passé pour ce malheureux Foley, quelle sacrée imbécillité d'avoir décrété que ça ne me regardait pas. N'était-ce pas moi, après tout, qui avais découvert le cadavre ?

Je ne dis pas que le shérif n'ait rien à y voir mais j'ai aussi mon mot à dire, marmonnai-je. Comment être sûr qu'il n'y a pas un lien direct entre la mort de Foley et l'enquête que je suis censé mener au nom de Justine Haberman ? J'ai raison d'employer le mot « censé », pour l'instant qu'ai-je fait d'autre pour ma cliente que de parler une fois avec son oncle et d'avoir rendez-vous pour une seconde conversation avec lui ? Si Ben Starlock s'avise de me demander comment, en trois jours, je me suis arrangé pour n'avoir que deux entretiens en tout et pour

tout, que diable vais-je lui dire ? Ouais, je pourrai toujours expliquer que j'essayais de me taper la femme du shérif !

Ce monologue intérieur eut pour effet de tourner à nouveau le cours de mes pensées en direction de Molly Kingman. Il fallait tirer tout cela au clair et si je buvais un verre de plus cela n'arrangerait rien. Je quittai la taverne, m'engouffrai dans la Cadillac et fouette cocher en direction de la pleine campagne. Je me retrouvai, sans avoir eu conscience de mon choix, sur la route que j'avais prise en compagnie de Molly. Je stoppai et virai au même endroit mais, au lieu d'embrasser ma compagne et de reprendre le chemin en sens contraire, je me mis à méditer. Méditation mélancolique mais bénéfique : je n'étais pas tombé amoureux de Molly Kingman mais d'une fille créée par mon imagination et qui n'avait, de la première, que le visage et la tournure. J'étais bien décidé à ne jamais essayer de la revoir ni de lui téléphoner. À quoi serviraient des explications, sinon à envenimer la situation ?

M'étant débarrassé de cette préoccupation obsédante ou du moins l'ayant soigneusement rangée dans un tiroir de ma mémoire avec un peu d'antimite, je rentrai en ville. Je tuai le temps tant bien que mal jusqu'à six heures cinq dans ma chambre, essayant de rédiger mon rapport de mercredi et jeudi.

Mrs. Bemiss se trouvait déjà chez Charley quand j'y arrivai.

« Salut, Ed, j'ai commandé nos apéritifs.

— Et si je n'avais pu venir ?

— Quelle question ! Je les aurais bus tous les deux. Vous voulez toujours nous quitter ce soir ?

— Oui, dis-je et j'expliquai : Je ne suis pas fier de moi mais il est trop tard à présent pour faire quoi que ce soit. Si je pensais pouvoir me rendre utile, je resterais à mes frais pendant le week-end. »

Elle soupira : « Vous avez raison, Ed. De toute façon, pour moi, cela ne servira à rien que vous restiez plus longtemps ; l'essentiel était d'arriver à un résultat avant ce soir. Je pense que Jack Kingman saura se débrouiller, il n'est ni rapide ni génial mais il s'en tirera... Peut-être. Pourtant vous avez un avantage sur lui.

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Elle se pencha par-dessus la table et me glissa sur un ton confidentiel : « Vous savez en tout cas que vous n'avez pas commis ce crime. Tandis que Kingman ne peut l'affirmer avec certitude. Il se dit qu'il ne peut prouver que c'est vous le coupable, il n'a relevé aucune évidence contre vous. Je pense qu'il doit se réjouir que vous quittiez sa ville ; si vous tuez quelqu'un d'autre, ce ne sera pas à Tremont. »

Elle me regarda avec un sourire malicieux : « Il serait encore plus content de votre départ s'il savait que vous auriez pu lui chiper sa femme.

— Vous avez l'esprit mal tourné, chère madame, je croyais faire la cour à sa fille.

— Soit, n'en parlons plus. Oublions que vous êtes détective. Parlez-moi de votre oncle et de notre ancien métier, de ce que vous faisiez tous les deux, la dernière année que vous avez travaillé comme forains. »

Nous bavardâmes sur ce sujet passionnant pendant tout le repas. À sept heures et demie, elle me quitta en disant qu'il lui fallait repartir au journal où elle travaillerait sans doute jusqu'à minuit passé. Je la raccompagnai. Mais j'avais encore une heure à passer avant de songer à mon rendez-vous. Je flânai à travers la ville ; je lui gardais un chien de ma chienne, à cette diable de ville, et espérais bien n'avoir jamais à y remettre les pieds, malgré toute l'amitié que je portais à Mrs. Bemiss. Tremont évoquerait toujours pour moi mon premier échec comme détective et les stupidités que j'y avais commises.

Je ne serais peut-être pas obligé de repasser à l'hôtel, j'avais payé ma note avant d'aller dîner chez Charley et ma valise était déjà rangée dans le coffre de la voiture. Il me fallait à présent tirer le meilleur parti possible de mon dernier rendez-vous, de manière à pouvoir présenter la situation à Justine avec le moins d'ambiguïté possible. Si je savais profiter de ces trois dernières heures, mes trois jours de mission n'auraient pas été entièrement inutiles.

Quand je remontai en auto, j'avais encore du temps devant moi, aussi décidai-je de rouler lentement. Le clair de lune était somptueux ; la lune, aussi volumineuse qu'un baquet à lessive, brillait au ras des arbres, par-delà les champs. Puis la masse

sombre des arbres fruitiers du fameux verger, qui bordait la route, masqua la lune ; je ralentis davantage pour tenter de percer l'obscurité, évoquant la présence fugitive que j'avais cru entrevoir le mercredi précédent. Cet ovale pâle, était-ce un visage humain ? Avais-je été victime de mon imagination trop fertile ? En tout cas je n'avais pas inventé le grondement que j'avais entendu avec un frisson. Si la vision de l'ovale n'était pas imaginaire, elle s'était présentée à moi à la hauteur correspondant au visage d'un homme debout.

En tout cas, ce soir, je ne voyais rien, je continuai sans m'arrêter, consultant de loin en loin le cadran lumineux de la montre située sur le tableau de bord. Il n'était que neuf heures moins vingt, j'étais encore trop en avance. Je dépassai donc la maison d'Amory. J'aurais fort bien pu arriver avec un quart d'heure d'avance à mon rendez-vous, mais je m'avisai tout à coup que je n'avais pas assez préparé l'interview. La veille, j'avais passé près d'une heure en sa compagnie, en omettant de lui poser la question essentielle. Il ne fallait pas risquer de manquer cette dernière occasion, qui m'était offerte, de réparer ma bévue.

Il ne semblait pas m'attendre si j'en jugeais par la pièce de devant qui demeurait obscure. Seule la cuisine semblait éclairée. Je roulai donc encore huit cents mètres de manière à atteindre la prochaine route latérale où je pourrais tourner la Cadillac. J'opérai ma manœuvre et m'arrêtai sur le bas-côté pour fumer paisiblement une cigarette tout en pensant à la question que j'allais poser. Je vis clairement qu'il me fallait demander quels débouchés *commerciaux* aurait son invention. Il ne l'avait pas conçue pour entrer en communication avec Jupiter ; réalité, fiction, rêve, ces signaux n'étaient qu'une conséquence tout à fait fortuite. J'en avais été cependant si surpris que cela m'avait fait oublier le principal.

Pouvais-je assurer que cet aspect était secondaire ? Cela l'était évidemment, à ne considérer que l'aspect utilitaire, mais encore... Je pris une décision et tendis la main pour tourner la clé de contact quand surgit, comme l'éclair, la réponse à la question que je me posais au sujet des messages venant d'outre-terre. C'était si simple qu'un petit frisson me courut le long de

l'échine, si simple que j'avais une chance de tous les diables de n'être pas passé à côté : une antenne directionnelle orientée selon un angle de soixante-quinze degrés est pointée dans *deux* directions, vers le ciel mais aussi vers la *terre* ; vers Jupiter si le signal vient à un moment où Jupiter se *trouve* dans cette position par rapport à nous, mais également vers la terre ; c'est-à-dire aussi bien en direction du plancher qu'en direction du plafond.

Or, j'avais cherché du côté du plafond et du toit pour voir s'il n'y avait pas des fils cachés qui agiraient comme l'antenne émettrice, mais je n'avais pas pensé à regarder sous le parquet. Il se pouvait qu'il y eût un autre émetteur quelque part (semblable à celui posé sur l'établi et qui avait été éteint). L'autre pouvait fort bien être caché sous le plancher – ou en quelque autre endroit, même dans la maison – et connecté avec une antenne, elle aussi dissimulée sous le plancher, de manière que les signaux semblaient venir de là.

Ce n'était pas plus compliqué que cela, et ce ne serait pas sorcier à démontrer. J'aurais l'occasion propice, ce soir. Si mon intuition était juste, et je n'en doutais pas, j'en parlerais à Amory tout à l'heure, le lui prouverais ; ainsi mon rapport destiné à informer Justine ne serait pas indigne de l'agence Starlock et elle n'aurait pas dépensé son argent en vain. L'aiguille marquait neuf heures moins trois au cadran lumineux. Si je voulais être ponctuel au rendez-vous, il était temps de démarrer. La peste soit de l'exacitude ! Il me fallait quelques instants de plus pour ruminer une idée qui venait de surgir dans mon esprit. Comment cette hypothèse cadrerait-elle avec le meurtre de Foley Armstrong ? Fallait-il considérer Stephen Amory non plus comme un vieux piqué mais comme un véritable aliéné ? Au moment où Foley avait été tué, Stephen était seul sur les routes ; de même que la disparition du corps avait coïncidé avec une autre absence de Stephen. Le vendredi soir, il était rentré chez lui bien après que je fus moi-même arrivé ; pas assez longtemps pour avoir eu le temps de transporter le cadavre jusque dans l'étable de Jeb, mais il avait fort bien pu le cacher dans son auto pendant que le shérif et moi-même le cherchions sur la route. Plus tard, dans la soirée,

après notre départ, il avait pu le déposer dans l'étable et allumer l'incendie qui avait tout réduit en cendres.

Tout cela tenait parfaitement debout... Si Amory était fou.

Je descendis de voiture et me mis à arpenter la route. Tout tournait dans ma tête à une si prodigieuse allure que j'éprouvais le besoin de marcher à grands pas. Cela m'aiderait à y voir clair. En fait je me repentis de cette décision car je me trouvais complètement seul sur un chemin de campagne, au clair de lune. La pensée qui m'habitait suffisait à me faire froid dans le dos. Quand vous êtes tranquillement assis dans une auto bien close, vous pouvez penser en toute quiétude à un fou capable de sauter à la gorge d'un pauvre piéton ; mais quand vous vous voyez au beau milieu d'une campagne déserte, en pleine obscurité, exposé à tous les périls, vous ne raisonnez plus avec la même objectivité ! Vous avez envie à chaque instant de vous retourner pour voir ce qui se passe derrière votre dos. Je me baissai pour ramasser un gros bout de bois qui gisait dans le bas-côté mais me relevai bredouille : ce n'était qu'une ombre que j'avais prise pour un morceau de bois.

Je laissai là mes recherches, tant pis ! Le temps me manquait... et l'envie. Je tenterais d'élucider ces énigmes plus tard, peut-être tout en parlant avec Stephen Amory. Je repris le volant et me dirigeai vers la maison de ce dernier. Rien n'avait changé en apparence depuis mon dernier passage, seule la cuisine était éclairée. Je frappai à la porte sous le porche. Une voix dont le timbre n'était pas celui d'Amory m'invita à entrer.

J'ouvris donc la porte qui menait à la pièce de façade plongée dans l'obscurité et me dirigeai vers la cuisine où brûlait l'électricité. Je m'arrêtai interdit sur le seuil : un cadavre gisait sur le carrelage, il était difficile de reconnaître les traits de Randy Barnett, mais facile de deviner comment il avait trouvé la mort. Sa gorge était dans un plus piètre état que celle de Foley Armstrong... du moins telle fut mon impression, due peut-être à ce que j'avais vu celui-ci au clair de lune alors que, cette fois, c'était l'impitoyable lumière électrique qui tombait en plein sur la blessure béante. J'entendis derrière moi un pas feutré et fis un brusque écart... en vain.

CHAPITRE XIV

C'est fou, la quantité de messages divers qu'un cerveau humain peut enregistrer à la fois ! J'avais conscience d'être allongé à plat ventre sur un sol humide et froid ; je sentais mes mains et mon visage tout maculés de boue, je me trouvais au cœur des plus profondes ténèbres et, puisque j'étais en plein air, cela signifiait que quelqu'un avait fait disparaître le clair de lune ou m'avait rendu aveugle ; ma tête me faisait un mal de chien et quelque part, à cent lieues de l'endroit où je gisais, deux personnes parlaient d'une voix excitée.

Mais tout en étant proche du seuil de la conscience, j'étais en butte en même temps à une sorte de rêve ou d'hallucination qui me transportait à Chicago, chez Justine Haberman ; je venais sans doute de lui exposer le résultat de mon enquête et nous nous en entretenions tous les deux. Tout marchait comme sur des roulettes entre elle et moi mais je menais de front une discussion avec l'oncle Am ; je ne le voyais pas mais je savais que j'étais en train de lui exposer mes arguments. Il me démontrait que je n'étais pas logique dans mon attitude à l'égard des femmes mariées, puisque j'étais prêt à franchir le pas avec Justine, alors que j'avais décidé de ne pas toucher à Molly Kingman justement pour la raison qu'elle était *l'épouse* du shérif. Oncle Am me démontrait en riant que j'ignorais complètement la différence entre des amours adolescentes et le désir de la bagatelle ; qu'avec Justine cela n'avait pas d'importance car je ne m'imaginai pas qu'elle pût être amoureuse de moi et réciproquement ; la conclusion était que cela ne rimait à rien. Moi, je tâchais de trouver une riposte et n'en découvrais aucune sinon que je ne me préoccupais plus du tout de Molly Kingman, tandis que Justine me semblait très

jolie et désirable. Cette réponse, pensais-je, devait lui suffire.

En dépit du rêve ou de l'hallucination, de l'obscurité, des mains, du visage poisseux, les voix résonnaient de plus en plus fort. La douleur se faisait lancinante dans mon pauvre cerveau. Finalement Justine, Oncle Am et Chicago durent céder la place à la réalité de Tremont. En effet j'étais étendu dehors sur le sol. Je n'arrivais pas à me rappeler ce que je faisais dans pareille position, comment j'étais venu ici, où je me trouvais et pourquoi il faisait si noir. Étais-je aveugle ? Ce fut cette crainte subite qui me fit reprendre plus rapidement conscience. Je me retournai sur le dos et regardai en l'air. Mes yeux fonctionnaient à merveille : j'entrevois de petits pans de ciel entre les branches extrêmement feuillues qui constituaient comme un toit de verdure au-dessus de ma tête, je devais être étendu sous un gros arbre ou un épais buisson. Je me redressai tant bien que mal sur mon séant ; je pouvais à peine m'effleurer la nuque tant elle était endolorie et ma tête battait tel un tambour, sans qu'il y eût apparemment de coupure, fêlure ou fracture. Je ne sentais même pas d'enflure ou de bosse sous les doigts. On avait dû me frapper avec quelque chose de lourd mais de mou, aussi la force du choc s'était-elle répartie sur une assez grande surface. J'avais sûrement perdu conscience sur le coup mais que s'était-il passé après, où étais-je à présent ? Pendant les quelques secondes passées à changer de position, je n'avais plus entendu les voix mystérieuses. Elles résonnèrent à nouveau et, cette fois, je fus en mesure de les identifier parfaitement : l'une appartenait au shérif et l'autre probablement à son assistant, Eklund. Elles semblaient venir d'une distance approximative de vingt à trente kilomètres, je ne saisisais pas le sens de leurs paroles.

J'étendis les mains et, de l'une, touchai le tronc d'un jeune arbre, le diamètre ne devait pas dépasser sept centimètres ; je m'y accrochai et réussis à me mettre debout ; ma tête arrivait à la hauteur du buisson ; en me haussant sur la pointe des pieds, je pus voir où je me trouvais : dans un bosquet situé près de la maison d'Amory, à une vingtaine de mètres de celle-ci. Je voyais toutes les fenêtres brillamment éclairées. Ma Cadillac était encore garée dans l'allée et, juste derrière, l'auto de Kingman.

Tout d'abord je ne vis ni Kingman ni Eklund. Mon attention

fut attirée par un bruit révélateur, la toux qui accompagne les efforts pour vomir ; j'aperçus, penché à la balustrade, Eklund en train de vomir ; cela signifiait qu'il venait de découvrir le cadavre de Randy Barnett. Avaient-ils réussi à mettre la main sur Amory ou celui-ci était-il toujours en liberté ? Comment se faisait-il que je fusse encore en vie... par quel miracle ? Sans doute m'avait-il assommé pendant que j'étais penché sur le corps de Randy et m'avait-il traîné jusqu'à ce bosquet. Pour quelle raison m'avait-il épargné ? Ce n'était évidemment pas un homme à comportement normal, mais cette fois-ci il n'avait pas suivi son impulsion coutumière et ma gorge était intacte.

D'où j'étais, je ne pouvais voir la porte d'entrée mais j'entendis Kingman passer sous le porche en sortant de la maison. Il avait une torche électrique dans une main et un revolver dans l'autre, donc il ne s'était pas encore emparé du fou, il était toujours à sa recherche. Je ne demandais pas mieux que de l'aider si par bonheur mes jambes voulaient bien me porter, et pourvu que ma torche et l'arme de Justine se trouvassent encore dans la Cadillac. J'essayai d'appeler Kingman mais j'aurais mieux fait de commencer par faire des exercices vocaux ; j'émis un son étrange plus proche du cri d'un crapaud que de la parole humaine. Kingman le perçut et braqua immédiatement sur moi la lampe et le revolver. Je passai au beau milieu du bosquet en écartant les branches, je m'attendais à ce qu'il baissât le canon de son arme en me reconnaissant, au sortir de ma cachette involontaire, mais au contraire, à ma vue, il recula d'un pas et me visa. Je remarquai que sa main tremblait. Il rugit : « Halte-là », j'obéis et, comme je n'avais aucune envie qu'il me tirât dessus, ce que son expression me laissait prévoir avec une absolue certitude, je levai les bras.

Il cria « Jésus-Christ ! » d'une voix si pleine d'effroi qu'on eût dit une prière, non un juron. J'aperçus du coin de l'œil Eklund qui enjambait la barrière et nous rejoignait au pas de course. Lui aussi avait en main lampe et revolver également braqués dans ma direction. Son teint verdâtre me parut être un reste de son accès de vomissements, mais je le vis devenir de plus en plus vert au fur et à mesure qu'il approchait : en fait, il avait une sacrée frousse qui empirait à chaque pas. Et moi aussi

j'avais une sacrée frousse parce que je me rendais compte que c'est de *moi* qu'ils avaient peur. On aurait dit à la façon dont ils me fixaient qu'ils...

Je suivis la direction de leur regard et examinai mes mains : ce n'était pas la boue qui les maculait mais du sang, un sang noirâtre et poisseux. Je le voyais bien à la lumière aveuglante de leurs torches braquées sur moi. Je n'avais pas besoin de regarder mon visage pour savoir qu'il était lui aussi tout sanglant, surtout aux alentours de la bouche. Je comprenais leurs faces horrifiées, je ne pouvais les blâmer. Je m'éclaircis la gorge et tentai de trouver quelque chose à dire. Tout ce dont j'accouchai fut ces quelques mots difficilement articulés : « Ne vous laissez pas tromper par les apparences, je n'ai tué personne. »

Cette déclaration tomba complètement à plat. J'aurais sans doute attiré leur attention – mais aussi leurs balles – si j'avais hurlé à la manière d'un loup, mais de simples mots n'atteignaient même pas leur seuil de compréhension. Eklund me prenait de revers, Kingman, de face. Je sentis le canon d'un revolver pointé entre mes omoplates et un autre sur mon nombril. S'ils pressaient sur la détente, ils tireraient l'un sur l'autre mais leurs balles me passeraient au travers du corps, éventualité peu alléchante. Je m'efforçai de demeurer parfaitement immobile et de chercher la phrase qui me sauverait de ce mauvais pas. Ma vie était en équilibre instable – ô combien ! – telle une pièce que l'on fait tourner sur un comptoir en acajou, un petit coup par-ci ou par-là et elle tombera d'un côté ou de l'autre. Les deux hommes étaient paniqués.

Après tout, il y avait une chose que je tenais absolument à savoir ; en outre, une question pertinente valait mieux qu'une déclaration dont ils ne croiraient pas un traître mot. Aussi leur demandai-je : « Avez-vous mis la main sur Amory ? » J'aurais tout aussi bien pu leur parler en portugais.

« Fouille ses poches de gauche, ordonna Kingman, je me charge de celles de droite. »

Deux mains gauches se mirent à me fouiller.

« Ça y est, je l'ai », s'écria Eklund.

Même sa voix me semblait d'une coloration verte. Je baissai les yeux au moment où il extirpait de ma poche gauche un coupe-papier dont le manche était en onyx vert et la lame en bronze poli, maculée de sang elle aussi. Je l'entrevis l'espace d'une seconde. Eklund déclara : « *Je le reconnais, il était sur son bureau dans la pièce principale.* »

— Porte-le dans l'auto, Willie, enveloppe-le avec soin Prends une corde que tu y trouveras, cela nous servira à défaut de menottes ; lie-lui solidement les mains. Je ne peux pas prendre le risque de conduire avec lui sur la banquette arrière, s'il n'a pas les mains attachées. »

Willie Eklund suivit les instructions du shérif et celui-ci, resté seul avec moi, me consacra toute son attention. Aurais-je seulement remué le petit doigt qu'il n'aurait pas hésité à tirer, et il ne pouvait manquer le but puisque la gueule de son revolver me touchait le ventre. Je tentai mais en vain de lui parler, il ne m'écoutait même pas. Il me faudrait attendre qu'il m'eût ramené jusque dans son bureau. Une fois-là, s'il me laissait la possibilité de me laver les mains et le visage, je perdrais mon aspect terrifiant ; il me poserait des questions et j'aurais une chance de me faire entendre.

Eklund revint et se posta derrière moi. Kingman m'enjoignit : « Les mains derrière le dos, en douceur. »

Je fis ce qui était demandé et sentis la corde s'enrouler autour de mes poignets, Eklund fit des nœuds bien serrés.

« Pas si serré, s'il vous plaît, Willie, ça me coupe la circulation. »

Pour toute réponse Willie passa un tour de plus et fit des nœuds encore plus serrés.

« Prends mon mouchoir et le tien, Willie, bâillonne-le solidement.

— Euh ! À quoi ça sert ? demanda l'assistant-shérif, il ne va pas crier à l'aide. S'il gueule, quelle importance ? »

Le shérif répondit sèchement : « Je ne me soucie pas de sa voix mais de ses dents, figure-toi. Même avec les mains attachées derrière le dos, rappelle-toi ce que tu as vu. »

On me bâillonna donc solidement, je sentis un nouveau nœud bien serré sur la nuque ; avec cela, impossible d'émettre

un seul mot. Ce qui me gênait le plus, c'était la corde autour des poignets qui empêchait toute circulation. Le shérif poussa un gros soupir et recula d'un pas : « Surveille-le étroitement, Willie, je vais téléphoner au docteur Cordell pour qu'il vienne ici immédiatement. »

Sur ce, il s'engouffra dans la maison.

Je souhaitais de toutes mes forces que Cordell fit diligence. En tant que docteur, il s'apercevrait bien que les cordes étaient attachées trop serré autour de mes poignets, sinon je risquais de perdre à tout jamais l'usage de mes mains. Je me rappelais avoir entendu dire qu'on ne pouvait laisser un tourniquet plus de dix à douze minutes sans risquer la gangrène ou un empoisonnement du sang qui mènerait à la paralysie, voire à l'amputation. La corde qu'ils m'avaient mise était aussi serrée qu'un tourniquet.

En attendant je restai sur place, le visage ruisselant de sueur, dans l'incapacité totale de demander du secours à Eklund. Les cinq minutes qui suivirent me parurent des siècles. Je commençai à avoir des fourmillements dans les mains. Ce qui peut paraître étrange, c'est que je ne m'inquiétais pas de passer pour un assassin. J'avais bel et bien risqué de me faire descendre au moment où ils m'avaient vu déboucher du bosquet mais, à présent, le danger était passé, il n'y avait qu'à patienter et la vérité ne tarderait pas à se faire jour. Je risquais sans doute une mauvaise nuit sous les verrous, sans oublier un passage à tabac corsé – pour cela je faisais confiance à ce bon shérif – mais je ne pouvais qu'être innocenté tôt ou tard. Kingman me croyait atteint de lycanthropie mais n'importe quel aliéniste – ils seraient obligés de faire *appel* à cette corporation – leur dirait que je n'étais pas fou à *ce point*. Cela prouvé, même Kingman serait obligé de conclure que je n'avais aucun motif pour trucidier Foley Armstrong ou Randy Barnett.

D'ailleurs je pensais qu'avant même qu'on me coffrât pour de bon, Amory se ferait prendre d'une façon ou d'une autre. Ce ne pouvait être que lui et il devait être totalement cinglé. Sinon, comment expliquer cette série d'actes, à part ce subterfuge de ce soir destiné à me faire endosser le crime, subterfuge qui serait facile à percer à jour. Décidément, tout ne pouvait que tourner

en ma faveur, mais, en attendant, la corde s'enfonçait de plus en plus dans mes chairs meurtries.

J'aimerais mille fois mieux qu'ils m'emmènent en prison, ils seraient bien obligés de défaire leurs sacrées cordes. Je n'aurais jamais pensé qu'on pût souhaiter aussi frénétiquement être flanqué en taule !

Une fenêtre s'ouvrit de mon côté et la tête de Kingman apparut. Il cria : « Cordell sera là dans une demi-heure, il vaut mieux ne pas l'attendre. Qu'est-ce qu'il *devient* ? Peux-tu le faire monter en auto sans moi ?

— Oui, mais je n'ai pas l'intention de l'emmener tout seul.

— Fais-le monter, j'ai un autre coup de téléphone à donner. Dis, veux-tu que j'appelle ta femme pour lui dire qu'il vient de se passer quelque chose et que tu ne rentreras que sacrément tard ?

— Oui, dis-lui que c'est pas du gâteau... non, dis-lui que ce n'est pas à cause d'une partie de poker. »

Kingman disparut à nouveau et le revolver d'Eklund me poussa en direction de l'auto. Il ouvrit la portière arrière, je m'assis. Il laissa la portière ouverte et resta, le pied planté sur le marchepied, le revolver appuyé sur son genou et braqué sur moi. Il semblait encore terrifié par moi.

J'essayai de parler derrière mon bâillon pour le prier de desserrer les cordes, mais je ne pus qu'émettre une sorte de grognement qui le paniqua encore plus. Je suis à grosses gouttes. Cinq minutes au moins s'étaient écoulées depuis qu'ils m'avaient lié les mains. Si Kingman avait encore deux coups de téléphone à donner, il en aurait encore pour cinq minutes, peut-être dix ou quinze s'il avait une longue conversation ou si les lignes étaient occupées, Encore un quart d'heure pour rentrer en ville et atteindre l'endroit où ils jugeraient sans danger de me détacher. En tout il faudrait compter une demi-heure, ce qui serait deux fois trop long en ce qui concernait l'état de mes mains. Je ne sentais plus de picotements au bout des doigts, ce qui signifiait qu'ils étaient engourdis ; je tentai de les remuer pour garder un semblant de circulation.

Ce faisant, ils rencontrèrent quelque chose de dur et rond, ils conservaient assez de perception tactile pour reconnaître qu'il

s'agissait d'une lampe électrique de rabiote qui était restée sur la banquette ; j'en conçus un fol espoir : si je parvenais à dévisser le couvercle et à saisir solidement le verre, je pourrais me servir de l'extrémité coupante pour entamer les cordes et sauver ainsi mes doigts. Évidemment cela comportait un risque, si je me détachais complètement les mains et que les autres s'en aperçussent, je serais peut-être abattu immédiatement. En revanche, si je ne faisais rien, je perdrais définitivement l'usage des mains...

Je parvins à dévisser le couvercle avant que Kingman ne revînt, j'eus l'impression qu'un quart d'heure s'était écoulé, peut-être n'y avait-il eu qu'un délai de cinq minutes. J'avais envie de lui hurler de se dépêcher. J'avais le disque en verre dans la main, mais mes doigts étaient si faibles que j'avais de la peine à le tenir solidement. Si je le laissais échapper, il aurait des chances de tomber entre le siège avant et la banquette. Même si je réussissais à le garder en main, je n'étais pas sûr de pouvoir couper la corde.

Kingman ne semblait pas du tout pressé. Il mit à son tour le pied sur le marchepied et dit : « Willie, j'ai appelé ta femme, je l'ai prévenue que tu ne rentrerais sans doute pas avant l'aube. Dis-moi ce que tu en penses : comment va-t-on faire pour le ramener ?

— J'ai l'impression, répondit le shérif-adjoint, que le meilleur moyen c'est de le laisser sur la banquette arrière et de nous mettre tous deux devant. Si tu conduis, je le braque avec mon revolver appuyé sur le dossier ; si tu préfères que je conduise, on inverse les rôles. »

Kingman grommela qu'il conduirait, fit le tour de l'auto et s'installa au volant. Eklund ferma la portière de derrière et prit place à côté de lui sans me lâcher des yeux ni du revolver. Sans regarder son voisin, il lui dit : « Hé, Jack, la Cadillac... Si les clés y sont, tu ferais mieux de les emmener pour que personne ne puisse les prendre.

— Ouais », dit le shérif qui descendit de voiture en prenant tout son temps tandis que je continuais à me demander si j'allais essayer de couper la corde, si cela m'était encore possible – ou attendrais-je avec l'espoir que nous arriverions à

temps à la prison ?

Kingman revint en disant : « Les clés y étaient, je les ai. Surveille-le bien, Willie. Ça me donne les jetons de le sentir dans mon dos.

— T'en fais pas, moi, je le regarde dans les yeux. Dis donc, Jack, va falloir prévenir Buck Barnett de ce qui est arrivé à son frangin. Il n'a pas le téléphone. On pourrait peut-être s'arrêter une minute en passant ?

— D'accord, ce sera toujours ça de fait. »

Cela réglait la question : je me mis à scier la corde avec le tranchant du verre. Je me sciai un peu le poignet du même coup mais c'était un moindre danger, il n'y avait pas d'artère à cet endroit et un peu de sang de plus ou de moins, cela n'avait pas d'importance. Je faillis laisser échapper le verre, parvins à le reprendre mieux en main et sciai avec énergie. Je sentis que quelque chose lâchait. Un bout avait été coupé, cela suffisait, je remuai doucement mes poignets de façon à ce que la corde se déroulât. Au lieu de la laisser tomber, j'attrapai les deux bouts pendants et les retins entre mes doigts. Quand ils viendraient me détacher et qu'ils verraient que je n'avais pas profité de ma liberté, je marquerais un point. En tout cas, le sang affluait de nouveau dans mes veines. Je sentais comme une multitude de piqûres d'épingle dans les mains. Cela me faisait fort mal mais c'était bon signe, j'allais récupérer mes précieuses mains.

L'auto stoppa devant chez Buck Barnett. La maison était obscure, cela n'avait rien d'étonnant. Je ne sais combien de temps j'étais resté dehors mais, même s'il ne s'agissait que d'un quart d'heure ou vingt minutes, il devait être au moins dix heures du soir à présent et Buck avait coutume de se coucher bien plus tôt que ça. Kingman klaxonna énergiquement à deux ou trois reprises puis il descendit de voiture pour crier sous les fenêtres : « Hé, Buck ! »

Une fenêtre s'ouvrit et une voix cria : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Un chien se mit à aboyer quelque part dans la maison.

« Buck, on a de mauvaises nouvelles, Randy s'est fait descendre cette nuit... de la même façon que Foley, mais nous avons pincé le salaud qui a fait ça. Terriblement désolé d'avoir à t'apprendre ça, Buck, mais...

— Attendez une minute, shérif, je descends.

— Mais il faut que...

— Je suis là dans dix secondes, attendez. »

L'homme disparut de la fenêtre et une autre pièce s'éclaira. Kingman regarda en direction d'Eklund :

« Ça va, tu as la situation bien en main ?

— Je ne le quitte pas des yeux », répondit le shérif-adjoint. À ce moment la porte d'entrée s'ouvrit et on vit paraître Buck sur son perron. Il était en train d'enfiler son pantalon, sans doute par-dessus une chemise de nuit, il chaussa ses bottes. Il n'avait pas eu le temps de peigner ses cheveux rebelles qui se dressaient à la perpendiculaire sur son crâne. Sa moustache, elle aussi, était plus embroussaillée que jamais.

Mais il y avait un détail qui me contrariait bien plus : c'était son fusil de chasse à double canon qu'il portait sous le bras. Son visage ressemblait à une tête de mort. Il s'approcha de la voiture. Un chien – un grand chien policier – lui emboîtait le pas en agitant la queue, il avait cessé d'aboyer. Le chien avait l'air amical, ce qui n'était pas le cas de son maître.

Prémonition ou absurdité, j'avais l'impression que le fusil m'était destiné ou plutôt que j'étais la cible qu'il se promettait bien d'atteindre, j'en étais aussi sûr que si je l'avais vu écrit en lettres de feu dans le ciel. Quand il serait assez près de l'auto pour pouvoir me tuer, sans risquer de toucher Willie Eklund sur son siège, il laisserait partir son coup, comme par hasard, dans ma direction. Peut-être arguerait-il qu'il s'agissait d'un malencontreux accident ou bien ne donnerait-il aucune explication... D'ailleurs on ne lui en voudrait pas, Kingman ne venait-il pas de lui annoncer le meurtre de son frère ? J'avais entendu dire que Buck était un misanthrope qui n'avait que deux amours dans la vie : son chien et son frère.

Kingman devait s'en douter à la façon dont l'homme tenait son fusil, la crosse sous le bras, le canon pointé légèrement vers le bas, le doigt sous le pontet ; s'il venait à trébucher, le canon à se relever... Oui, Kingman s'en doutait assurément. Il dit : « Hé, Buck, du calme. » Il s'adressait à Buck d'une voix sèche, comme s'il le rappelait à l'ordre pour de bon, mais je remarquai qu'il ne fit rien pour s'interposer entre Buck et moi ; au contraire il

s'écarta légèrement et fit un pas vers le capot.

Il ne me restait que dix secondes à vivre si je ne me décidais au plus vite...

Je lâchai les deux extrémités de la corde, la laissai glisser de mes poignets et m'emparai de la torche électrique. Quand Kingman avait lancé son avertissement : « Hé, Buck, du calme », Willie avait tourné la tête bien que son revolver restât braqué sur moi ; j'eus le temps de lui assener avec la lampe un bon coup sur les phalanges ; il rugit et laissa échapper son arme. Je bondis hors de la voiture, du côté opposé à celui où se trouvaient Kingman et Buck, et traversai la route en courant. Kingman me visa juste au moment où j'atteignais les arbres de l'autre côté du fossé mais la balle me manqua. Je n'entendis pas de détonation du côté de Buck, il n'avait pu tirer puisque l'auto se trouvait entre lui et moi. Je me heurtai dans ma course contre un arbre et vis trente-six chandelles mais j'étais enfin à l'abri, caché au milieu des bois obscurs. Je pus ralentir, baisser le mouchoir qui me bâillonnait pour respirer à mon aise. Je me dirigeai en tournant à angle droit vers la ville.

J'entendis la voix de Barnett derrière moi, sur la route qui criait à son chien : « Vas-y, Wolf, attrape-le. » Le chien aboya. Kingman aboyait aussi à sa manière, donnant des ordres d'une voix excitée tout en traversant la route pour se lancer à ma recherche. Je l'entendis recommander à ses compagnons : « Tirez sans sommation, ne prenez aucun risque. »

CHAPITRE XV

Les torches électriques projetaient leurs faisceaux lumineux derrière moi, entre les arbres. J'avais une bonne avance sur eux mais cela ne durerait pas longtemps, car mes yeux avaient beau s'habituer à la pénombre, je ne pouvais me mouvoir à la même allure que mes poursuivants... sans compter qu'ils avaient le chien avec eux. Je m'étonnais qu'il ne m'eût pas encore rattrapé, sans doute était-ce parce qu'il n'avait pas été dressé à la course à l'homme et qu'il n'avait rien compris à l'ordre de Buck : « Wolf, attrape-le. » Il aboyait de toutes ses forces mais sans les quitter d'un pas.

Moi aussi j'avais ma lampe électrique mais je n'osais m'en servir. Elle marchait bien cependant, je l'avais vérifié. Je n'avais rien abîmé en m'en servant à des usages divers pour lesquels elle n'était certes pas faite. J'arrivais à un petit cours d'eau – guère plus d'un mètre cinquante de large – qui, après avoir traversé la route dans une rigole, coulait rapidement dans une sorte de clairière. Grâce à cette trouée dans les arbres, j'y voyais assez pour pouvoir sauter par-dessus et atterrir sur une planche qui se trouvait sur l'autre berge. Cela fait, je regardai derrière moi et les vis arriver dans la bonne direction à vive allure. J'apercevais les faisceaux lumineux de leurs lampes qui trouaient l'obscurité du sous-bois.

Soudain, j'eus une inspiration providentielle : avec ma lampe et la planche à mes pieds j'allais pouvoir les expédier au diable vauvert : je ramassai le bout de bois, le plaçai au milieu du ruisseau, à l'endroit où le courant était le plus fort ; tout en le tenant d'une main, de l'autre j'allumai ma lampe et la posai sur l'esquif improvisé qui fila avec le courant tandis que je me dissimulais derrière les arbres. J'entendis Willie Eklund crier

triomphalement : « Ça y est ! Nous le tenons presque. » Et ils obliquèrent en direction de la lumière voyageuse. Je ressentis un sacré poids de moins sur l'estomac en les voyant s'éloigner à toutes jambes du pauvre gibier traqué que j'étais devenu. J'eus le temps de souffler, avant de reprendre ma course dans le sens opposé à celui que mes poursuivants venaient de prendre. Je me dirigeai donc par la force des choses vers la maison d'Amory, ce qui me convenait parfaitement. Ma Cadillac était toujours là, le contact était coupé ; Kingman avait emporté les clés, je ne pouvais donc conduire mais je trouverais une lampe et un revolver, du moins je l'espérais. Sans compter que j'avais laissé également à l'arrière ma valise et que j'avais bien besoin de ce qu'elle contenait pour retrouver une allure normale. Si l'oncle Am me voyait à l'heure actuelle, il aurait la peur de sa vie !

J'atteignis l'orée du bois d'où l'on apercevait la maison. Elle était brillamment éclairée. Je n'avais pas le temps de prendre des précautions, je courus en faisant le moins de bruit possible jusqu'à la voiture. Je pris la lampe électrique dans la poche intérieure de la portière et le revolver dans la boîte à gants. Je remis à plus tard le changement de vêtements. Ce qui importait plus que tout à présent, c'était de trouver Amory. Je m'avançai sous le porche, revolver en main, sur la pointe des pieds. J'entrai sans frapper, le plus silencieusement du monde, et pénétrai dans la pièce de devant. Une heure auparavant je l'avais traversée en pleine obscurité. Maintenant elle était éclairée *a giorno*. Je regardai de tous côtés...

Et j'aperçus Amory.

Il était étendu sur le dos dans un coin ; d'abord je le crus endormi ou pris de boisson puis je vis la tache rouge sur le devant de sa chemise. Je m'approchai et le touchai : il était froid. La mort remontait à un certain temps. Au centre de la tache, je remarquai une fente longue et étroite telle que pouvait en faire le coupe-papier en bronze à manche d'onyx vert qu'Eklund avait tiré de la poche de ma veste. J'avais complètement oublié cette histoire de coupe-papier ou plutôt j'avais eu tant de sujets de préoccupation depuis tout à l'heure qu'elle m'était sortie de l'esprit.

J'y consacrai à présent un moment de réflexion. J'avais

préssumé que c'était Amory qui m'avait attaqué par-derrière tandis que je contemplais le cadavre de Randy égorgé gisant sur le carrelage de la cuisine. Je me trompais. Amory devait être mort à ce moment-là et étendu là où je le voyais maintenant. Quelqu'un m'avait fait la faveur de cacher ce coupe-papier dans ma poche, et n'oublions pas que cette mystérieuse personne m'avait aussi éclaboussé de sang et traîné dans les buissons. Bon ! Ce coupe-papier avait dû servir à tuer Amory. Voyons... Qu'avait dit Eklund à Kingman à son propos ? « C'est le coupe-papier d'Amory, je me rappelle l'avoir vu sur son bureau, dans la pièce de devant. »

Je me dirigeai vers la porte de la cuisine, le cadavre de Randy se trouvait toujours à la même place. Seulement cette fois je remarquai un détail qui m'avait échappé la première fois : il n'y avait pas de trace de sang par terre, exactement comme ç'avait été le cas pour le corps de Foley Armstrong, quand je l'avais découvert sur la route. Donc, Randy n'avait pas été tué dans la cuisine. Je n'en tirais pour le moment aucune conclusion. Tout me déconcertait, on aurait dit un puzzle pour joueurs avertis !

Je m'aperçus que je tenais toujours à la main le revolver de Justine, je l'avais pris pour me défendre contre une attaque éventuelle d'Amory. Il était mort, donc je pouvais aussi bien rengainer mon arme. Ce que je fis. Puis je m'avisai que le coupable de la mort de Randy, de celle d'Amory et de l'attaque sur ma propre personne, n'étant évidemment pas Amory, il fallait bien que ce fût quelqu'un d'autre... que ce tueur pouvait fort bien rôder dans la maison... je sortis à nouveau mon arme.

Et Jupiter ? Voilà que j'allais l'oublier. Je traversai donc la cuisine en évitant de regarder Randy plus qu'il ne le fallait et me rendis dans l'atelier où j'avais vu les appareils de radio. La porte était restée entrebâillée mais l'électricité était éteinte. J'ouvris grand la porte et braquai ma lampe électrique sur et sous l'établi. Quelqu'un avait eu apparemment la même idée que moi : certaines planches du parquet avaient été arrachées et l'on apercevait des fils. Je ne me donnai pas la peine d'aller les examiner. Peu importait de voir où pouvait se trouver l'autre émetteur. J'avais donc eu raison de supposer l'existence d'une autre antenne cachée sous le plancher. Même si je la dénichais,

cela ne me dirait pas si Amory l'avait fait marcher à l'insu de Randy, ou si c'était un subterfuge de ce dernier sans qu'Amory y fût pour rien ou si les deux hommes étaient de connivence.

Par cette belle nuit étoilée j'avais d'autres chats à fouetter et ne pensais pas à contempler Jupiter. Je regagnai la cuisine et décidai que le plus pressé était de me débarbouiller le visage et les mains afin de faire disparaître toute trace de sang. Cela fait, je surmontai mon dégoût et me penchai sur Randy, inspectant de près sa blessure à la gorge. Elle était bel et bien déchirée comme à coups de dents. Impossible de dire s'il s'agissait d'un homme, on pouvait assurer qu'il devait être plus proche de la bête que de l'être humain.

Il ne présentait pas d'autres traces de blessures, à part de légères estafilades sur la figure qu'il avait pu se faire en se rasant car il était rasé de frais. J'allai une nouvelle fois regarder le cadavre d'Amory et aperçus quelque chose de nouveau : il avait dû lutter avant de mourir ; ses vêtements étaient plus froissés que ne l'aurait expliqué une simple chute, ses cheveux étaient en désordre et son visage portait la marque de coups. On voyait des traces rougeâtres qui auraient pris une teinte plus foncée s'il n'était pas mort rapidement après les avoir reçus. Un bleu vire lentement au noir et, si la circulation est stoppée avant, la couleur ne change guère.

J'entendis une auto rouler sur le gravier devant la maison, je courus rapidement dans la cuisine et sortis par la porte de derrière, avant que le docteur Cordell eût eu le temps d'entrer dans la maison. Je savais que c'était lui car, en faisant le tour de la maison, je l'aperçus, par la fenêtre, penché sur le cadavre d'Amory. Il semblait être tout seul. Arrivé près de la Cadillac, je m'empressai de prendre ma valise, d'en extraire vêtements propres et chaussures mais je ne voulus pas prendre le risque de me changer sur place.

La demeure d'Amory avec ses deux cadavres ne me semblait pas propice à la flânerie. Le shérif ne manquerait pas d'accourir sans tarder. Je préférais également ne pas tenter de vérifier si Cordell avait laissé ses clés dans l'auto. S'il entendait le bruit du moteur, il téléphonerait à la police et je me ferais cueillir à l'entrée de la ville ou à Dartown si j'optais pour la direction

opposée à Tremont.

Je traversai donc la route avec mon balluchon sous le bras. Quand je fus à bonne distance, au beau milieu des champs, à l'abri d'un accident de terrain, je me changeai de pied en cap, abandonnant sur place les vêtements souillés. J'avais d'autres soucis que de les récupérer ; ne me fallait-il pas en premier lieu sauver ma tête ? Je me repérai soigneusement afin de traverser de préférence la propriété de Jeb O'Hara qui ne devait pas encore être en possession de son chien de garde. Je n'avais aucune envie d'avoir un chien à mes trousses !

Aucune voiture ne me doubla. Je poussai un énorme soupir de soulagement quand je me retrouvai sur le macadam, sorti du maquis, au moins au sens propre !

Depuis que j'avais quitté la maison d'Amory, j'avais fait un si gros effort pour tenter d'y voir clair que je me sentais un peu K.O. Je savais que je tenais tous les éléments du puzzle : la mort de Randy, celle d'Amory, chacune avec ses circonstances différentes, mon hypothèse confirmée au sujet de l'émetteur caché... Mais comment joindre les morceaux pour reconstituer un tout cohérent ? Je ne pouvais même pas ajuster deux petits morceaux au départ. Soudain un grand chien, un berger allemand, se mit à marcher à côté de moi sur le trottoir. Je ne le remarquai que lorsqu'il me frôla. Brusquement j'eus une idée et m'arrêtai pour le regarder. Il n'eut pas l'air d'apprécier ma curiosité et il émit un sourd grognement ; j'admirai son élégance et sa force. Il ne me montrait pas les dents mais je les voyais en imagination ; des dents semblables étaient bien capables de déchirer la gorge d'un Foley Armstrong, d'un Randy Barnett.

Il grogna de nouveau sourdement. Et ce *grondement*, j'en aurais mis ma main à couper, était semblable à celui que j'avais entendu résonner dans le sous-bois, le soir où j'avais découvert le cadavre sur le bas-côté de la route. Un grondement de chien, j'en étais absolument sûr : aucun humain ne pourrait imiter un son pareil. Je dis : « Allons, mon chien ! » et m'arrêtai, le chien cessa de grogner. Je m'approchai encore plus de lui, avec des mouvements très doux, et tendis la main, non pour le caresser – je m'y connaissais assez en mœurs canines pour ne pas faire pareille erreur – mais pour lui permettre de la renifler. Il la

flaira et ensuite ne vit aucun inconvénient à se laisser caresser, gratter derrière les oreilles, etc. Il commença à remuer la queue. Je restai un grand moment immobile, la main sur le cou du chien puis mon cerveau se remit à carburer. Je donnai une dernière caresse à mon compagnon et partis à grandes enjambées ; je voyais devant moi un drugstore encore ouvert. Je m'y engouffrai et appelai le *Tremont Advocate*. Ce fut Caroline Bemiss qui me répondit.

« Allô, Caroline, ici Ed Hunter. »

Je ne m'attendais pas à ce que ma voix lui fit un tel effet. Elle en eut le souffle presque coupé et les mots se mirent à se bousculer au portillon : « Mais Ed, où êtes-vous ? Vous êtes sain et sauf ? Vous avez quitté la ville ? Pourquoi avez-vous faussé compagnie à Kingman ?

— À quelle question voulez-vous que je réponde en premier ?

— Ed Hunter, ce n'est pas le moment de plaisanter.

Si vous êtes à proximité de Tremont, vous courez un grand danger, on a lancé des hommes à votre recherche, ils ont ordre de tirer sans sommation. Où êtes-vous ?

— Tout bonnement à Tremont, dans une cabine téléphonique d'un drugstore. Répondez-moi d'abord, est-ce que vous êtes au courant de tout ? Savez-vous qu'Amory a été tué ?

— Oui, Kingman m'a téléphoné de chez Amory avant de vous emmener en ville. Il voulait que je fisse paraître l'article annonçant qu'il avait réussi à mettre la main sur le tueur. Il m'a annoncé que Randy et Amory avaient été assassinés et qu'il vous avait surpris en flagrant délit. Je lui ai démontré qu'il était fou de croire que vous y étiez pour quelque chose mais il m'a raccroché au nez. Et puis voici dix minutes, il m'a rappelée. Il était de retour en ville ; il a dit que vous vous étiez enfui et qu'il organisait les recherches ; la police est alertée et... *ses hommes* vont tirer sur vous sans sommation. Pourquoi avoir fui, Ed ? Vous auriez été facilement innocenté une fois que tout se serait tassé, mais maintenant...»

Je l'interrompis pour dire sèchement : « J'ai décampé pour la bonne raison qu'on n'allait pas m'innocenter *vivant*, et que ça m'aurait fait une belle jambe si on me déclarait non coupable une fois que je serais en terre.

— Quoi ? Vous voulez dire que Kingman allait vous *tuer* ? Après vous avoir arrêté ?

— Écoutez, je ne peux pas vous expliquer maintenant. C'est bien trop...

— Est-ce que c'est Buck qui a failli vous descendre ? Le shérif m'a dit que vous étiez passés chez lui et que c'est à ce moment-là que vous aviez fui. C'est Buck ? Dites-moi.

— Non, ni Buck, ni Willie Eklund, ni le chien. Mais cela n'empêche pas que j'aurais passé l'arme à gauche si je n'avais pas décampé au plus vite. Écoutez-moi, Caroline, votre journal n'est pas encore sous presse ?

— Bien sûr que non. Les machines ne se mettent en route que dans les premières heures de la matinée. On n'y est pas encore. Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien ! Vous m'avez ordonné de résoudre l'énigme du meurtre de Foley Armstrong, oui ou non ? Je crois que je brûle... Je continue à chercher.

— Ed, vous êtes cinglé, ça peut attendre. Pour l'instant c'est votre sort à *vous* que nous avons à cœur. Encore une fois, où êtes-vous ?

— Je ne connais pas le nom des rues mais le drugstore s'appelle Van Kirk. Vous connaissez ?

— Mais oui. Ed, ne bougez pas. Restez *dans* la cabine téléphonique, faites semblant d'être en conversation ; j'emprunte une voiture et dans cinq minutes je suis là.

— Je peux venir à votre bureau à pied.

— Ce serait le meilleur moyen de vous faire tirer dessus. *Restez où vous êtes, s'il vous plaît.* »

Elle raccrocha brutalement l'appareil.

Moi, je fis semblant de continuer la conversation. Au bout de cinq minutes comme promis, elle fit son apparition et je montai avec elle dans une vieille Chevrolet grise.

« C'est merveilleux, Ed. On dirait *The Front Page*⁷ ; vous vous rappelez, quand le reporter cache un meurtrier qui s'est enfui et le sauve des mains de la police pour avoir la matière de l'article à sensation. J'ai toujours eu envie de quelque chose

⁷ *The Front Page* : Spéciale Première.

comme ça. Ce soir je suis servie !

— Je n'ai jamais vu *The Front Page*.

— C'est vous qui allez la faire demain. C'est l'affaire la plus sensationnelle qui soit jamais arrivée dans ce patelin. Je suis navrée mais...

— Naturellement, dis-je, vous vous attendez à ce que je vous mette au courant par le menu. »

Nous stoppâmes derrière l'immeuble de l'*Advocate*, dans une petite impasse. « Attendez-moi là, Ed. Je vais remettre l'auto où je l'ai prise et je vais m'assurer qu'il n'y a personne dans les parages. »

J'attendis dans le noir qu'elle m'ouvrît de l'intérieur une porte de service et me fit pénétrer dans un corridor puis dans son propre bureau. Elle tira un store sur la porte vitrée, bien qu'elle ne donnât pas sur l'extérieur mais sur un vestibule, et ferma le verrou.

« Ho, ho ! Caroline, je vais vous compromettre.

— Hélas ! Ce serait trop beau...»

Elle revint s'asseoir derrière son bureau : « Maintenant nous pouvons parler tranquillement : primo, votre oncle Am est en route, il prend le train de une heure vingt et une.

— Comment ça se fait ?

— Évidemment je lui ai téléphoné. Quand Kingman m'a appelée de chez Amory, vers neuf heures et demie, pour me dire qu'il venait de vous arrêter pour meurtre, j'ai vite demandé à Am de venir ; il a dit qu'il prendrait le premier train en partance ; j'ai vu qu'il y en avait un qui partait de Chicago à onze heures et qui arrive ici à une heure vingt et une du matin. Il est actuellement plus de onze heures, donc il est déjà en route.

— Comment avez-vous eu son numéro ? Je ne vous l'avais pas donné ?

— Non, mais vous m'aviez communiqué son adresse et j'ai demandé le renseignement aux services téléphoniques. J'aime mieux vous dire que je n'ai pas regretté mon initiative quand Kingman m'a *annoncé* que vous aviez filé et que tous ses hommes étaient en piste. J'en étais même rudement contente, je me disais : pourvu qu'il n'arrive pas trop tard et que son pauvre neveu soit encore en vie.

— Et vous continuez à l'espérer ? Kingman sait que nous nous entendons bien, vous et moi ; il sait que vous le trouvez fou de me prendre pour un malade mental, il aura peut-être l'idée que vous me donnez asile si je n'ai pu trouver d'autre refuge. »

Elle prit un temps de réflexion puis déclara : « Je ne crois pas que Kingman soit aussi astucieux que ça. Si jamais il y pense, O.K. Il prendra possession de vous jusqu'à ce que les choses s'éclaircissent, mais dans ce cas il vous arrêtera de manière pacifique, je peux vous le garantir.

— Et s'il ne vient pas par ici ?

— À l'heure de l'arrivée du train, je vous cacherais en haut, dans un endroit où Kingman ne pourra vous dénicher. J'irai chercher Am à la gare et l'amènerai ici. Nous déciderons alors des mesures à prendre.

— Ne croyez-vous pas que vous oubliez quelque chose, Caroline ?

— Quoi ?

— Je vous ai dit que je commençais à voir clair dans l'affaire du meurtre de Foley Armstrong, sans oublier la mort des deux autres, Amory et Barnett. Il faut que je continue mes recherches.

— Ed Hunter, moi vivante, vous ne ferez pas un pas hors de cet immeuble.

— Et si je travaille ici, vous n'y verrez pas d'inconvénient ?

— Que voulez-vous faire ici ?

— Me servir de votre téléphone. »

Elle réfléchit un instant avant de répondre : « C'est trop risqué. Je sais ce que c'est qu'un standard téléphonique dans une petite ville, tard dans la soirée. Il n'y a qu'une opératrice qui se tourne les pouces et qui se distrait en écoutant les communications. J'étais déjà ennuyée que vous m'appeliez tout à l'heure, mais le risque était pris et il ne restait plus qu'à espérer que notre dialogue n'avait pas été surpris. Nous avons eu cette chance sinon Kingman serait déjà là.

— Dans ce cas, peut-être pourriez-vous téléphoner pour moi. De toute façon on vous en dira plus qu'à moi.

— Qui dois-je appeler ?

— Je ne sais pas encore, c'est vous qui allez me le dire. Voilà :

admettons que vous habitiez Tremont et que vous vouliez faire acquisition en toute hâte d'un chien policier, où vous adresseriez-vous ?

— Je demanderais à Clement Wilson. Il est propriétaire d'un garage par ici et il possède une chienne de race berger allemand qui a mis bas, il y a trois mois.

Les chiens ont juste le bon âge maintenant.

— Non, ça ne va pas, vous désirez un chien adulte, un mâle, et vous préférez ne pas l'acheter à Tremont même.

— Alors j'irais au chenil Idlebrook, sur Springfield Road un peu plus loin que Dartown. Ils se spécialisent en colleys et en chiens policiers. Si j'avais vraiment besoin d'un adulte mâle, c'est là-bas que j'irais.

— Ça fait une vingtaine de kilomètres, n'est-ce pas ? Et dans ce rayon ou même un peu plus loin, vous ne voyez rien d'autre ?

— Non, en tout cas à ma connaissance, il n'y a rien avant Springfield. Bien sûr, il peut toujours y avoir quelqu'un qui désire se débarrasser de son chien, un particulier, j'entends.

— Eliminons cette hypothèse. Je voudrais que vous m'appeliez le chenil Idlebrook.

— À onze heures et demie du soir, pour faire aboyer tous leurs pensionnaires ?

— Mais oui ! À vingt kilomètres leurs aboiements ne nous gêneront guère. »

Elle soupira : « Bon, et que dois-je leur demander une fois qu'ils m'auront bien injuriée ?

— Vous demanderez si on ne leur a pas acheté un mâle adulte, un chien policier, ce soir, disons en début de soirée. »

Elle me jeta un regard étonné puis, en fronçant légèrement le sourcil, elle décrocha le téléphone, et appela le numéro, posa sa question et après avoir écouté la réponse, dit : « Veuillez ne pas quitter, une seconde s'il vous plaît. »

Elle se tourna vers moi : « Oui, on leur a acheté un chien policier, un peu avant huit heures ; ils ne connaissent pas l'acheteur, il désirait un policier adulte tout de suite, de préférence pas trop jeune.

— Demandez s'il avait une moustache ?

— Le chien ou l'homme ?

— Caroline, je vous en prie...»

Elle obéit et me rendit compte de la réponse : « Non, il n'avait pas de moustache, donc ce ne pouvait être Buck. C'est bien à ça que vous pensiez ?

— Oui. Remerciez votre type et raccrochez. »

Cela fait, elle me regarda en me lançant un :

« Alors ? » interrogateur.

« Caroline Bemiss, seriez-vous disposée à parier ?

— À parier quoi ?

— Sur moi, sur ma perspicacité ?

— Vous l'êtes, perspicace ?

— Oui.

— Dans ce cas je parie sur vous, sacré garçon. Que voulez-vous de moi maintenant ?

— Je veux que vous appeliez Jack Kingman. Si je vois clair dans son jeu, il doit être dans son bureau en train de diriger ses chasseurs d'homme lancés à mes trousses. S'il ne s'y trouve pas, vous arriverez peut-être à le joindre tout de même.

— Je pense qu'il doit être au bureau.

— Je ne veux pas qu'il puisse se douter que je suis ici. Vous lui embrouillez les idées en faisant semblant de vous tracasser à mon sujet, en lui demandant s'il n'a pas remis la main sur moi. Jouez bien le jeu, soyez convaincante. Je peux avoir confiance en vos talents de comédienne ?

— Mon petit ami, ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Je peux faire tout ce que je veux de Kingman. Vous avez déjà entendu parler du pouvoir de la presse ?

— Caroline, je vous adore.

— Si j'avais quarante ans de moins, vous ne vous risqueriez pas à me faire une telle déclaration.

— Je parie que si.

— Au fond, réflexion faite, pourquoi pas ? Parlons sérieusement : j'ai Jack en ligne, je l'ai persuadé que je ne savais pas où diable vous aviez pu filer, et alors ?

— Faites-le venir ici et qu'il amène Buck Barnett.

— Quelle raison puis-je lui donner ?

— Je vous laisse le soin de l'imaginer, vous êtes assez astucieuse pour ça, n'est-ce pas ? »

Elle me décocha un regard flamboyant : « Ed Hunter, vous pouvez être aussi exaspérant que votre oncle Am et vous me tournez tout autant en bourrique que lui. Voulez-vous qu'il amène Molly aussi ?

— Touché, dis-je. Non, il n'a pas besoin d'amener sa Molly. Il viendra sans doute avec Willie Eklund mais cela n'a pas d'importance.

— Bon, je les fais venir... et puis après ?

— Je vous résous l'énigme... si mon intuition ne me trompe pas.

— Ed, si vous vous *gourez* ? »

Je lui fis mon plus beau sourire : « Vous avez dit que vous pariez sur moi, à vous de jouer.

— Que le diable vous patafiole, Ed Hunter ! Qu'est-ce qui m'a pris... » Elle saisit le téléphone et se tourna vers moi avant de décrocher.

« Dites-moi d'abord qui est le meurtrier ? Ce doit être Buck mais je ne vois pas pourquoi et comment... Est-ce Buck ?

— Non.

— Ce ne peut pas être Kingman, il n'a pas le culot nécessaire. Attendez une minute : si un homme est cinglé, il n'a pas besoin d'avoir du cran ?

— Bon raisonnement, dis-je, mais, dans l'affaire, il n'y a pas de type cinglé. Nous sommes tous un petit peu fous sur les bords – moi y compris – mais nous ne sommes pas des aliénés ; décidément, pas de lycanthrope en vue.

— Donc, je dis bien, ce ne peut pas être Kingman.

— Je suis d'accord.

— Ni Willie ?

— Ni Willie.

— Ni Buck ? Lui, il est un peu *piqué*.

— Certes, mais il n'a encore jamais tué personne, que je sache ? »

Elle lâcha l'appareil, ouvrit un tiroir secret de son bureau et en tira une bouteille de whisky : « Je vais faire la communication que vous me demandez mais je me sers un petit verre d'abord. Vous en voulez ?

— Je ne dis pas non. »

Sur ce, elle versa deux généreux whiskys que nous avalâmes avec entrain.

Elle me jeta un nouveau regard de flamme : « Vous ne voulez toujours pas me le dire ?

— Je ne veux pas vous raconter des bobards, Caroline.

— Si ce n'est ni Kingman, ni Buck, il faut bien que ce soit *vous* ou *moi*, puisque vous m'avez affirmé que vous lâchez le morceau cette nuit et que vous voulez sûrement faire venir le tueur ici.

— Vous croyez ?

— Que le diable vous emporte, Ed Hunter ! »

Elle prit d'un geste brusque l'appareil et appela le bureau de Kingman.

CHAPITRE XVI

Au bout d'un moment, je commençai à suer sang et eau en pensant à l'énorme risque que je prenais. Je ne craignais pas de me tromper, non, les morceaux du puzzle étaient si bizarrement découpés que, lorsque l'on entrevoyait l'angle qui permettait de les ajuster, on ne pouvait qu'avoir *raison*. Mais j'avais affreusement peur de me faire tirer dessus, avant d'avoir pu ouvrir la bouche pour démontrer mon bon droit. Kingman et Eklund étaient toujours persuadés d'avoir à faire à un dangereux aliéné. En me voyant ici à l'arrivée, ils auraient une frousse bleue tant et si bien que je risquais, même en m'attendant à leur venue, de me faire trouser la peau dès les premières minutes.

Mrs. Bemiss travaillait ou feignait de travailler sagement à son bureau. On avait ouvert le verrou, le store était remonté. J'étais tapi dans le coin le plus éloigné de l'entrée, derrière un gros fichier. De la porte et de la partie de la pièce où se tenait Caroline, j'étais invisible. Tout à coup j'entendis une voiture qui s'arrêtait devant l'immeuble. Des portières claquèrent, des pas résonnèrent dans le hall en bas. Quand ils pénétrèrent dans la pièce, je devinai au bruit de leurs pas qu'ils étaient trois. Je me gardai de passer la tête pour m'assurer que je ne me trompais pas ; ce devait être Kingman, Eklund et Buck. Ils s'arrêtèrent, sans doute devant le bureau, et j'entendis la voix de Kingman : « Eh bien, Caroline, pourquoi nous faites-vous venir ici ? Vous avez une idée ? »

Je sentis la paume de ma main, celle qui tenait le revolver de Justine, devenir moite de sueur. S'ils étaient placés dans une position favorable pour moi, j'allais jouer mon va-tout. Mais d'abord il me fallait juger d'un seul regard, je tendis le cou : les

choses ne se présentaient pas bien ; ils étaient tous les trois de l'autre côté du bureau de Caroline ; elle, le dos tourné de mon côté, se trouvait entre eux et moi. Je ne pouvais bouger tant qu'ils seraient ainsi plantés ; je ne pouvais les tenir en respect avec mon revolver tant qu'elle serait entre nous. Elle allait le comprendre, pensai-je, et trouver un moyen pour se lever et changer de place. Mais elle n'en fit rien. L'instant d'après, elle eut un geste qui n'était pas du tout prévu dans le scénario : elle ouvrit un tiroir, en sortit un revolver, en appuya le canon sur son bureau et les tint en joue tous les trois en disant : « Haut les mains, vous trois. »

Kingman obéit lentement, imité par ses deux compagnons. « Qu'est-ce qui vous prend, Caroline, vous êtes folle ?

— Non, Jack, simplement je ne veux pas que vous fassiez la folie de tirer sur Ed Hunter quand vous le verrez. Sortez de votre cachette, Ed, vous pouvez les désarmer. »

Je me glissai hors de ma retraite ; je vis Kingman tressaillir en m'apercevant mais il garda les bras levés. Le visage d'Eklund reprit sa teinte verdâtre de tout à l'heure. Buck me fixa, impassible. Je m'approchai d'eux pour prendre leurs revolvers, c'est-à-dire ceux des deux premiers, car Buck n'en avait pas. Je l'examinai soigneusement pour m'en assurer. Il avait sans doute laissé son fusil de chasse dans l'auto.

Mrs. Bemiss me dit qu'il valait mieux refermer la porte au verrou et baisser à nouveau le store sur le panneau vitré. Je fourrai les revolvers des deux hommes dans le tiroir qu'avait laissé ouvert la maîtresse de céans et m'occupai de la porte. Kingman foudroyait Caroline du regard, il semblait encore plus furieux contre elle que contre moi.

« À présent, vous pouvez baisser les bras, leur dis-je. Asseyez-vous, la situation demande certains éclaircissements.

— Ce n'est pas moi qui vous le fais dire », gronda le shérif. Il se dirigea vers le sofa où il s'assit avec la dignité d'un monarque offensé. Au bout de quelques minutes les autres s'assirent à ses côtés, une belle brochette de trois... moi, je remis le revolver de Justine dans ma poche en gardant la main dessus.

Je m'assis sur le bureau, les jambes pendantes et Mrs. Bemiss reprit place dans son fauteuil derrière moi. Elle me

donna la parole d'une voix douce : « Allez-y, Ed. »

Je pris une respiration profonde car j'avais le pressentiment que les minutes suivantes allaient requérir beaucoup de calme et de courage.

« Je demande toute votre attention, shérif Kingman.

Je suis en partie responsable si vous êtes parti sur une mauvaise piste en cette affaire : j'ai fait une grosse gaffe en vous parlant de lycanthropie. Nous n'avons à faire à aucun cas de folie ; plusieurs personnes ont agi comme des cinglés, mais n'en sont pas, et le meurtre a été commis par un type sain et doué de toute sa raison. »

« De quel meurtre voulez-vous parler ? Nous en avons trois à élucider.

— En fait, répondis-je, il n'y a qu'un meurtre à proprement parler et même, il a pu être commis en légitime défense, c'est en tout cas ce que je penche à croire. Mais l'assassin a essayé de me faire endosser son crime et de me tuer aussi. Cela a l'air d'une histoire à dormir debout, shérif, mais je vous demande de m'écouter jusqu'au bout et je vous donnerai mes preuves.

— Allez-y, je vous écoute.

— En premier lieu, débarrassons-nous de l'énigme du meurtre de Foley Armstrong, il a été tout bonnement tué par un chien qui est devenu furieux tout à coup. Cela peut arriver à un chien même s'il n'a pas attrapé la rage – je ne peux m'assurer d'ailleurs que ce chien n'était pas enragé – il devient soudain comme une bête sauvage. C'est ce qui est arrivé mercredi soir entre huit et neuf heures du soir. Il s'agit de Wolf, le chien de Buck : il a tué Foley Armstrong. Sans doute s'est-il détaché tout seul au moment où Foley passait sur la route ou quelques minutes plus tard ; il l'a poursuivi et lui a sauté à la gorge, à l'endroit où nous avons repéré les taches de sang sur la boue. Buck Barnett a dû l'entendre casser sa chaîne, il l'a suivi sur la route pour le rattraper ; il a dû arriver après la mort de Foley et, bien que le chien fût devenu furieux, il avait sans doute conservé assez d'autorité sur lui pour pouvoir le maîtriser. Ensuite il a commencé à transporter le cadavre mais il a entendu des pas – les miens – il a entraîné Wolf sous les arbres en le tenant par son collier. C'est le visage de Buck que j'ai entrevu dans l'ombre

mais c'est le grondement du chien que j'ai entendu. Après mon passage...

— Pourquoi aurait-il voulu emmener le corps ?

— Pour que son chien ne risque pas d'être abattu. Vous savez que c'était l'une des deux créatures au monde à qui il tenait, l'autre étant Randy. De plus, il pouvait redouter d'avoir à payer de gros dommages et intérêts qui lui auraient coûté sa ferme. Pour l'une de ces raisons ou pour les deux à la fois, il a emporté le corps dans la ferme de Jeb O'Hara et a mis le feu à l'étable. Ainsi on ne pouvait se douter que Foley Armstrong avait été tué par un chien.

— Pourtant il y a eu ce que vous avez raconté.

— Vous n'en avez pas cru un mot. Peut-être était-ce ce qu'il escomptait. Je ne sais pas ce qu'il a pu penser exactement. Je me borne à dire ce qu'il a fait. Randy a dû le deviner, soit dit en passant. Il m'a dit, jeudi soir, qu'il se doutait de ce qui était arrivé à Foley, mais il n'a pas voulu m'en dire plus sous prétexte que ce n'était qu'une impression, sans preuve à l'appui. Il connaissait assez son frère pour deviner ce qui avait dû se passer. »

Kingman me fit remarquer : « Wolf était avec nous ce soir, il ne s'est pas du tout comporté comme un chien furieux ou vicieux.

— Attendez, j'ai une explication pour cela aussi, mais procédons par ordre et parlons d'Amory et de sa radio. Je ne sais pas ce qu'il pouvait avoir comme genre d'appareil mais il pensait recevoir des messages en provenance de Jupiter, pas de Mars mais de Jupiter. Or ce n'était pas vrai, c'est Randy qui s'était arrangé pour le lui faire croire ; je peux vous montrer grâce à quel dispositif dans l'atelier de son patron. Il avait imaginé toute une mise en scène, les messages parvenant à une certaine heure, d'une certaine direction correspondant chaque fois à une position de Jupiter. Amory a étudié le phénomène pendant une semaine avant de se laisser convaincre qu'il s'agissait bien de signaux émanant de Jupiter. Il s'apprêtait à rendre publique cette fabuleuse nouvelle et alors... il aurait été l'objet de dérision de tous les savants. Randy aurait subrepticement retiré ses fils souterrains, il aurait gardé la

bouche close ; vous devinez que son patron aurait ainsi fait figure de complet imbécile. Il n'aurait jamais pu deviner qu'il devait ce genre de gloire à Randy. »

Je m'arrêtai pour reprendre haleine et Mrs. Bemiss proposa : « Ed, prenez un verre, vous devez avoir la gorge affreusement sèche. » Elle me tendit une bouteille et je bus au goulot hâtivement.

« Ce que vous me dites tient debout, mais quelles preuves avez-vous que ce soit ainsi que les choses se sont passées ? dit le shérif.

— La preuve, dis-je, se trouve ici, dans cette pièce. Vous ne tarderez pas à la voir. Revenons-en à Amory. Au début de la soirée, il a dû trouver l'agencement de Randy, par hasard ou parce qu'il a eu soudain une idée qu'il a voulu vérifier et il...

— Attendez une minute, d'après vous, quels auraient été les mobiles de Randy ? Pourquoi aurait-il voulu rendre son patron grotesque ?

— Je ne vois là-dedans qu'un besoin de se venger d'Amory qui l'a fait mettre un certain temps en taule pour vol. Il y a des gens qui cuvent leur vengeance. Quand Amory l'a fait sortir de prison, Randy a continué à lui en vouloir. Il a attendu de pouvoir ridiculiser Amory sans risquer de se faire pincer. Ce qui me fait croire en ce désir de vengeance, c'est qu'il a essayé aussi de m'influencer afin que je prenne Amory pour un vieux piqué.

« Quoi qu'il en soit, tôt dans la soirée, Amory a découvert le pot aux roses, il a piqué une crise de rage et, d'après moi, il a voulu tuer Randy avec la première arme qui lui est tombée sous la main, le coupe-papier. Mais l'autre était plus fort et c'est Amory qui a trinqué ; ou bien Amory s'est contenté de le menacer de prison et Randy l'a tué de sang-froid. »

Kingman, à présent, m'écoutait de toutes ses oreilles, j'accélérai le rythme de mon récit : « Amory une fois tué, Randy a réalisé qu'il fallait décamper, il a dû aller trouver son frère, probablement pour lui emprunter de l'argent.

— Et Wolf l'a tué aussi ?

— Non. »

Je sortis à nouveau le revolver de ma poche, pour parer à toute éventualité, et poursuivis : « Randy a trouvé Buck égorgé.

Le chien furieux s'était retourné contre son propre maître. C'est dans un piteux état que Randy a découvert le pauvre Buck. »

C'en était trop pour Kingman, il se dressa tel un diable dans sa boîte et me jeta d'une voix furibonde : « Et dire que je vous écoutais bien patiemment ! », il fit un pas vers moi, mais Mrs. Bemiss lui dit sèchement : « Jack, restez tranquille. »

Tout en fixant Kingman, je dis à son voisin : « Willie, veuillez vous pencher et tirer sur la moustache de Buck, elle est détachable. »

En ce qui concerne Buck *alias* Randy, cela mit le feu aux poudres : il envoya à Kingman, qui s'était levé, un coup de poing qui le fit valser jusque dans mes bras, et à Willie Eklund un autre coup de poing qui le fit tomber sur le sofa puis par terre. Il bondit enfin vers la porte dont il se mit à casser le panneau vitré mais Mrs. Bemiss, ayant soigneusement visé, lui décocha une balle dans la jambe.

Après que Kingman eut téléphoné à l'ambulance et pendant que Willie Eklund s'occupait tant bien que mal de Randy Barnett, j'exposai à Kingman la suite des événements telle que je l'avais reconstituée dans ma tête. C'était plus agréable maintenant que je n'avais plus besoin de me tenir sur mes gardes.

« Randy a donc trouvé Buck mort. Je ne sais comment il a découvert le chien mais s'il était encore en vie, il a dû lui tirer une balle dans la tête ; il l'a enterré et il a réalisé tout à coup qu'il pourrait se faire prendre pour Buck et se tirer ainsi au mieux d'un mauvais pas.

« Il a emmené Buck chez Amory, l'a habillé avec ses propres vêtements, lui a rasé la moustache, lui a noirci un peu les cheveux et le tour était joué. Il pensait que si l'on découvrait ce cadavre chez Amory, sans moustache, vêtu de ses habits, on n'aurait aucune difficulté à le prendre pour Randy. Ensuite il a profité des ressources de son patron en matière de fards et postiches pour se grimer afin de ressembler à Buck. Il a mis des affaires de son frère, évidemment pas celles qu'il portait quand il s'était fait tuer car elles devaient être maculées de sang. Ah ! un détail important que j'allais oublier : avant de se faire une nouvelle tête, il est allé jusqu'au chenil Idlebrook pour s'acheter

un chien qui puisse passer pour Wolf. Il lui fallait un policier pour compléter sa mise en scène, sinon il lui aurait fallu expliquer ce qui était arrivé à Wolf. Vous n'avez rien remarqué d'anormal dans le comportement du chien ce soir ?

— Si, dit Kingman, nous avons bien vu qu'il n'obéissait pas à Buck, je veux dire à Randy, quand il a cherché à l'exciter contre vous et ensuite à le lancer sur vos traces. Ouais ! Je dois dire que vous avez eu une chouette d'invention quand vous avez fait flotter votre lampe électrique sur le bout de bois !

— Merci du compliment. Ce que vous me dites du chien, c'est une des raisons qui m'ont mis sur la piste après avoir découvert le cadavre d'Amory. Je n'en avais pas conscience quand vous étiez lancé à mes trousses mais je me suis souvenu, après, que ce chien ne m'avait pas paru très bien dressé. Bon, voilà que nous avons encore perdu le fil du récit. Voyons, nous en sommes au moment où Buck est à la place de Randy et vice versa. Tout semble marcher sur des roulettes, Randy ne risque plus la chaise électrique, il n'a plus besoin de prendre la poudre d'escampette... pourtant, un peu avant neuf heures, il s'aperçoit que son plan tient sur trois pattes.

— Comment ça ?

— Eh bien ! C'est le bouc émissaire qui lui manque. Tous ces cadavres – cela en fait trois, bien que Randy, pour sa part, ne soit responsable que d'une mort – vont susciter bien des recherches, une sacrée agitation du côté de la police. En temps normal, son changement d'identité avec son frère n'aurait pas attiré l'attention, ils se ressemblent tellement malgré les quelques années de différence qu'avec la moustache en plus et ses vêtements... Vous-même, vous vous y êtes laissé prendre, n'est-ce pas ?

— Maintenant que vous me le dites, j'ai remarqué certaines choses bizarres chez Buck, non, je veux dire Randy, mais sur le moment je ne me suis pas posé de questions.

— C'est bien là que je veux en venir : s'il y avait une longue et minutieuse enquête, sa mascarade risquait de faire long feu. Cela ne pouvait produire d'effet que dans des circonstances tout à fait normales. Donc, il lui fallait un coupable pour que l'enquête ne se prolongeât pas indéfiniment. Or il savait que

vous me soupçonniez déjà et il savait aussi que j'avais rendez-vous à neuf heures avec Amory. Il n'a eu qu'à m'attendre tranquillement dans le noir et à m'assommer. Cela une fois fait, il a mis le coupe-papier dans ma poche, m'a bien éclaboussé de sang et m'a tiré dehors. Et alors... Dites-moi, shérif, comment se fait-il que vous ayez été là, Eklund et vous ? »

Kingman s'exclama : « C'est encore un tour de sa façon ! Il m'a appelé à mon bureau vers huit heures en disant que c'était de la part de Randy Barnett, que si je venais vers neuf heures trente, il me révélerait ce qui était arrivé à Foley Armstrong. Il m'a recommandé de ne pas arriver avant neuf heures. »

Je hochai la tête d'un air admiratif : « On peut dire qu'il a bien su tirer parti de ces quelques heures. Il a failli réussir ; si vous m'aviez descendu au moment de m'arrêter, ce qu'il espérait, il s'en serait tiré à bon compte ; cela n'a tenu qu'à un fil ! Mais, grâce au ciel, vous vous en êtes abstenu.

— Et je lui ai donné une nouvelle chance quand j'ai décidé de m'arrêter chez Buck pour lui annoncer la mort de son frère. J'ai bien cru qu'il allait vous tirer dessus avec son fusil de chasse.

— C'est pour cette raison que je vous ai faussé compagnie si brutalement. À propos, qu'est devenue la Cadillac ?

— Je l'ai laissée devant mon bureau, vous n'aurez qu'à passer la prendre, mais ne me lâchez pas d'une semelle tant que je n'aurai pas donné les ordres pour qu'on arrête les poursuites contre vous ; il faut aussi que je prévienne la police d'État, sinon vous aurez encore tout le monde à vos trousses. Vraiment, Hunter, je suis sacrément embêté... On se serre la main ? » Nous nous donnâmes une solide poignée de main et je n'en perdis heureusement pas l'usage de mes dix doigts.

Quand le train de une heure vingt et une entra en gare, j'étais sur le quai. Oncle Am, à sa descente du train, me lança un regard étonné : « Sacrebleu, petit, moi qui te croyais sous les verrous ! »

Je répondis avec un large sourire : « Tu retardes de trois heures. Il y a deux heures, je me suis échappé et les chiens m'ont couru après, à travers champs et bois. Maintenant je suis le héros de Tremont, je peux marcher sur le trottoir sans risquer de me faire trouser la peau. »

Il me regarda de plus près : « Petit, tu m'as tout l'air d'être complètement groggy, ça te ferait peut-être du bien de prendre un verre ? »

— Caroline nous attend pour trinquer avec elle. Elle n'a pas pu venir t'attendre à la gare parce qu'elle a un article sensationnel à pondre... Dans une heure à peine on met sous presse. Mais elle m'a bien dit que, si nous partions sans prendre un verre avec elle, elle viendrait jusqu'à Chicago pour nous descendre tous les deux. » Oncle Am repartit : « Et comme je n'ai aucune envie de me faire trouser la peau... Et toi ? »

Je dis que j'avais besoin de beaucoup de calme désormais, aussi allâmes-nous quérir Mrs. Bemiss pour prendre un verre chez Charley. En fait nous en avalâmes un certain nombre. Elle dit que si le journal sortait en retard, ce serait tant pis... les gens en auraient pour leur argent... pour la première fois depuis qu'elle le dirigeait.

Oncle Am eut droit aux grandes lignes de l'affaire pendant que nous buvions de concert ; je lui donnai tous les détails pendant le trajet de retour à Chicago, dans la Cadillac.

« Tu t'en es tiré presque aussi bien que moi à ta place, mon garçon, mais pour ce qui est de ta mission, la radio inventée par Amory, quelle valeur a-t-elle ? »

— Je t'avoue que je n'en sais rien mais, après tout, cela n'a aucune importance. Kingman a trouvé le testament d'Amory pendant qu'il perquisitionnait dans la maison et il m'a dit que Justine est l'unique héritière. Donc elle *aura* le fameux dispositif et elle le fera examiner par un technicien hautement spécialisé.

— Décidément, tu as réponse à tout. Aimes-tu au moins ton métier à présent ? »

Je réfléchis quelques secondes avant de répondre :

« Cela a ses bons moments mais je n'aimerais pas en rencontrer trop souvent d'aussi mouvementés. Maintenant j'ai envie d'un bon petit travail de routine et d'être un bon petit détective privé, installé bien tranquillement en pantoufles dans la petite pièce du fond de l'agence Starlock. Je me vois très bien m'embêtant ferme pendant un grand bout de temps. »

Il eut un petit rire et nous nous tîmes d'un commun accord

tandis que nous abordions les faubourgs de Chicago.

« Je te dépose, oncle Am ? Après, il faut que je rende la Cadillac.

— Cette nuit ? Tu ne crains pas que ce ne soit une drôle d'heure, à moins que... »

Je répondis : « J'ai téléphoné à Justine quand j'étais à la gare, je lui ai raconté l'essentiel de ce qui s'était passé ; elle m'a dit de venir dès mon retour, quelle que fût l'heure. »

Il grommela : « Tu aurais dû me prévenir, j'aurais pris le volant pour ménager tes forces. »

Je surpris son regard dans le rétroviseur et nous nous fîmes un clin d'œil complice.